

# Le Samedi

VOL. X. No 37  
MONTREAL, 11 FEVRIER 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO: 5c

SUR LE LAC GLACÉ



TRIO DE PATINEUSES.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs-Propriétaires,  
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 11 FÉVRIER 1899

## LES TROIS RÉSOLUTIONS



LE DUDE

Il prend la ferme résolution d'aller enfin faire la demande.



LA DOUCE AMIE

Elle prend la résolution de l'accepter, tout de suite, s'il se décide enfin.



LE PÈRE

Il prend la très ferme résolution de faire son devoir, tout son devoir.

## PENSÉES

Si aucun de nous n'avait ses petits défauts, la vie serait assez plaisante.

x

Se marier pour de l'argent, cela vaut à peu près comme un guépier pour l'année.

x

Si vous ne pouvez épouser la fille que vous voulez, épouser celle qui veut de vous.

x

C'est seulement quand un homme commence à voir combien il est fou qu'il a une chance de devenir sage.

x

Les défauts qui nous frappent le plus chez les autres sont, ordinairement, ceux que nous possédons nous-mêmes.

x

Vous ne pouvez juger un homme sur les habits qu'il porte, mais vous pouvez, quelquefois, le faire sur les habits de sa femme.

x

Il n'y aurait inconvénient pour un homme à vivre sur sa réputation si cela ne l'amenait pas, tôt au tard, à contracter des dettes.

x

Il existe une grande différence entre passer la soirée auprès d'une charmante jeune fille ou promener le bébé quand il fait ses dents.

x

Un pauvre homme est mécontent parce qu'il ne peut avoir ce dont il a besoin. Un homme riche l'est parce qu'il n'a pas besoin de ce qu'il a.

x

Pourquoi, lorsqu'une jeune fille apprend, par une disette de bonne aventure, qu'elle va faire une maladie, paraît-elle généralement satisfaite ?

x

Souvent l'homme qui court à l'autre bout de la ville quand il y a un incendie se dispute une heure avec sa femme quand il s'agit d'allumer le poêle.

x

Quel est le mari qui s'objecterait à ce que sa femme changea quelquefois d'opinion ? Ce sont les changements de toilette qui lui sont le plus pénibles.

x

Il y a des dangers qu'on affronte avec sang-froid, et dont plus tard le souvenir seul fait tressaillir, comme l'effet de ces blessures qu'on ne sent pas tout d'abord dans la chaleur du combat.

LE GLANEUR.

## LE LATIN N'EST PAS MORT

On nous communique la suivante :

" Au moment d'interroger le candidat, un brave examinateur, afin de lui faciliter la tâche, écrit au tableau noir :

*O tu ille eris similitur quos ac et rus fumant cum de suis et devorant le gatos horum et alacrem.*

Ce que le petit potache traduit immédiatement de la façon ultra libre que voici :

" Aux Tuileries sont six militaires, cosaques et russes fumant comme des Suisses et dévorant les gâteaux au rhum et à la crème."

Si ça n'est pas vrai...

## UN HOMME FRANÇ

*Le futur patron.*—Mais enfin, quelles sont vos qualifications pour entreprendre ce genre d'affaires que vous ne me semblez pas connaître du tout ?*Le futur employé.*—Je ne puis trouver autre chose à faire !

## CE QU'IL POUVAIT FAIRE

*Le tramp Malpeigné (qui vient de s'arrêter à la porte d'une élégante maison de campagne).*—Pardon, madame, n'auriez vous pas de l'ouvrage à me donner ?*La dame de la maison (en train de transporter des fleurs).*—Etes-vous jardinier ?*Malpeigné (hésitant).*—C'est que je n'ai pas beaucoup d'expérience dans ce métier.*La dame.*—Non ? Pouvez vous transporter des géraniums ?*Malpeigné (de plus en plus hésitant)*—Je n'aimerais guère à courir le risque de les faire périr !*La dame.*—Mais, alors, que pouvez-vous faire ?*Le tramp.*—Hum !... je pourrais détruire les insectes qui doivent manger vos rosiers, là, dans la serre.*La dame.*—Comment cela ?*Le tramp.*—Donnez-moi un des cigares de votre mari, j'irai m'asseoir dans la serre pour le fumer et je garantis bien la destruction de tous les insectes.

## HISTOIRE D'UN PRIX

*Le maître.*—Qu'est-ce qui a fait le ciel et la terre ?...*Mimi (pleurant).*—Ce n'est pas moi, monsieur, ce n'est pas moi ! hi... hi... hi... !*Le maître.*—Qu'est ce qui a fait le monde ?...*Mimi (hésitant).*—Je ne le ferai plus, monsieur, je ne le ferai plus !*Le maître (froidelement).*—Très bien ! Premier prix d'histoire à Mlle Mimi Beuglan.

## ETRANGE

On lit dans un almanach pour 1899 :

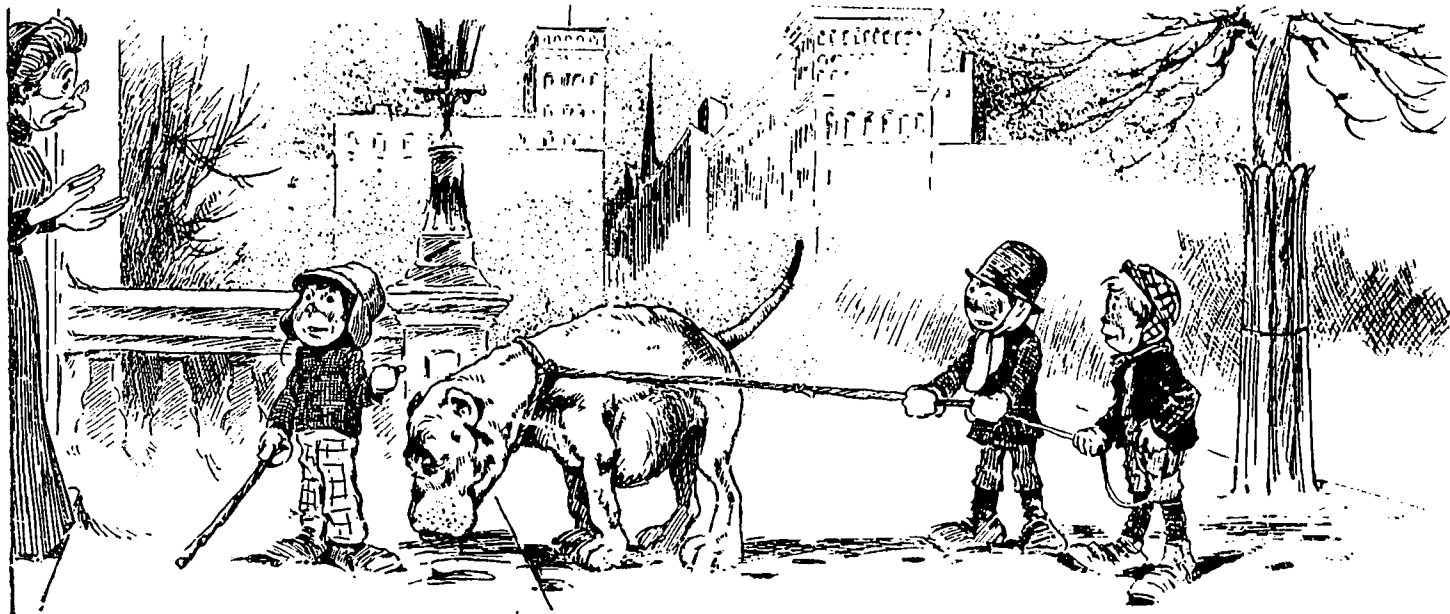
Mois de novembre : Le 10. Fin du monde. Le 11. Dégel. Le temps se remet au beau.

Cette simple juxtaposition indique suffisamment l'état de trouble dans lequel notre époque mouvementée a plongé les prophètes les plus assurés et les plus assermentés.

## FORCÉ D'AJOURNER

*Oncle Penoute.*—Dites donc, monsieur le photographe, combien que vous prendriez pour faire le portrait de mes enfants ?*Le photographe (la bouche enfarinée).*—Mais, trois piastres la douzaine, monsieur, et je vous ferai de bons portraits ; prenez donc la peine de vous asseoir.*Oncle Penoute.*—Non, je serai obligé d'attendre quelque temps encore ; je n'en ai que onze, pour le moment.

## LE RETOUR AU FOYER



*Petit Pat.*—M'ame, j'ai vu dans votre annonce que vous donneriez dix piastres à celui qui vous ramènerait votre petit chien Bijou ! Un petit chien blanc, n'est-ce pas, avec un collier rouge ?

*La dame (désolée).*—Ah, oui, le pauvre chéri. Et quand me le ramèneras tu ?

*Petit Pat.*—Je le ramène, m'ame. Il est en dedans du ventre de "Mignon" qui est là !

## INSTANTANÉS

LXXVI

LES LOUPS

La plaine est blanche, blanche, à perte de vue.

A droite et à gauche, de denses rangées de mélèzes et de bouleaux.

C'est la taïga sibérienne, immense !

Dans la tarantass qui file, emportée par ses trois chevaux, les voyageurs, enmaillotés de peaux d'ours, disputent leur chair à la piquante morsure du froid, leurs yeux à l'éblouissante réverbération de la neige.

C'est la taïga sibérienne, immense !

Et la plaine est blanche, blanche à perte de vue.

\* \* \*

Le soleil est couleur d'argent, le ciel couleur d'acier, dans toute cette plaine qui part des Ourals pour rejoindre la mer d'Okhotsk. Mais, la nuit tombe, rapide, la bise est mortelle et l'on entend, au loio, comme un jappement aigu, puis un autre, puis un troisième.

Les loups !

Les loups qui, quand i's chassent aux voyageurs, se mettent à plusieurs centaines.

Et le soleil est couleur d'argent, le ciel couleur d'acier.

\* \* \*

La nuit est arrivée et la lumière zodiacale, seule, éclaire le sinistre paysage.

Les loups hurlent, les loups terribles de la steppe qui, plus on en tue plus ils sont nombreux, plus les survivants s'acharnent à la poursuite.

Les loups agiles qui, sans se presser, dépassent les chevaux rapides emportés dans la course folle que la terreur accélère encore, inutilement.

Et la nuit est arrivée et la lumière zodiacale, seule, éclaire le sinistre paysage.

\* \* \*

Cette pâle clarté, tombant des étoiles scintillantes, semble ajouter à l'horreur de la situation... Elle permet aux infortunés d'entrevoir, bien en arrière d'eux, à une distance qui paraît encore considérable, une grande masse noire qui roule, ondule comme une vague.

Les loups !

Et la pâle clarté, tombant des étoiles scintillantes, semble ajouter à l'horreur de la situation !...

\* \* \*

Les loups terribles approchent, approchent encore...

Il faut que chacun des voyageurs connaisse son rôle et le remplisse sans défaillance.

Au cocher de tenir vigoureusement ses chevaux ; un accident, un arrêt et tout serait perdu.

Aux chasseurs de veiller sur chaque côté et à l'arrière de la tarantass.

Qu'un seul loup vienne à dépasser les chevaux et ceux-ci, affolés, vont tourner sur eux-mêmes, — en cercle, — tandis que la troupe hurlante les entourera, coupant toute retraite.

C'est la mort, la mort affreuse, sans secours à espérer.

Et les loups terribles approchent, approchent encore.

\* \* \*

Mais la rapide tarantass file, car les aboiements sont devenus une clameur horrible.

Les chevaux viennent de prendre le mors aux dents et le cocher ne peut plus les guider ; penché sur ses rênes, il se borne à les maintenir, autant qu'il le peut, la tête haute pour éviter une chute.

Un énorme piétinement que répercute le sol et l'inférel vacarme se rapproche de nouveau ; il devient étourdissant.

Et la rapide tarantass file, car les aboiements sont devenus une clameur horrible.

\* \* \*

Lo piétinement énorme se rapproche, toujours...

Quelque chose de noir et d'allongé, qui paraît voler sans toucher le sol, a surgi sur le flanc droit de la tarantass !...

Une autre silhouette, semblable, dépasse le flanc gauche !...

Deux coups de feu et le "quelque chose noir, allongé", roule sur la neige. Mais d'autres ombres surgissent, les coups de feu se succèdent, rapides, des deux côtés et à l'arrière de la tarantass.

Et lo piétinement énorme se rapproche, toujours...

\* \* \*

Il semble que l'horreur soit arrivée à son apogée !

C'est le moment suprême où ceux qui, par cette nuit tragique, parcourent la taïga sibérienne, vivant encore, mais dans un tel danger que rien ne le peut surpasser, sont bien véritablement dans la main de Dieu, de Dieu qui, seul, peut les sauver.

Car les hurlements redoublent, laissant à peine entendre les coups de feu ; les chevaux volent sur la plaine blanche, à perte de vue.

Et il semble que l'horreur soit arrivée à son apogée !

\* \* \*

Mais la course se poursuit, effrénée, tandis que défilent, tels des spectres, à droite et à gauche de la route, les denses rangées de mélèzes et de bouleaux, sous le ciel couleur d'acier, dans cette plaine qui part des Ourals pour rejoindre la mer d'Okhotsk.

La taïga sibérienne, immense !

SILVIO.

## LA VÉRITÉ

*Le tramp Fleurdespois.*—J'ai dit à la dame de la maison que j'avais vu de meilleurs jours.

*Le tramp Léponge.*—Et c'est bien vrai ce que tu as dit là. Avant hier nous avons eu chacun quatre verres de bière.

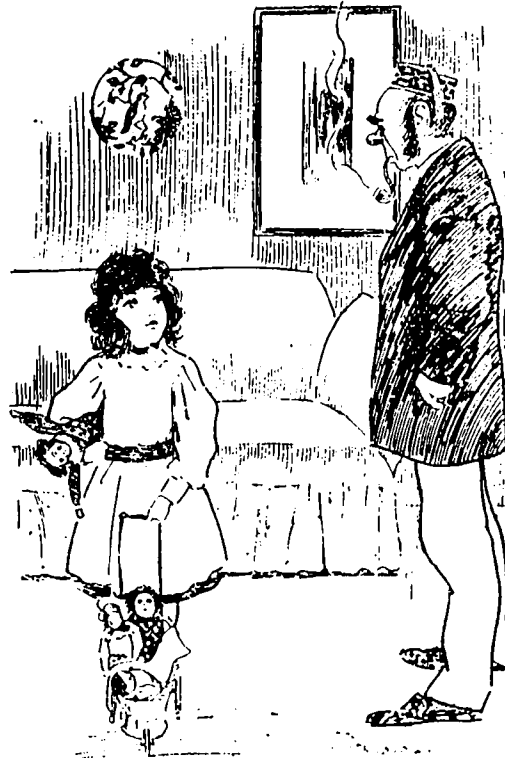
## LA DIFFÉRENCE

*Monsieur.*—Dans les romans, le mariage du héros et de l'héroïne est la fin de leurs tourments.

*Madame.*—Oai.

*Monsieur.*—Dans la vie réelle, ils se marient au commencement.

## NOUVELLE TEINTURE



*La petite Marguerite.*—Papa, je voudrais bien teindre en rouge la robe de ma poupée ! Combien que ça prendrait de bière, pour ça ?

*Le papa.*—Do la bière ! Mais, ma chère, tu ne peux pas teindre en rouge la robe de ta poupée rien qu'avec de la bière !

*La petite Marguerite.*—Si, si. J'ai entendu dire par maman que ça n'était rien que la bière qui t'avait teint le nez en rouge.

HISTOIRE DE LISETTE ET D'UNE FUTURE GOUVERNANTE



I

On avait dit à Mlle Lillie, qui n'était pas bien sage, qu'il allait venir une gouvernante très sévère et qu'il faudrait bien qu'elle se corrigea. Justement, Lillie l'aperçut qui arrive et elle la trouve absolument effrayante.



II

Lillie (qui a réfléchi un moment). — Ah, on veut me donner comme gouvernante cette vilaine dame-là ! Attendez un peu ; je sais ce que je vais faire et après ça, si elle accepte, c'est qu'elle est courageuse. Et d'abord, les bas de maman...

A UN ENFANT

Après vos sœurs et votre mère,  
Enfant au cœur tendre, soumis,  
Que la nature vous soit chère,  
Les champs sont vos meilleurs amis.  
Aimez donc les bois, la fontaine,  
L'étang bordé de longs roseaux,  
Les petites fleurs, le grand chêne  
Tout peuplé de joyeux oiseaux.

L'air parle sous sa fraîche voûte ;  
Le nid chanteur, dès son réveil,  
Au petit enfant qui l'écoute  
Donne toujours un bon conseil.  
Jouez sous le chêne robuste,  
Et vous grandirez comme lui ;  
Et vous même, d'un jeune arbuste,  
Quelque jour vous serez l'appui.

Imitez les grands bras du chêne  
Luttant contre le vent du nord ;  
Endurcissez-vous à la peine ;  
Par elle vous deviendrez fort.  
Loin de vous une enfance molle !  
Du laboureur, du bûcheron  
Suivez, enfant, la rude école :  
L'homme fort peut seul être bon.

V. DE LAURADE.

HISTOIRE DIABOLIQUE

A Aourir Onzemmour (la montagne de l'olivier) de la petite tribu d'Akbil, qui faisait partie de la puissante confédération des Ait Menguelat dans la haute Kabylie, vivait à la fin du siècle dernier une vieille femme du nom de Tassadit qui était réputée la plus habile fabricante de poteries de toute la contrée. Nulle ne savait comme elle donner à ses vases des formes élégantes et commodes, et elle avait des agencements de couleurs qui séduisaient les yeux les plus indifférents.

Sa situation était singulière.

Elle était veuve et elle avait perdu successivement tous ses enfants sans que ceux-ci laissassent de descendants ; enfin dans sa propre famille il ne lui restait plus aucun aïeul. Elle était donc absolument maîtresse d'elle-même, ce qui, pour une femme, est une anomalie chez les Kabyles.

Longtemps elle avait connu la misère, mais maintenant elle s'était signalée par son industrie, et, sans être riche, elle avait de quoi suffire amplement à ses besoins.

Toutefois elle eut désiré une plus grande fortune, non qu'elle fut avare ou dépensière, mais pour pouvoir faire plus largement l'aumône. Elle était, en effet, extrêmement charitable. Personne ne frappait en vain à sa porte, et même les animaux pouvaient se louer de sa bonté. C'est

ainsi qu'elle avait recueilli une vieille corneille blessée, un chien errant qui ne marchait plus que sur trois pattes et quelques chats galeux qu'elle nourrissait de son mieux. Ses voisins en riaient bien un peu, mais au fond tous l'estimaient et l'aimaient, et comme elle descendait d'une famille de marabouts elle était elle-même quelque peu en odeur de sainteté.

Elle était un jour en train de façonner une de ces lampes à plusieurs étages de mâchons que les Kabyles allument seulement dans les occasions solennelles, lorsqu'un étranger d'allures étranges heurta à la porte de sa demeure. La corneille jeta un cri, le vieux chien boiteux, qui d'ordinaire dans la journée gardait le silence, poussa un hurlement qui annonçait la terreur et deux chats qui, au coin du foyer, fermaient les yeux après un bon repas, se levèrent en miaulant. Il faut dire que, bien que ne redoutant point les voleurs, Tassadit avait une porte qui fermait au moyen, non d'un bâtonnet faisant verrou, comme cela a lieu le plus souvent chez les Ait Menguelat, mais d'une véritable serrure à clef. Elle abandonna son ouvrage et alla ouvrir la porte, pensant que c'était un pauvre ou un acheteur qui frappait.

Elle se trouva alors en présence d'un inconnu.

C'était un homme dont l'air était difficile à définir, mais qui semblait encore plein de vigueur. Il était richement vêtu et, bien qu'il n'eût aucune monture avec lui, il portait dans ses sabbats des bottes de cuir rouge, comme un cavalier. Sa barbe, ses cheveux, ses sourcils étaient d'un roux ardent de henné et les ongles de ses doigts d'une longueur peu ordinaire. Enfin il avait le nez plus crochu qu'un juif et ses sourcils relevés formaient un angle de quarante-cinq degrés avec les yeux.

Son aspect en somme était déplaisant et Tassadit en fut frappée. Mais elle ne se laissait pas facilement impressionner.

— Que désires-tu ? lui demanda-t-elle ?

— Voir tes poteries et te parler.

— Entre.

Dès qu'il eut franchi le seuil et avant que la porte fut reformée, le chien, la corneille et les chats sortirent à toute vitesse.

— Quel est donc cet individu ? se demanda la potière à qui cet incident n'échappa point.

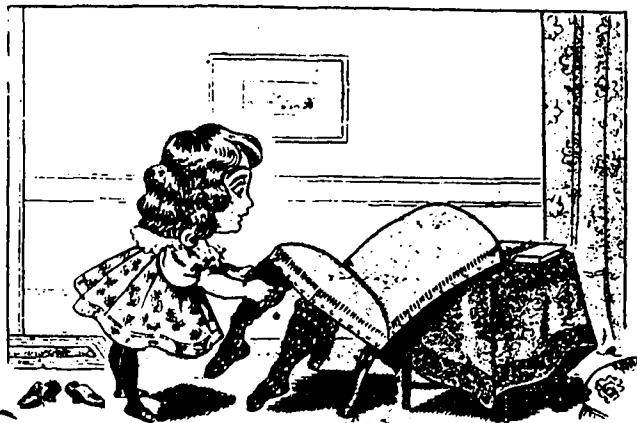
L'étranger commença par se faire montrer les vases achevés qu'elle avait à vendre et ne tarit point en compliments sur son talent.

— Que celui qui aurait une femme comme toi serait heureux ! finit-il par dire.

La potière éclata de rire.

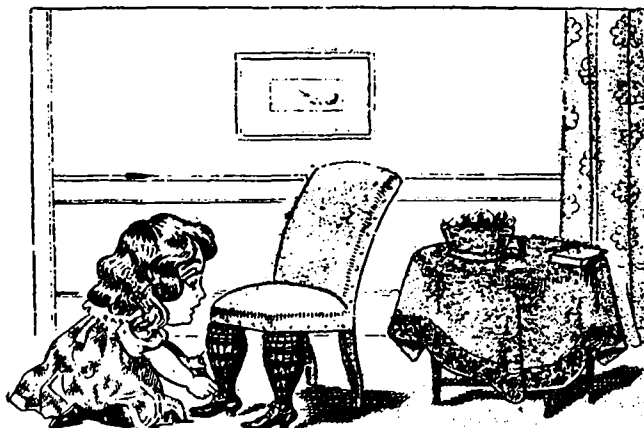
— J'ai vu au moins soixante-dix fois la fête d'El Mouloud, répondit-elle. A mon âge on ne se marie plus.

HISTOIRE DE LISETTE ET D'UNE FUTURE GOUVERNANTE — (Suite)



III

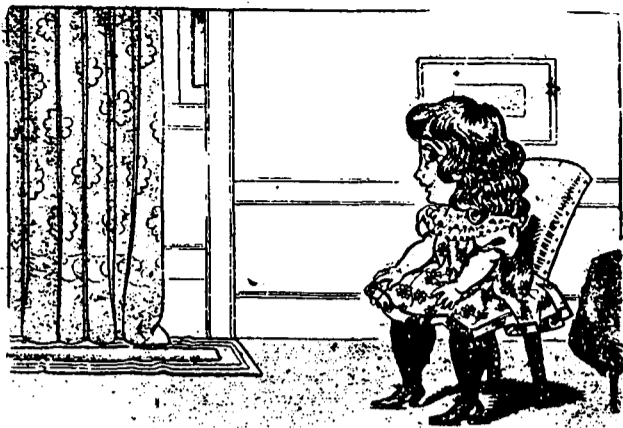
... Voici... Je les mets après les pieds de la chaise... comme ça, c'est assez naturel, ça me semble...



IV

... J'y ajoute une paire de pantoufles... et on dirait que ce sont les jambes d'une personne naturelle... Dépêchons... voici que quelqu'un sonne en bas...

HISTOIRE DE LISETTE ET D'UNE FUTURE GOUVERNANTE — (Suite)



V

... Là, elle peut venir. Assise sur cette chaise et mes jambes repliées, on dirait que c'est bien à moi ces gros poteaux-là... ma robe bien arrangée... on vient!

— Mais on ne vit pas que sur cette terre, riposta l'inconnu. On peut se marier aussi dans un autre monde.  
 — Attendons que nous y soyons pour songer à cela.  
 — On peut s'engager dès celui-ci.  
 — Tu crois ?  
 — J'en suis certain.  
 — Comment fait-on ?  
 — L'aspirant donne à la femme immédiatement trois choses au gré de celle-ci et dès qu'elle a accepté elle est engagée envers le donateur pour l'éternité, comme la femme envers son mari.  
 Tassadit le regarda attentivement.  
 — C'est Chitan, pensa-t-elle ?  
 — Mais qui est-ce qui constate l'engagement, ajouta-t-elle tout haut ? Ne faut-il pas deux hommes pour la validité d'un mariage ?  
 — Sur la terre, aux yeux des hommes, oui. Là bas, c'est inutile. Allah ne sait-il pas tout ? Notre seigneur Mohammed lui-même ne s'est-il pas marié sur le témoignage d'un seul qu'on a appelé l'homme au double témoignage. Remarque du reste que si quelqu'un doit courir des risques en cette affaire, c'est moi seul et non toi.  
 — Alors tu voudrais m'avoir en mariage dans l'autre monde ?  
 — Si tu y consens. Tu n'as pas besoin d'ouali pour cela.  
 — Et tu me donneras immédiatement ce que je te demanderai ?  
 — Trois choses.  
 — Quand serai-je engagée envers toi ?  
 — Après la réception de la troisième.  
 — Je te demanderai peut-être beaucoup.  
 — Je suis riche et tout puissant.  
 — Tout d'abord je voudrais que toutes les grandes jarres à blé et à huile, tous les vases quelconques et les coffres qui sont dans cette maison fassent remplis de douros.  
 — Regarde.  
 En effet tout ce qui pouvait contenir des douros en regorgeait.  
 — Tout cela est à moi ?  
 — Tant que tu n'en auras pas disposé et que tu vivras.  
 — Alors je voudrais vivre encore les années qu'a vécues le grand roi Salomon, maître des génies.  
 — Tu les vivras.  
 — Qui me le garantit ?



VI

(Dans l'antichambre.) La servante. — C'est sans doute vous, Madame, qui êtes la gouvernante que l'on attend ?  
 La future gouvernante. — Oui, mademoiselle.  
 La servante. — Je vais aller prévenir Madame qui est au jardin et sera ici dans cinq minutes. Si vous voulez entrer dans la salle de couture, vous y trouverez l'enfant et pourrez lui parler en attendant.

— Mon intérêt, puisque tu ne seras liée envers moi qu'après l'exécution de ma promesse. Vois maintenant ce que tu veux encore.  
 Cette fois Tassadit eut peur.  
 Elle ne voulait pas devenir la compagne de Chitan — car elle sentait bien que c'était lui, — dans le monde où il n'y a plus de repentir ni de prière possible. Cependant ce qu'elle avait obtenu lui semblait si bon qu'elle ne pouvait se résoudre à s'en dessaisir. Elle se dit qu'il fallait trouver une dernière condition devant laquelle l'ennemi de Dieu reculerait ou qu'il ne pourrait satisfaire.  
 — Ainsi, reprit-elle pour gagner du temps et réfléchir, je vivrai le temps que j'ai demandé ?  
 — Je l'ai promis, je ne puis plus m'en dédire.  
 Il y eut alors quelques minutes de silence.  
 — Eh ! bien ! demanda l'étranger : tu ne formules pas ton troisième souhait ?  
 — Tu m'épouseras aussi en ce monde et jusqu'à mon dernier jour, et chaque heure, tu m'embrassera bien tendrement sur la bouche.  
 Ce n'était pas sans frémir que Tassadit avait énoncé cette dernière condition. Si, malgré ses rides, elle allait être prise au mot ! Elle avait fermé les yeux, n'osant regarder son interlocuteur.  
 Cependant une forte odeur de soufre les lui fit rouvrir. Elle aperçut alors quelque chose de sombre qui s'échappait par le trou de la serrure en se terminant par un pied fourchu. Chitan avait disparu, mais l'argent était toujours là et elle vécut longtemps encore après que les Français s'étaient emparés d'Alger.  
 Seulement à dater de ce jour, à l'instar du Chat Botté, qui, depuis que son maître avait épousé la fille du Roi, ne prenait plus de souris que pour son plaisir, elle ne fabriqua plus de poteries que pour en faire des cadeaux.  
 L. DUCHARDON.

PAS A BLAMER

Madame Philantropie (en visite à la prison). — C'est une honte de voir un homme de votre âge et de votre classe dans une telle place. Comment n'avez-vous pas essayé de passer un meilleur jour de l'an ?  
 Le prisonnier (avec un soupir). — Mais, madame, c'est justement pour quoi je suis ici.  
 Madame Philantropie. — Comment cela ?  
 Le prisonnier. — C'est en essayant de voler une dinde que j'ai été pincé !

HISTOIRE DE LISETTE ET D'UNE FUTURE GOUVERNANTE — (Suite et fin)



VII

(Dans la salle de couture.) La future gouvernante (poussant un cri affreux). — Ciel ! Est-ce bien une enfant vivante ? Crois-t-on que je vais être la gouvernante d'un pareil monstre... Un phénomène de musée... (Elle prend la porte et s'enfuit.)



VIII

La maman (quelques minutes plus tard). — Voyons, Lisette, qu'a donc cette dame à s'enfuir ainsi en criant ?...  
 Lisette. — Il m'a semblé qu'elle avait peur de quelque chose... Elle était à peine entrée, qu'elle se sauvait en criant comme si on l'écorchait.

Si vous toussiez prenez le . . . BAUME RHUMAL

## CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



LES PILOTIS DU GRAND PALAIS.

pée par le Grand palais, règne une épaisse couche de sable argileux, lequel a nécessité l'usage de pilotis pour asseoir solidement les fondations. On a dû creuser des rigoles et y battre de gigantesques tronçons d'arbres de 10 mètres de longueur et de 35 centimètres de diamètre, dont l'extrémité inférieure est garnie d'un éperon, le sommet d'une frette afin d'éviter l'éclatement. Le mouton qui enfonce les pilotis pèse une tonne ; il en faut environ 300 coups pour enfoncer ces pilotis jusqu'à refus, soit à peu près 8 mètres de profondeur. C'est une véritable forêt qu'il en a été planté dans les profondes rigoles devant recevoir les fondations, 2,000 environ, disposés à 0.80 d'axe en axe.

Cette opération terminée, on a coulé dans les rigoles une masse compacte de béton, composé de cailloux en silex et de mortier de chaux et formant une plate-forme monolithe de 0.60 de hauteur. Les murs des sous-sols sont exécutés en meulière ; le soubassement en assises de pierre. Tous les déblais sont dirigés souterrainement, afin de ne pas gêner la circulation, jusqu'à une gigantesque estacade construite au bord de la Seine et là, précipités dans des chalands qui les transportent hors la ville.

Les matériaux de construction suivent le même chemin, en sens inverse, à l'aide d'une double voie du système Decauville, sur laquelle circulent des wagonnets de un mètre et quart cube de contenance. Il existe une voie de ceinture, tout autour des bâtiments en construction et à 5 mètres en contre-bas du sol, ce qui permet l'approche et le montage des charpentes, méthodiquement et sans qu'il soit nécessaire d'établir sur le chantier d'énormes dépôts.

Le Petit palais est plus avancé encore, ainsi que le pont Alexandre III, et ces travaux seront terminés bien avant les délais imposés.

Une rapide visite sur tout le terrain de l'Exposition permet de s'assurer qu'il en sera de même des deux Palais du Champ de Mars : Génie Civil et Industrie des Tissus.

La Salle des Fêtes va bientôt voir se terminer ses fondations ; on sait que c'est la partie centrale de l'ancienne galerie des Machines et toute la carcasse est en place. Les Palais de la Mécanique, de la Chimie, de la Métallurgie et des Mines, des Lettres, Sciences et Arts, sont en voie normale d'exécution et il n'y a pas eu de temps de perdu dans leur construction.

Sur les deux berges de la Seine il y a trois Palais à construire, ceux de la Ville de Paris, de l'Horticulture et de l'Economie Sociale ; les deux premiers seront commencés à l'heure où paraîtront ces lignes, le troisième le sera à très bref délai.

Sur la rive gauche ce sont les Palais des Sections étrangères, celui des Armées de Terre et de Mer, du Creusot, de l'Agriculture et du Commerce, de la Chasse et de la Pêche, ce dernier fort avancé déjà.

Voilà pour la grosse construction ; tout le reste est de l'architecture légère : Rues de Paris, Vieux Paris, Pavillons coloniaux, Panoramas, Dioramas, Palais de Verre, attractions diverses, etc. Tous à édifier seulement au printemps et environnant la Tour Eiffel dont l'immense silhouette se dresse au-dessus de ces pygmées, la tête dans les nuages.

Puisque nous avons parlé du Vieux Paris, donnons quelques détails sur cette si intéressante reconstitution opérée sous la direction de MM. Robida et A. Heulhard.

Tout concourt à faire, des deux rives de la Seine, un immense boulevard qui sera la promenade favorite des visiteurs, de jour comme de nuit.

C'est la raison qui a fait choisir l'emplacement hors de pair qu'occupera, dans cette féerie que sera l'Exposition de 1900, une curieuse reconstitution de monuments aujourd'hui disparus, de maîtres historiques qu'on a réunis dans un espace restreint, mais permettant de donner une très curieuse physionomie et qui sera, bien certainement, un des "clous" de l'Exposition.

C'est sur le quai de Billy, entre le pont de l'Alma et la Passerelle provisoire que s'étend, en partie sur la Seine, où une immense plate-forme a été construite sur pilotis, l'œuvre de MM. Robida et Heulhard. On y verra un tableau de l'iconographie parisienne d'un intérêt intense, et les restitutions authentiques des édifices suivants : La porte Saint-Michel, La Tour du Louvre, La maison aux Piliers (ancien Hôtel de Ville), l'Entrée du Collège de Navarre, La Tour du Collège de Lisieux, La Maison de Molière, celles de Nicolas Flamel, de l'imprimeur Robert Estienne ; le bureau de Théophraste Renaudot, le fondateur de la presse française ; l'Hôtel de la Trémoille ; Porte et Clocher du couvent des Jacobins ; la Croix du Trahoir ; le Cloître du Collège de Cluny ; l'Eglise St-Julien des



LES TRAVAUX DE L'EXPOSITION DE 1900, À PARIS, UN MOMENT INTERROMPUS PAR LA GRÈVE DES OUVRIERS TERRASSIERS, ONT ÉTÉ REPRIS ET BATTENT ACTUELLEMENT LEUR PLEIN.

Les bâtiments sortent de terre, comme sous la baguette d'une fée et chacun des pays ayant adhéré à ces grandes assises industrielles se prépare avec une exceptionnelle intensité d'activité, afin de regagner le temps perdu.

Le Canada, lui, ne semble pas s'ébranler outre mesure de cette course au clocher et procède, avec une sage lenteur — ô combien — à sa petite cuisine administrative.

De temps à autre, une commission est nommée ; une séance a lieu — dont on remet la suite à un mois — et le temps s'écoule, jour par jour, mois par mois, jusqu'au moment où, sous le coup de fouet de la fin, chacun se réveillera — en retard. Ce n'est pourtant pas l'ouvrage qui manque, ici comme ailleurs, et il n'y a vraiment pas de temps à perdre, pas plus pour l'organisation de la représentation des exposants canadiens que pour celle spécialement gouvernementale.

À Paris, l'activité est intense ; une foule de travaux accessoires viennent se greffer sur ceux de l'Exposition proprement dite et tout cela se classe peu à peu ; au désordre apparent du premier mois succède un ordre, une méthode, qu'il est facile de constater, pour peu que l'on suive d'un œil attentif cette étonnante éclosion d'édifices de tous genres, de provenance officielle ou dus à l'initiative privée qui, de toutes parts, surgissent chaque jour.

Dans la visite que nous allons entreprendre à travers ces travaux, en compagnie des lecteurs du SAMEDI, une part toute spéciale doit être réservée aux Palais des Champs-Élysées.

Sur plus d'un quart de la surface de 35,000 mètres qui doit être occu-

Ménétriers; le Pilori de St-Germain des Prés; Chambre des Comptes; le Château Gaillard; le Vieux Moulin; la Samaritaine; le Grand Châtelet; le Pont au Change; le Pont Notre-Dame; la Sainte Chapelle; la Grande Salle du Palais; le Bureau des Lingères; des Théâtres, des Auberges, des Hôtelleries et dans tout cela, un monde grouillant en costumes du temps, des illuminations, un bateau: "Le Vieux Paris", chargé de musiciens et distribuant les programmes.

Le Vieux Paris ne sera, certes pas, un des endroits les moins curieux à visiter parmi tant de merveilles accumulées.

A proximité de l'Exposition, sur l'avenue Suffren et en face l'ancienne Galerie des Machines, se dresse le squelette d'une étrange construction en acier, aux trois-quarts terminée, laquelle sera la "Roue Géante".

Cet amoncellement de poutres et de fils d'acier mérite bien ce nom, car il atteint la hauteur de 300 pieds au-dessus du sol et constitue la plus grande roue qui ait jamais été construite. Ce travail sort des Forges et Acieries de Haumont (France), et comporte 800 tonnes de métal (acier Martin) de première qualité.

La "Roue Géante" accomplira sa révolution dans l'espace autour d'un axe horizontal situé à 67 mètres au-dessus du sol (221 pieds), son diamètre atteint 93 mètres. Elle comprend, sur sa circonférence de 456 pieds, 40 wagons à tous usages, de 13 mètres de longueur et contenant ensemble 1200 personnes.

L'axe d'acier qui supporte ce monstre pèse 36 tonnes, il a 15 mètres de longueur et a nécessité l'emploi de 32 chevaux pour le transporter du chemin de fer à pied d'œuvre. La charge totale des fondations, quand la "Roue Géante" sera terminée, atteindra 1467 tonnes; ces fondations ont 12 mètres de profondeurs et sont exécutées en cailloux et ciment pur ne formant qu'un seul et immense bloc. 160 câbles souples en acier, de deux pouces de diamètre, retiennent l'axe à la jante de la roue à l'aide d'un ingénieux système de raidisseurs.

Pour mettre la "Roue Géante" en mouvement, il est installé une force de 120 chevaux-vapeur, permettant l'évolution complète en 20 minutes, arrêts compris, 8 wagons se chargeant et déchargeant simultanément en 30 secondes.

Des dynamos fourniront la lumière électrique à tout un système très étudié de verres de couleurs figurant, la nuit, un lumineux météore, avec une palette polychromique intense et harmonieuse changeant automatiquement de nuances. C'est la maison Faley, de Paris, qui a construit l'immense échafaudage grâce auquel, sans accident aucun, a été monté cette véritable merveille du monde.

On voit que ceux qui, en 1900, accompliront la traversée feront sagement en ajournant à l'année de l'Exposition cette fantaisie bien légitime.

Nous continuerons, de temps à autre, une excursion avant la lettre à l'Exposition et dans les environs.

LOUIS PERRON.

ÇA NE DEVAIT PAS ÊTRE

Bouleau.—Très difficile de faire entrer quelque chose dans la tête de Plumeau.

Bouleau.—Ça ne devrait pas l'être.

Bouleau.—Pourquoi?

Bouleau.—Il a la tête si molle.

DÉFINITION

Louissette (6 ans).—Qu'est-ce que c'est qu'un philosophe, dis, Henri?

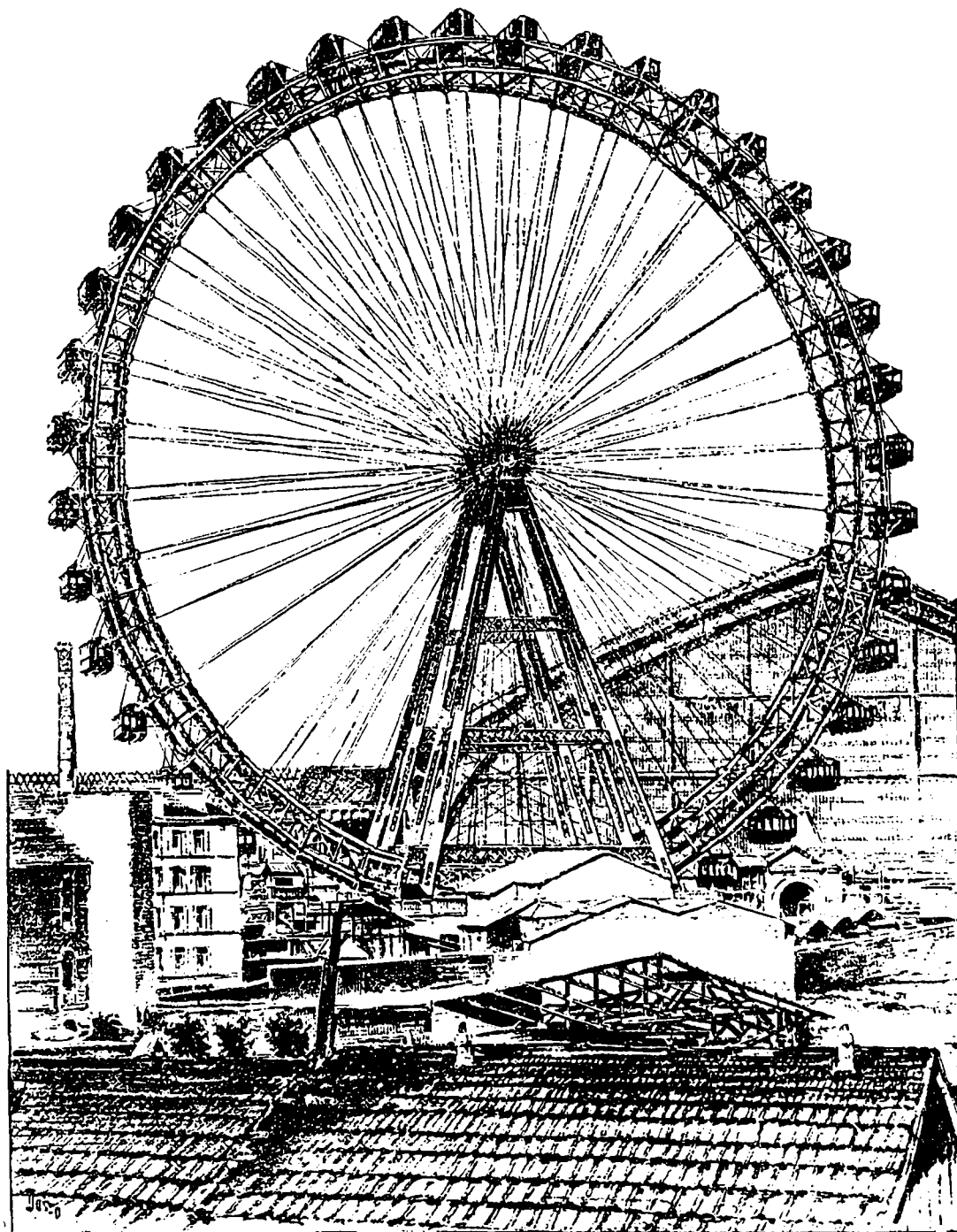
Henri (8 ans).—C'est un homme qui ne marche qu'en philosophe.

ERREUR DE NOM

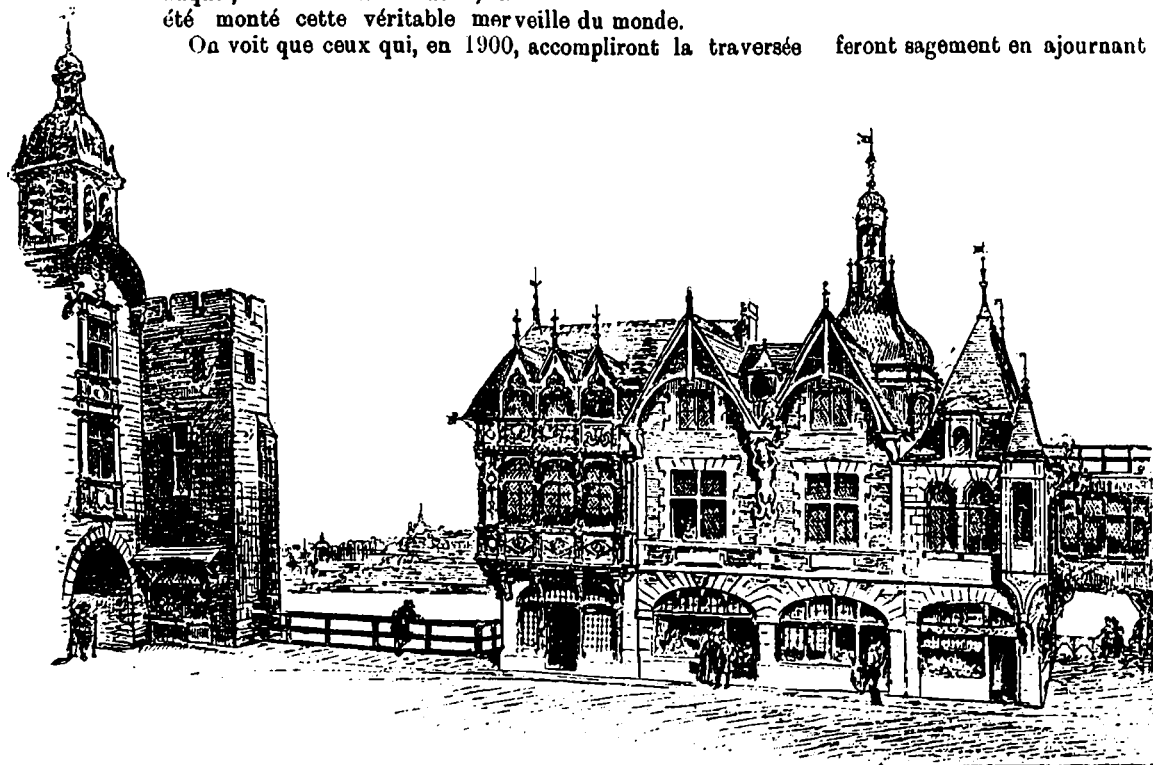
Lui.—On dit, mademoiselle, que vos admirateurs sont légion!

Elle (rougissante).—Oh, non! Son nom est M. Dubois.

Les opinions sont, comme les modes: belles quand on les prend, laides quand on les quitte.—JUFFROY



LA ROUE GÉANTE.



LE VIEUX PARIS — LE PONT AU CHANGE.

## QUARTIER GÉNÉRAL



*Le petit Freddie.*—Dis, papa, à présent que je sais nager, je voudrais bien apprendre à jouer au golf, au tennis et à me tenir sur un bicyclette !

*Le père.*—Parfait, mon garçon ! Je vais demander à ta maman de te montrer tout cela.

## SONNETS GASTRONOMIQUES

LE GODIVEAU

Quand j'étais tout petit, j'aimais les godiveaux  
Où, modeste traiteur, souvent tu te révéles.  
A présent que je vais aux recettes nouvelles,  
Et que mon appétit vole aux gibiers nouveaux,

Je me souviens. Malgré grives et bartavelles,  
Je regrette le temps où, fou de maniveaux,  
Je dévorais la croûte où nageaient les cervelles  
Et les crêtes de coq, avec les ris de veaux.

Ces godiveaux, orgueil des bourgeoises familles,  
Étaient en ce temps-là pareils à des bastilles :  
La salle s'imprégnait de leurs puissants parfums ;

Et, jeune âme déjà conquise à la cuisine,  
J'oubliais de chercher le pied de ma cousine.  
— Et je pleure en songeant aux godiveaux défunts.

CHARLES MONSIELET.

## Histoire de Jour de l'An

Une petite anecdote concernant la fin de l'année qui est, pour chacun, l'époque du règlement des comptes.

Un sellier apprend que, pendant son absence, un commis a livré à crédit une selle et une bride de grand prix.

— A qui ? demanda-t-il.

— Au domestique d'un de nos clients, répond l'interpellé ; vous savez bien, un grand mince à favoris blonds ; vous ne connaissez que lui.

— Mais, réplique le patron, des grands minces à favoris blonds il en vient ici par douzaine ; ce domestique ne vous a-t-il pas dit son nom ?

— Ma foi, non ; je n'ai malheureusement pas songé à le lui demander, persuadé que le signalement vous suffirait...

— Pas du tout ! A qui voulez-vous que je réclame le montant de cette fourniture ? 350 francs, c'est une somme !

Et voilà notre commerçant fort embarrassé, au moment de libeller ses fameuses "petites notes" de fin d'année, et peu résigné d'ailleurs à passer la selle et la bride, livrées à l'inconnu X..., au compte de profits et pertes.

Alors, pour résoudre le difficile problème, notre homme s'avise d'un procédé aussi simple qu'ingénieux ; il porte les deux objets sur toutes les factures, présument que, là où elles figureront indû-

ment, les intéressés ne manqueront pas de les déduire et que l'acheteur réel se révélera par son acceptation.

Or, tous les clients, sauf trois, acceptèrent leurs factures telles qu'elles et les payèrent sans murmurer et il y en avait quatre-vingt-quatre !

D'où il résulta que le malheureux sellier, très honnête homme au demeurant, se trouva dans le même embarras que précédemment, ayant fait payer, illégalement, quatre-vingt-trois fois à sa clientèle le prix de la selle et de la bride en question et cela tout en continuant d'ignorer le nom de son vrai débiteur.

Il paraît qu'avec le trop perçu, le commerçant a fondé un lit d'hôpital. Tout est bien qui finit bien.

PARISIEN.

## LES ROCHERS FACÉTIEUX

Il est des rochers, ou même des montagnes entières, qui affectent des profils singuliers. Ainsi certain mont de la chaîne Blanche, dans le New-Jersey ; il figure à merveille une gigantesque tête humaine, sans déformation sensible : le front, l'orbite, le nez, les lèvres, le menton, tout y est.

En Angleterre, on trouve, à Brimham, l'"Ours dansant", un rocher isolé qui représente bien un ours faisant le beau : tête, museau, corps et une patte de devant. A Dartmoor, c'est le "Nez du Géant", un rocher qui a l'aspect d'un homme assis, enveloppé d'un ample manteau, et pourvu d'un nez à la Cyrano de Bergerac. Enfin, à Brimham, non loin de l'"Ours dansant", c'est l'"Idole", une tête grotesque, avec un front bossué, un œil à la chinoise, un nez presque en trompette, et une bouche tordue. A ajouter à cette liste le curieux rocher de Grand'Mère, au Canada, qui représente le profil d'une vieille femme au menton et au nez pointus et à la bouche édentée.

## TOUT PAREIL

*Le monsieur (qui venait d'être affreusement battu par sa femme).*—Se battre, après tout, c'est absolument comme la charité.

*Le policeman.*—Je ne vois pas du tout comment ?

*Le monsieur.*—Parce que cela commence à la maison.

## IL Y AVAIT BIEN DE QUOI

*Madame Bonceur.*—Vraiment, madame Bonnebille, vous avez l'air indisposée ce matin, vous êtes toute pâle.

*Madame Bonnebille.*—C'est vrai, madame Bonceur, mais croyez que j'ai d'excellentes raisons pour avoir l'air malade.

*Madame Bonceur.*—Comment cela ?

*Madame Bonnebille.*—Jugez-en un peu. Ce matin arrive le facteur qui m'annonce qu'il y a pour moi, au bureau de poste, une lettre morte qui m'attendait. Je me demande, avec inquiétude, qui peut bien être mort de mes parents ou amis.

## CRI DU CŒUR

Un automobile vient d'écrabotter la pauvre madame Galuchand.

*M. Galuchand (interpellant le chauffeur maladroit).*—Mais, sapristi, faites donc attention, vous, ... un peu plus c'est moi que vous écrasiez.

## ÇA VAUT UNE GRATIFICATION

*Le Monsieur.*—Comment, mademoiselle, vous réclamez des éternues de moi ! Mais à quel titre, je ne vous connais pas ?

*La demoiselle.*—Je suis employée au téléphone... ce qui veut dire que je sais combien les communications ennuiant les clients... aussi, rendez-moi cette justice, je ne vous la donne jamais.

## S'ÉTAIT-IL TROMPÉ DE BUREAU ?



*Gallaughan (auquel sa douce moitié vient de faire une petite scène).*—Ah ! mon pauvre Pat, si j'avais pu me casser une patte le jour où j'ai été chercher ma femme. Ce mariage ! Quelle vie de chien !

*Patrick O'Meara.*—Es-tu bien sûr de ne pas t'être trompé de bureau et de ne pas avoir demandé une licence de chien ?



FEUILLETON DU "SAMEDI", 11 FÉVRIER 1899 (1)

## LES MARTYRS DE MORGOFF

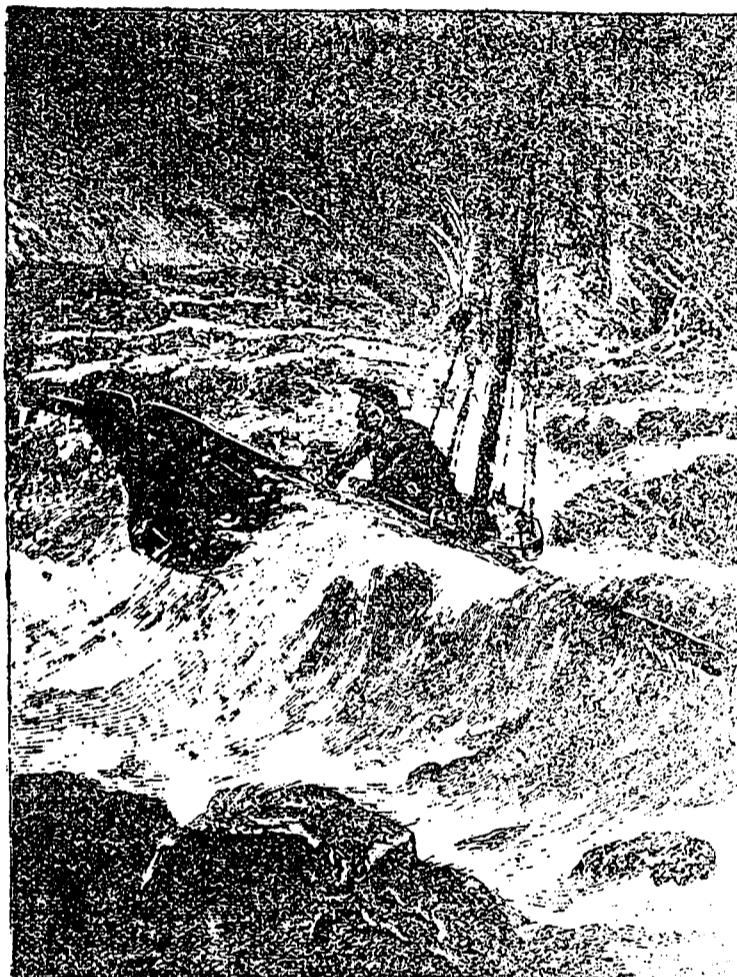
GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

PREMIERE PARTIE

Les Deux Sœurs

XVIII — L'ORAGE

(Suite)



Il sautait dans une barque...

— Dans l'autre, alors?... dans la chambre voisine... dans la sienne?...

Mais Suzanne resta pétrifiée.

Dans cette chambre aussi, pas d'Yvonne!

Alors un grand frisson saisit l'enfant... Elle songea à l'abîme... à l'abîme qui était là béant... à l'abîme où, dans son délire, la malheureuse folle s'était peut-être jetée!

Elle y courut... s'y pencha... chercha à en fouiller le fond à la lueur rapide des éclairs... Mais comment aurait-elle pu sans vertige sonder un gouffre pareil?... Qu'aurait-elle pu entrevoir au fond de ce gouffre immense?... Oh! la pauvre petite pouvait chercher... chercher longtemps... jeter même, dans son désespoir, des cris inutiles, si l'abîme avait pris Yvonne, l'abîme ne lui répondrait pas!

XIX — SÉQUESTRÉE!

Deux jours s'étaient écoulés, deux jours de terrible inquiétude et de mortelle angoisse pour la petite Suzanne, car, chose de plus en plus étrange et de plus en plus mystérieuse, elle n'avait pas revu la mère de Maurice.

Surmontant la crainte qu'elle lui inspirait, elle avait bien essayé d'interroger la vieille Micheline, quand celle-ci lui apportait sa nour-

riture, nourriture à laquelle, du reste, elle ne touchait pas... Mais l'horrible grand-mère se contentait de la regarder fixement de son oeil mauvais, et se retirait lentement sans lui répondre.

Et alors qu'on se figure l'immense chagrin, l'immense désespoir qui avait dû s'emparer de cette enfant de dix ans... de cette enfant qui, naguère encore, bercée entre les bras de sa mère, se trouvait tout à coup perdue si loin de tous ceux qu'elle aimait... perdue dans ce vieux château oublié au bout du monde... dans ce vieux château dont on avait fait sa prison et qui, peut-être, deviendrait sa tombe!

Oui, sa tombe! Oui, si les deux misérables dont son supplice servait les projets n'avaient pas bientôt pitié d'elle...; oui, si Clotilde, par fierté et par indignation, se refusait trop longtemps à souscrire aux infâmes conditions de l'odieuse marquise de Prades...; oui, si le comte de Belleruche ou Maurice tardaient trop à venir la délivrer... oui, la mort qui, une fois, lui avait fait grâce, la mort, cette fois, la prendrait, l'emporterait... et elle ne franchirait plus, vivante, les sombres murs du château de Morgoff!

Oh! elle le sentait bien, la pauvre petite victime!... Elle sentait bien que maintenant qu'elle n'avait plus près d'elle cette amie, cette autre mère, cette pauvre femme martyre comme elle, elle serait vite à bout de force, vite à bout de courage.

Déjà, d'ailleurs, elle était méconnaissable, et non seulement François et sa femme n'auraient plus retrouvé en elle leur fillette d'adoption, leur petite Suzanne à l'oeil si vif et au teint si brillant de santé, mais encore elle n'était déjà plus ce qu'elle avait été dans les derniers temps chez M. de Belleruche.

Oh! là aussi, elle était bien restée encore un peu faible et un peu pâlotte des suites de sa tentative de suicide, mais chaque jour pourtant on la sentait renaître... et maintenant!... Oh! maintenant comme elle était encore plus pâle, plus faible, plus chancelante!... Oh! la pauvre enfant... la pauvre petite, comme la fièvre la minait, comme le désespoir la rongait, comme son cerveau s'emplissait de folie!

Oui, de folie!... Oui, il y avait des moments où elle sentait sa raison se troubler et où elle avait peur de devenir folle à son tour, de devenir folle comme Yvonne!

Et alors c'étaient des crises de désespoir si terribles qu'elle ne pouvait s'empêcher de crier, de hurler, d'appeler à son secours... Et si la vieille Micheline accourait, l'air furieux et l'attitude menaçante, elle se jetait à ses pieds, elle lui demandait grâce, elle la suppliait de lui rendre la liberté.

— Je ne vous ai rien fait, madame, lui criait-elle. Ma mère m'attend!... ma mère me pleure!... ma mère en mourra!... Et moi aussi, madame, moi aussi, je sens que je vais mourir si je reste ici!... Oh! soyez bonne... ayez pitié d'une enfant... laissez-moi partir!

Et la poitrine brisée de sanglots, les mains jointes, la pauvre petite suppliait encore, suppliait longtemps...

Mais vaines larmes!... vaines prières!

On n'attendrit pas les tigres, on n'attendrissait pas la vieille Micheline... On n'attendrissait pas ce monstre sans cœur, sans âme, sans entrailles...

Au contraire, elle semblait se repaître de la douleur de l'enfant et se rejouir de son désespoir, comme elle se réjouissait de la douleur et du désespoir d'Yvonne.

Elle se contentait de laisser tomber sur la petite suppliante un regard implacable et cruel, puis, mâchant entre ses dents quelques mots brefs dans son dur langage bas-breton, elle se retirait sans même retourner la tête, laissant Suzanne de plus en plus accablée, de plus en plus anéantie.

Parfois aussi c'était une colère terrible, une sorte de rage folle qui s'emparait brusquement de la petite sequestrée.

Alors, d'un bond, elle s'élançait sur la terrasse où elle se mettait à courir, cherchant, comme si la chose eût été possible! une issue pour fuir, un moyen pour s'évader.

Mais, pour fuir, il n'y avait qu'un chemin: l'abîme!... Et Suzanne reculait épouvantée, les deux mains sur ses yeux, de peur que le vertige ne la prenne, que le gouffre ne l'attire...

Et alors brisée, vaincue, elle s'appuyait au mur, et pleurait, sanglotait encore, le front caché dans ses mains.

Ah! oui, Yvonne avait bien eu raison de le dire: quand on était ici, on n'en sortait plus!... Plus!... Oh! le mot terrible!... Était-ce vrai?

Et, à cette pensée de ce rien ne pourrait faire concevoir l'affreuse torture, elle se déchirait le visage avec les ongles, se frappait, en jetant des cris, la tête contre les murs, ou bien, éperdue, elle reprenait sa course le long de la terrasse, levant vers le morne horizon toujours désert, vers la mer immense toujours vide, des bras suppliants comme si quelqu'un pouvait l'entendre, comme si quelqu'un pouvait venir.

Puis, de plus en plus abattue, de plus en plus désespérée, elle continuait d'errer comme une âme en peine pendant des heures, comme autrefois errait Yvonne, et ce n'était que lorsque le jour tombait, que lorsque la nuit commençait à noyer d'ombre la terrasse, qu'elle

(1) Commencé dans le numéro du 21 décembre 1898.

rentrait enfin dans sa chambre où, pendant longtemps encore, on pouvait entendre le bruit de ses sanglots.

Mais, un soir, comme elle venait déjà de faire quelques pas pour rentrer, elle eut soudain un brusque tressaillement.

Il lui semblait que quelqu'un venait de lui jeter son nom :

—Suzanne !

Elle s'arrêta net, toute saisie.

—Suzanne ! crut-elle entendre encore.

Et cependant elle était bien seule...

D'où venait donc cette voix ?

Et elle cherchait autour d'elle, lorsque, pour la troisième fois, on lui jeta le même appel :

—Suzanne !... Suzanne !

Oh ! cette fois, le doute n'était plus possible !... cette voix, c'était bien sa voix... la voix de la pauvre folle... la voix de la mère de Maurice !...

—C'est elle !... oui, c'est elle ! s'écria l'enfant, le visage illuminé de joie.

Et, au hasard, elle cria :

—Mère, est-ce vous ?... Est-ce vous, madame Yvonne.

Mais, à sa grande surprise, elle ne reçut pas de réponse.

—Je vous cherche... Où donc êtes-vous ? reprit Suzanne.

Et comme c'était encore le même silence.

—Pourquoi ne me parlez-vous plus ? ajouta-t-elle vivement. Oh ! que je voudrais aller vers vous !... Mère, répondez-moi ! Est-ce que vous ne m'entendez pas ?...

Et, immobile, Suzanne attendait, écoutait... Mais plus rien... Cette voix qu'elle avait entendue et qui était bien sa voix... cette voix plus faible qu'un souffle et plus douce qu'un murmure, à présent, chose étrange, obstinément se taisait.

Pourquoi ?

Où, pourquoi, après ces appels plusieurs fois réitérés, Yvonne, qui avait dû l'entendre aussi, ne lui répondait-elle plus ?

Et, soudain, l'enfant eut un nouveau tressaillement.

Elle croyait comprendre...

Peut-être Yvonne n'était-elle plus seule ?... Peut-être venait-elle tout à coup de sentir rôder près d'elle la vieille Micheline, cette femme qui s'était faite leur bourreau ?

Et, comme si un voile se déchirait pour elle, tout ce qu'il y avait de mystérieux dans la disparition de la mère de Maurice s'éclaira brusquement pour la petite Suzanne.

Elle se rappela la rencontre qu'elle avait faite dans l'escalier plein de ténèbres... cette ombre fuyante qui l'avait frôlée et qui l'avait remplie de tant d'épouvante.

Cette ombre, ce devait être la vieille Micheline, que les cris de la folle, entendus malgré l'orage, avaient dû attirer.

C'était elle qui avait dû trouver Yvonne qui n'était qu'évanouie, et qui, pour mieux étouffer à l'avenir les cris de sa victime et pour mieux la torturer aussi, l'avait enfermée et séquestrée plus étroitement encore.

Mais où donc maintenant gémissait Yvonne ?

Sur la terrasse, il n'y avait que sa chambre et celle occupée autrefois par la folle... Du moins, c'était ce que Suzanne croyait, car elle avait toujours été si profondément absorbée dans son chagrin, si profondément plongée dans son désespoir, qu'elle n'avait plus vécu que dans un rêve, sans jamais rien voir ni rien remarquer autour d'elle.

Mais, tout à coup, elle eut un cri sourd, en même temps qu'un mouvement de surprise.

A peu de distance de l'endroit où elle continuait de demeurer immobile, elle venait d'apercevoir, derrière une petite fenêtre, percée à une hauteur assez élevée, une pâle et vacillante clarté.

Et alors l'enfant se rappela qu'il y avait là, en effet, une étroite tourelle qui surplombait l'abîme et sous la saillie de laquelle, du côté de la terrasse, elle avait aperçu maintes fois un étroit trou d'ombre, une sorte de long couloir sans porte.

Et la petite Suzanne restait les yeux fixés sur cette lumière, quand celle-ci s'éloigna, puis enfin disparut.

Et il ne s'était écoulé que quelques secondes lorsque la voix qui avait causé une si grande joie et une si violente émotion à l'enfant, de nouveau se fit entendre dans l'ombre.

Mais, cette fois, elle était encore plus faible que tout à l'heure, si faible qu'elle était à peine perceptible... Et elle tremblait aussi, toute peureuse, toute pleine d'inquiétude.

—Suzanne, es-tu là ?

—Oui, mère.

—Va-t-en !... Cours vite dans ta chambre !... Va-t-en pour que l'on ne te surprenne pas là, et surtout pour que l'on ne nous entende pas parler ensemble...

—Je voudrais aller vers vous...

—Plus tard !

—Quand ?

—Cette nuit... Mais va-t-en !... va-t-en !... Micheline va peut-être passer...

Oui, va-t'en !... Et couche-toi... fais semblant de dormir...

—Oui, mère.

—Et dans quelques heures...

—Oh ! je comprends... A bientôt, mère !...

Et Suzanne s'esquiva.

Mais à peine venait-elle de se coucher qu'elle entendit au dehors un pas traînant qui se rapprochait très sournoisement et qu'elle ne connaissait que trop bien... le pas de leur geôlière.

Sans prendre le temps de souffler sa bougie, la fillette se jeta vivement du côté du mur et fit semblant de dormir.

Puis un grincement se fit entendre, la porte s'entr'ouvrit et, sans entrer, la vieille Micheline avança la tête.

Elle finit pourtant par pénétrer dans la chambre, se pencha sur le lit pour jeter un coup d'œil sur Suzanne, s'empara de la bougie qu'elle éteignit, et, lentement, regagna la porte de son même pas glissant.

—Partie ! murmura enfin Suzanne que la présence de l'horrible vieille avait suffi à rendre toute pâle.

Puis, se soulevant doucement, elle prêta l'oreille pour se rendre compte si elle n'était pas là en train de rôler encore.

Mais c'était, sur la terrasse, le silence le plus profond.

Pourtant l'enfant comprenait bien que ce n'était pas encore le moment d'aller rejoindre Yvonne et qu'il fallait attendre encore... attendre le moment où elle aurait la certitude de ne pas être surprise... c'est-à-dire le moment où tout dormirait dans le château.

Mais combien le temps s'écoulait lentement au gré de Suzanne !... Combien lui paraissaient longues les minutes qui la séparaient encore de celle qu'elle aimait presque autant qu'elle aimait sa véritable mère !

Enfin, comme elle jugeait qu'il devait être déjà très tard et que la terrible Micheline devait dormir, elle se leva.

Il ne lui fallut que quelques secondes pour se rhabiller et pour être prête à partir.

Depuis quelques instants, le ciel, assez sombre tout à l'heure, s'était subitement éclairci, et il faisait à présent un magnifique clair de lune, grâce auquel on y voyait presque comme en plein jour.

Mais la petite venait de penser que pour aller vers Yvonne, à travers un dédale qui lui était inconnu, elle n'en avait pas moins besoin de lumière.

Elle s'approcha donc de la chaise sur laquelle, en se couchant, elle avait posé son chandelier, et elle ne put retenir un cri de désappointement et de surprise.

Elle venait seulement de s'apercevoir de la disparition de sa bougie que Micheline avait emportée...

Et les allumettes aussi avaient disparu !...

En face de cette découverte inattendue, la petite Suzanne devint toute pâle, car ce n'était plus seulement de la surprise qu'elle éprouvait, mais bien plutôt une vive appréhension que les quelques paroles qu'elle avait échangées avec Yvonne n'eussent été entendues par l'horrible mégère.

Et cette appréhension ne fit qu'augmenter quand, s'étant approchée de la porte, l'enfant s'aperçut qu'elle avait été fermée à double tour et que la clef était restée en dehors.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Ne fallait-il voir dans ce fait qu'une simple coïncidence, c'est-à-dire qu'une méchanceté de plus de cette femme qui faisait le mal pour le mal et dont tout le plaisir était d'accabler chaque jour de nouvelles vexations ses malheureuses prisonnières ?

Car en effet, laisser Suzanne sans lumière, c'était aggraver encore son chagrin en lui rendant la nuit plus longue et plus triste, puisque la vieille Micheline n'ignorait pas que la pauvre petite ne dormait guère.

L'enfermer entre les quatre murs de cette chambre, c'était la tenir davantage encore à sa merci et la rendre plus étroitement prisonnière en lui interdisant d'aller sur la terrasse où, chaque jour, maintenant, elle était heureuse de respirer un air plus pur et de s'éblouir d'un peu de soleil ?

Oui, la misérable créature était capable de ces bassesses et de ces vilénies-là.

Mais il se pouvait fort bien aussi — et c'était le plus grave, et c'était surtout ce qui devait inquiéter Suzanne — il se pouvait fort bien aussi que ce fut là un avertissement qu'elle donnât à ses deux victimes, que ce fût là une façon de leur signifier qu'elle connaissait leur complot et qu'elle leur défendait de se revoir.

Et, brusquement, la fille de Clotilde se redressa, toute pâle.

Mais ce n'était plus de crainte... c'était de colère !

Car, à la fin, c'en était trop !... Car toute sa fierté et tout son orgueil se réveillaient !... Car, en une seconde et avec la rapidité de l'éclair, elle venait de se retrouver ce qu'elle était autrefois, ce qu'elle était quand son courage, son énergie et sa volonté faisaient l'admiration non seulement de Mme François, qui l'adorait, mais encore du blanchisseur lui-même, mais encore de tous ceux qui la connaissaient...

Oh ! oui, elle avait trop pleuré, trop supplié, trop demandé grâce ! . . .

Oh ! oui, elle avait été trop stupide, elle, la victime de cet odieux guet-apens, elle, la victime de ce crime sans nom . . . oui, elle avait été trop lâche de s'humilier devant ses bourreaux !

Et elle n'aurait plus tant de faiblesse ! . . . Et comme ces deux bandits, le marquis de Prades et le comte de Guérande devaient trembler que leur crime ne fut découvert . . . comme elle n'était plus seule au monde et qu'elle avait pour la défendre sa mère, le comte de Belleruche et Maurice, on verrait bien jusqu'où irait leur audace ! . . .

Et en même temps qu'elle se défendrait elle-même, elle défendrait aussi Yvonne . . . Yvonne qu'elle défait bien maintenant la vieille Micheline, d'oser torturer, d'oser martyriser encore ! . . .

— Et, pour commencer, je vais aller vers elle ! s'écria-t-elle en pensant à la mère de Maurice. Oh ! cette porte, je l'ouvrirai bien ! . . .

La veille encore, ou plutôt une heure seulement auparavant, elle aurait à peine osé souffler, à peine osé marcher de peur de s'attirer la colère de la vieille géôlière dont elle savait la pensée constamment fixée sur elle et sur sa compagne de captivité.

Mais à présent, bien résolue à tout braver, c'était avec fureur, avec rage, avec folie, que sans s'inquiéter du bruit qu'elle pouvait faire, elle se ruait sur la porte fermée.

Mais cette porte était solide comme une porte de prison, et la petite Suzanne avait beau se jeter sur elle de toute ses forces, elle ne parvenait pas même à l'ébranler.

Et épuisée, haletante, elle venait d'être obligée de s'arrêter, enfin vaincue, quand en jetant machinalement un regard autour d'elle, elle eut tout à coup un cri de joie, un cri de triomphe.

— Et par là ? . . . oui, par là, peut-être ? s'écria-t-elle les yeux fixés en face d'elle.

Et, d'un bond, elle s'élança vers le pied de son lit.

Il y avait là, juste en face de celle qui ouvrait sur la terrasse, une autre porte très petite et très étroite, et qui, habilement dissimulée dans le mur, avait été jadis condamnée . . .

Mais depuis quelques jours, depuis le jour de cette épouvantable tempête au milieu de laquelle Yvonne avait été reprise d'une si violente crise de folie, elle s'était brusquement rouverte sous le coup de l'orage.

Et Suzanne, qui la première fois qu'elle l'avait aperçue ainsi ne s'en était approchée qu'en tremblant, avait cru entrevoir derrière elle un long corridor tout rempli de ténèbres, ou plutôt une sorte de long boyau très noir dont l'appréhension, au milieu de la nuit, avait bien souvent rempli d'effroi son imagination d'enfant.

Mais à présent, elle n'avait plus peur. À présent, elle avait honte de s'être réveillée si souvent en sursaut en croyant entendre dans cette ombre des plaintes et des gémissements qui la faisaient frissonner, et qui ne devaient être que le bruit du vent qui venait pleurer et s'engouffrer là.

Mais où aboutissait ce couloir ?

C'est ce qu'il aurait fallu savoir et ce que, naturellement, ignorait la petite Suzanne.

Mais c'était plus fort qu'elle, elle avait l'invincible pressentiment qu'en le suivant elle finirait par se retrouver près de la petite tourelle qui surplombait l'abîme, c'est-à-dire près du nouveau cachot où l'infâme Micheline avait emprisonné Yvonne.

Elle ouvrit la porte, puis bravement, s'avança.

Un air humide et glacial lui fouetta aussitôt le visage, tandis qu'une étrange odeur de moisi, une fade odeur de caveau la prenait à la gorge et la suffoquait.

Des deux mains se tenant aux murs, car ce couloir était si étroit qu'elle y pouvait passer juste de front, et ne s'aventurant qu'avec la plus extrême précaution, de peur que cette ombre ne cachât quelque piège, elle venait de faire une vingtaine de pas, quand, tout à coup, le chemin tourna brusquement, s'éclairant de distance en distance d'un jour lugubre et sépulcral.

Mais si pâle et si triste que fût cette clarté, qui venait de petits trous ronds percés en haut du mur, elle suffit à rassurer et à donner plus de courage à la petite Suzanne.

Se cramponnant toujours des deux mains, car le sol était si glissant qu'elle avait déjà failli tomber, elle essaya d'avancer plus rapidement.

Bientôt le sol s'abaissa, puis ce fut un escalier, presque droit comme une échelle, qu'il lui fallut descendre, puis, au bout d'une cinquantaine de pas encore de plain-pied, un autre escalier, puis un autre . . . un autre encore . . .

Et la petite Suzanne, toute pâle, maintenant grelottait, mais ce n'était pas seulement à cause du froid glacial qui, à mesure qu'elle descendait, la pénétrait de plus en plus, mais aussi, si brave qu'elle voulût être à ses propres yeux, un peu de peur.

Car non seulement le pâle rayon de lune qui l'éclairait devenait de plus en plus faible presque à chaque pas qu'elle faisait, mais encore, plus d'une fois, elle avait senti, tout près de sa joue, le frôlement d'une aile hideuse . . . le vol lourd de quelque oiseau des ténèbres . . .

Puis, parfois, une brusque épouvante qui la prenait, la faisait encore avancer plus vite . . . Alors elle glissait, se cognait aux murs, tressaillait, car des souvenirs lui revenaient qu'elle ne pouvait chasser . . . des souvenirs d'histoires terribles où il était question de fantômes, de spectres, d'effrayantes apparitions . . . Et s'imaginant alors qu'elle n'était plus seule, elle croyait que quelqu'un marchait dans l'ombre derrière elle, tandis que ses oreilles qui bourdonnaient, lui faisaient entendre des plaintes, des râles, des soupirs, les bruits les plus terrifiants et les plus sinistres.

Mais, soudain, elle respira.

Depuis quelques instants le couloir s'éclairait de plus en plus, et, brusquement, elle se trouva en pleine lumière, en plein air, sous le ciel tout resplendissant d'étoiles.

Car elle venait d'arriver enfin au bout de cet interminable couloir, c'est-à-dire dans une des cours du château.

À quelques pas d'elle seulement, un autre escalier, dont les premières marches s'éclairaient comme en plein jour, allait se perdre dans les ténèbres d'une haute tour. Et tout de suite Suzanne comprit que son pressentiment ne l'avait point trompée et que c'était par ce chemin-là qu'elle parviendrait à rejoindre Yvonne.

— La terrasse, se dit-elle, est là, au-dessus de moi . . . Et cet escalier que je vois là doit certainement se relier à l'escalier de la tourelle. Et l'enfant raisonnait très justement, car la tourelle d'où s'était fait entendre la voix de la folle était bien là, en effet, juste au-dessus de l'endroit où elle se trouvait en ce moment.

Mais le regard de Suzanne venait de se porter sur la cour, toute baignée de clarté, et la longue traversée qu'elle venait de faire dans l'air lourd et asphyxiant du couloir lui avait donné un tel besoin de respirer une atmosphère plus pure, qu'elle y fit quelques pas . . .

Cette cour, beaucoup moins vaste que la cour d'honneur, à travers laquelle le comte de Guérande avait entraîné la fillette quand il l'avait amenée au château, mais dont celle-ci n'avait gardé aucun souvenir, cette cour était fermée, à gauche et à droite, par deux murs très élevés, du côté où se trouvait Suzanne par la tour dont nous venons de parler et par la sombre muraille derrière laquelle courait le couloir, et enfin, tout au fond, par un immense éboulement de rochers.

Suzanne qui ne s'était d'abord avancée qu'en étouffant le bruit de ses pas, avait fini par se rassurer, en se rendant compte qu'aucune fenêtre ne donnait sur cette cour, personne ne pouvait la surprendre.

Alors d'un pas plus rapide elle alla jusqu'au fond, jusqu'au pied de ces rochers, derrière lesquels devait, sans doute, se creuser l'horrible abîme . . .

Escalader cette masse, où les points d'appui ne manquaient pas, n'était pas chose très difficile, surtout pour une gamine aussi agile qu'elle.

S'accrochant donc des mains, s'arc-boutant des pieds, et se cramponnant parfois à d'épaisses touffes d'herbes qui poussaient entre les fissures, elle se mit à grimper.

Elle n'avait, en faisant cette ascension, aucune arrière-pensée d'évasion, aucune arrière-pensée de fuite, et elle ne faisait qu'obéir à la curiosité qui la poussait.

Elle voulait voir ce qu'il y avait au-delà de ces rochers : si c'était bien toujours le gouffre, comme elle le croyait, ou si c'était la mer dont elle était étonnée d'entendre à peine le bruit des vagues.

Et presque sans peine, sans efforts, tant, à sa grande surprise, le chemin était facile, elle continuait de grimper.

Comme enfin elle venait de se hisser au sommet, et qu'elle regardait autour d'elle, sa surprise redoubla.

L'abîme ici disparaissait, et la mer, qui étincelait comme un immense miroir sous le clair de lune, la mer ici reculait, s'éloignait, allait expirer beaucoup plus loin derrière d'autres rochers à pic qui n'appartenaient plus au château de Morgoff.

Suzanne venait d'avoir un éblouissement et son cœur s'était mis à battre avec une extrême violence.

Par là, on pouvait donc s'enfuir !

Par là, on pouvait donc s'échapper de cette horrible prison !

Mais ne se trompait-elle pas ?

Ces rochers, dont elle embrassait d'un coup d'œil toute l'étendue, ces rochers qui, par une pente assez douce, semblaient aboutir à la plaine qu'elle entrevoyait là-bas, ces rochers ne cachaient-ils pas d'autres gouffres, d'autres abîmes ?

Haletante d'émotion, les mains et les genoux écorchés, mais ne le sentant pas, elle voulut aller plus loin, s'avancer encore . . .

À présent, elle n'avait plus besoin de grimper, car les rochers formaient comme un lit de pierres qui allait de plus en plus s'abaissant.

Et plus d'obstacles ! . . . Le chemin était libre ! . . . Maintenant elle en était sûre !

Et, malgré elle, elle eut un cri de joie folle, éperdue . . .

Fuir ! . . . elle pouvait fuir ! . . . Au bout de ce chemin était le salut ! . . . Dans une heure, peut-être moins, elle serait loin de son cachot . . .

loin de l'horrible Micheline !... Dans une heure, elle pourrait courir vers sa mère... courir vers Maurice !...

Mais, brusquement, elle tressaillit.

Le souvenir d'Yvonne venait de lui revenir !

Pouvait-elle fuir sans elle !... Pouvait-elle laisser entre les mains de ses bourreaux la pauvre folle ?... Pouvait-elle être assez lâche pour abandonner celle que tout à l'heure encore elle se jurait de défendre... pour abandonner celle qui n'avait qu'elle pour soutenir son courage... celle qu'elle appelait son autre mère !...

Oh ! non, une pareille pensée ne pouvait lui venir un seul instant, une seule seconde... Oh ! plutôt que de redevenir libre sans Yvonne, elle aurait mieux aimé cent fois mourir pour elle... s'ensevelir avec elle dans cette tombe !...

Mais Yvonne aussi serait sauvée !... Mais Yvonne aussi aurait l'immense bonheur de retrouver son fils !...

Et, toute pâle et toute frémissante de joie, la petite Suzanne ne pense plus qu'à rentrer au château et à trouver le chemin de la tourelle.

## XX. — L'ÉVASION

Mais il nous faut, pour quelques instants, revenir un peu en arrière, c'est-à-dire revenir au lendemain du jour où la petite Suzanne avait été séquestrée à son tour par le comte de Guérande, complice du marquis de Prades, dans le sinistre château de Morgoff.

Or, tandis que la fillette et Yvonne demeureraient étroitement enlacées dans les bras l'une de l'autre, et que Suzanne, tout en donnant à la malheureuse mère, qui l'écoutait avec avidité, des nouvelles de son fils bien-aimé, lui racontait aussi sa propre histoire, une autre scène se passait dans l'une des salles basses du château.

Assis dans l'embrasure d'une fenêtre, un homme lisait, ou plutôt semblait s'apprêter à relire une lettre qu'il venait de sortir de sa poche, tandis que, devant lui, une femme se tenait dans l'attitude la plus humble et la plus respectueuse.

La femme était la vieille gardienne du château, ou plutôt la vieille tourmentée à la solde du baron de Chancel, c'est-à-dire la vieille Micheline. L'homme était Hervé Korrigan, son mari.

Hervé Korrigan portait le traditionnel costume breton, c'est-à-dire une petite veste de drap brun, un gilet soutaché, de larges braies, des guêtres de cuir à grosses boucles et un chapeau bus de forme et à larges ailes d'où s'échappait sa longue chevelure d'un blond fauve déjà presque entièrement grisonnant.

Grand et sec, il était resté à soixante ans un gaillard encore nerveux et solide. Mais avec sa face complètement rasée, son front bas, ses petits yeux gris très perçants et très durs, ses énormes sourcils broussaillieux, ses lèvres minces et sa mâchoire saillante comme celle d'un ours, il était bien aussi repoussant et aussi hideux que sa digne compagne.

Il venait donc de tirer de sa poche une lettre, et il s'apprêtait à la lire, tandis que la vieille Micheline, debout, immobile en face de lui, attendait.

Cette lettre qui leur avait été remise la veille au soir par le comte de Guérande, alors que les portes du château de Morgoff s'étaient refermées sur la petite Suzanne, cette lettre, écrite dans le dialecte bas-breton, venait du baron de Chancel.

— J'entends, lut lentement et à haute voix Korrigan, j'entends que vous obéirez à la personne qui vous remettra cette lettre comme vous m'obéirez à moi-même.

— Quels que soient les ordres qu'elle vous donne, vous vous empresserez donc de les exécuter très ponctuellement.

— Quand à ma fille, que sa folie, qui va sans doute en s'aggravant, m'oblige à tenir renfermée au château de Morgoff, vous continuerez de veiller sur elle avec les plus grands soins et les plus grands ménagements, et ce que je vous demande surtout c'est de ne la contrarier en rien.

— Vous comprenez ce que je veux vous dire ?

La vieille Micheline venait d'acquiescer de la tête, tandis qu'un étrange sourire éclairait pendant quelques secondes son horrible visage.

— Dans la triste situation où se trouve ma malheureuse fille, continua de lire Korrigan, elle a surtout besoin du plus grand calme et du plus grand repos.

— Vous veillerez donc à ce que personne, excepté Micheline, ne s'approche d'elle, et vous n'oublierez pas que, sous aucun prétexte, aucun étranger ne doit pénétrer au château.

— En un mot, vous n'avez qu'à suivre les instructions que je vous ai données, lors de mon voyage à Morgoff. . . .

Et la lecture de cette lettre achevée, Korrigan eut, à son tour, un mince sourire.

— Oh ! ses instructions, on les connaît, dit-il, en continuant de parler en bas-breton, et l'on devine même ce qu'il n'ose pas dire.

— Car ces mots-là, sont assez clairs, je crois : " . . . Ce que je vous recommande surtout, c'est de ne la contrarier en rien... Ce qui doit se traduire ainsi pour nous : " Ne la contrariez en rien ", c'est-à-dire que si ma fille ne veut pas rester entre les quatre murs où vous l'enfermerez, laissez-la faire, laissez-la courir... Elle est folle et le château est plein de pièges et de traquenards... Qui sait si je n'aurai pas la chance qu'elle pique une tête dans le vide... . . .

— Peut-être bien qu'il a cette pensée-là, dit froidement Micheline.

— Il l'a si bien, répondit Korrigan, que lorsqu'il est venu ici et qu'il nous a donné les instructions dont il parle, il avait une si singulière façon de vous regarder et s'appuyer sur certains mots que l'on était bien obligé de le comprendre. . . .

— Et quand cela serait ? dit vivement à son tour l'horrible vieille. Et quand M. le baron ne demanderait peut-être pas mieux, en effet, que d'être débarrassé de cette toquée, qu'est-ce que cela pourrait te faire ?

— Il me semble que cet homme nous a rendu d'assez grands services pour que, si l'occasion s'en présentait, nous ne lui marchandions pas les nôtres. . . .

— Pardon ! . . . M. le baron nous a rendu de très grands services, je ne le nie pas. . . .

— Sans lui, où serions-nous ?

— Probablement au fond de la mer, répondit Korrigan la voix sourde, car nous avons tous les deux une si bonne réputation et nous avons tant roulé notre bosse un peu partout que l'on n'aurait plus voulu de nous nulle part. . . .

— Eh bien !

— Mais puisque tu parles des services que nous devons à M. le baron, et dont je lui suis, du reste, reconnaissant, il y a quelqu'un qui m'en a rendu de bien plus grands, de bien plus importants encore. . . .

— Qui ça ?

— M. Maxime. . .

— M. Maxime ?

— Eh bien, tu me regardes ! . . . Je te parle de M. Maxime de Rouvière. . . .

La vieille femme avait tressailli.

— Ah ! tu pâis ! . . . Ah ce nom-là te fait tout de même un petit effet ! s'écria Korrigan avec un petit rire ironique.

— En effet, même pour lui. . . oui, même pour lui, ajouta-t-il en appuyant avec force sur les mots, je ne voudrais pas me trouver mêlé à des histoires qui pourraient me mettre dans de mauvais draps. . . .

— Mais cette folle. . . .

— Oui, cette folle est la fille du baron et s'il lui arrivait un malheur les apparences seraient sauvées. . . .

— Voilà ce qu'il faut te dire.

— Mais, au fond, ce n'est pas d'elle qu'il s'agit et je ne t'en ai parlé qu'en passant.

— Mais, il s'agit de cette petite. . . de cette gamine que ce particulier nous a amenée hier. . . Et si j'ai voulu relire cette lettre, c'est que je croyais l'avoir mal lue et que j'y trouverais peut-être quelque chose qui m'expliquerait ce mystère, quelque chose qui me rassurerait. . . Et comme tu viens de le voir, il n'y a rien, pas un mot. . .

— Or ça, ça m'embête. . . ça, c'est plus grave. . . ça, ça peut mal tourner. . . .

— Que tu es poltron !

— Poltron ! s'écria Korrigan furieux et en fermant les poings. Répète-le donc !

— Non, mon homme ! dit vivement Micheline, qui recula. Ne te fâche pas. . . C'était pour rire. . . .

— A la bonne heure ! Poltron ! . . . Pas plus qu'un autre. . . Mais cette petite d'où sort-elle ? . . pourquoi est-elle ici ? . . qu'est ce que c'est que cette manigance ? . . voilà ce que je ne sais pas et ce qui m'inquiète. . . .

— Tu as tort, car du moment que M. le baron est dans l'affaire, nous pouvons être tranquilles. . . .

— Eh bien, moi, je ne suis pas tranquille ! car je m'appelle Hervé Korrigan, comprends-tu ? s'écria le vieux Breton en se penchant vers sa femme et en baissant la voix comme s'il avait peur d'être entendu. Car lorsque l'on a mon passé, ou plutôt notre passé, et que l'on a eu la chance de ne pas aller finir ses jours où tu sais. . . .

La vieille Micheline avait tressailli.

— De ne pas aller finir ses jours au bain, pour appeler les choses par leur nom. . . eh bien, oui, il me semble que l'on a tout intérêt à faire le mort et à ne pas attirer sur soi l'attention de la justice. . .

— Mais. . .

— Or, qui peut répondre que la justice ne fera pas d'un moment à l'autre une descente au château ? — qui peut répondre que cette petite que l'on nous fait garder, dans je ne sais quel but et dont la disparition a déjà été signalée par ses parents, qui peut répondre que cette petite ne sera pas retrouvée emprisonnée et séquestrée par

nous?... Enfin qui peut répondre que cette gamine, si elle reste trop longtemps ici, ne finira pas par mourir de chagrin, ce qui compliquerait encore les choses...

— Tu vois tout en noir !...

— Et alors, je n'ai pas besoin de te dire que l'on nous arrête comme complices... qu'une instruction est ouverte contre nous et que, de fil en aiguille, on arrive à en apprendre si long que ce n'est plus seulement pour la gamine que nous payons, mais encore pour les autres... pour tous les autres !...

— Pour tous les autres ! fit la vieille Micheline, toute pâle.

— Oui, pour tous les autres... pour tout le reste... pour tout ce que tu sais ! répondit Korrigan, la voix rauque.

— Et qui nous accuserait ! dit vivement la vieille femme, la voix sourde aussi. Ce n'est pas elle n'est-ce pas ?

Et elle montrait, avec un petit rire sinistre, la mer que l'on entrevoyait tout au fond, à travers une fenêtre garnie aussi d'énormes barreaux de fer.

— Ce n'est pas elle qui raconterait ce qu'elle a vu et ce qu'elle sait ?...

— Et ce ne sont pas les autres, ceux qu'elle a emportés et qu'elle ne rendra plus qui ressusciteraient pour nous perdre ?...

— C'est vrai !

— Et réfléchis donc aussi que M. le baron, qui n'est pas plus bête que nous, n'aurait pas prêté son château pour enfermer cette petite s'il n'avait pas été convaincu qu'il n'y avait aucun danger à courir...

— Et puis il a le bras long !

— Comme tu dis. Il a le bras assez long pour que, si par hasard, la justice mettait son nez dans cette affaire, il n'ait pas beaucoup de peine à s'en tirer et à nous en sortir.

— Maintenant, ajouta la vieille Micheline avec un sourire ironique, si tu préfères quitter le château...

Mais Korrigan venait de se lever d'un bond.

— Quitter le château ! s'écria-t-il en pâlisant.

— Tu serais peut-être plus tranquille ! fit-elle, toujours avec le même sourire.

— Es-tu folle !... Quitter le château !... Renoncer à ces bonnes aubaines que nous lui devons ! hurla-t-il en montrant à son tour la mer qui, déjà, sous l'orage qui commençait à s'élever, mugissait avec plus de force. Quitter ce château où je fais ma fortune ! ce château où j'amasse un trésor !...

— Oui, un trésor !... Veux-tu le voir ? dit-elle, devenue pâle aussi.

— Oui, montre-le !... Oui, la vue de cet or me réchauffe et me réjouit le cœur ! répondit-il.

Et, d'un bond, la vieille Micheline s'élançait vers un coin de la chambre, soulevait une trappe, disparaissait, puis revenait au bout d'une minute, apportant ou plutôt traînant un coffre énorme...

Pendant ce temps, d'un bond aussi, Korrigan s'était élancé vers la porte et l'avait fermée à double tour, comme s'il avait eu peur que, par impossible, quelqu'un pût entrer et les surprendre.

La vieille Micheline, dont les mains tremblaient, venait d'ouvrir très vivement le coffre, et tous deux, les regards luisants, la face livide, les lèvres frémissantes, s'éblouissaient de l'or dont il était plein.

Car, en effet, ce coffre contenait une véritable fortune, un véritable trésor.

Des milliers et des milliers de pièces d'or appartenant à toutes les nations s'y entassaient avec des bijoux de toutes sortes dont quelques-uns, de vraies merveilles, étaient de la plus grande valeur.

Et l'homme et la femme, de plus en plus éblouis, de plus en plus saisis, se regardaient avec des yeux pleins de convoitise, tout le corps secoué parfois de petits frissons, et parfois aussi ne pouvant s'empêcher de rire d'un petit rire sauvage, d'un petit rire plein de cupidité.

Korrigan se baissa, plongea son bras dans le coffre et fit ruisseler entre ses doigts les pièces d'or.

Et il continua de rire d'un rire idiot, tandis que la vieille Micheline, que la vue du trésor semblait fasciner, bredouillait, en riant aussi, des mots que l'émotion lui empêchait d'achever.

— Oh ! oui, il y en a là de l'or !... de l'or que l'on ne viendra plus me réclamer !... de l'or qui est bien à moi ! s'écria Korrigan en se relevant. Il y en aura d'autre... oui, d'autre encore... d'autre peut-être aujourd'hui... peut-être tout à l'heure !...

Puis avec un visage et un accent qui auraient fait frissonner :

— Car, regarde, femme, regarde ! ajouta-t-il en montrant dans un geste brusque le ciel qui, depuis un moment, de plus en plus s'assombriissait, de plus en plus devenait très noir. Oui, regarde et écoute !...

— Le vent souffle ! fit-elle en tressaillant. Un grain se prépare !...

— Un grain ?... une tempête !... Une tempête comme je les aime et comme il me les faut ! cria-t-il. Ecoute !... écoute !... Les flots hurlent !... Le tonnerre entre en branle !... C'est une tempête... une épouvantable tempête, te dis-je !... Oh ! notre fortune va peut-être grossir encore !...

Et tout rayonnant d'une joie horrible, il continuait d'écouter, les

yeux tournés du côté de la mer. La vieille avait remporté le coffre et, immobile au milieu de la chambre, elle écoutait aussi.

La mer de plus en plus hurlait, déchânée et furieuse. A chaque seconde un éclair incendiait l'horizon et le tonnerre ébranlait le château. La pluie battait les vitres et le vent soufflait avec une telle force, une telle violence que l'on entendait parfois des pierres énormes tomber, se détacher des vieilles tours.

Mais, soudain, les deux misérables tressaillèrent.

Dominant le bruit de la tempête, des cris perçants leur arrivaient, puis, entre deux coups de tonnerre, un cri plus terrible et plus effrayant encore retentit.

— C'est sur la terrasse ! dit vivement Korrigan.

— C'est elle ! répondit Micheline les dents serrées.

— Oui, ta folle !

— Oh ! je vais bien la faire taire !

Et toute pâle, toute blanche de colère, la vieille geôlière se précipita au dehors.

Korrigan, dont le hideux visage semblait de plus en plus rayonner, de plus en plus resplendir à mesure que la tempête éclatait avec plus de fracas, venait de courir vers la fenêtre ouverte.

Comme elle était percée très haut, on ne pouvait y atteindre qu'en montant sur un escabeau, mais il ne s'en donna pas le temps.

D'un bond, il atteignit les barreaux, s'y cramponna, s'arc-bouta des genoux contre le mur, puis, malgré les paquets d'écume qui parfois jaillissaient jusqu'à lui et venaient l'inonder, malgré les éclairs qui l'aveuglaient, il regarda ou plutôt il épia la mer.

La mer lui semblait déserte, mais comment, au milieu d'une pareille tourmente, aurait-il pu en être sûr ? Alors il ne se contentait plus de regarder, de profiter d'un éclair pour plonger son regard aussi loin que sa vue pouvait s'étendre, mais retenant son souffle, haletant et anxieux, il prêtait l'oreille...

Et, parfois, il tressaillait.

N'avait-il rien entendu ?

N'y avait-il pas, au large, le bruit d'un canon d'alarme ?

L'orage ne venait-il pas de lui apporter des cris éperdus, des cris de désespoir et de détresse ?

Et il se hissait davantage encore pour mieux voir, pour mieux entendre.

Mais rien...

Il s'était trompé...

Grâce à Dieu, la tempête ne ferait pas de victimes sur ce rivage ! Alors, subitement, toute la joie que Korrigan avait dans les yeux s'éteignait, tandis que son visage maintenant se crispait, se contractait horriblement.

— Rien !... rien !... murmura-t-il entre ses dents. Pas un vaisseau, pas une barque dans ces parages !... Journée perdue !...

Par un nouvel effort, il venait d'atteindre jusqu'au rebord de la fenêtre, de s'y asseoir, et son regard, toujours fixé sur la mer, guettait encore un malheur, un naufrage, une de ces horribles curées dont il s'enrichissait !

Car cet homme était un écumeur de mer, un rôdeur des flots, un maraudeur de l'Océan...

Maraudeur sinistre chargé de crimes effrayants, de forfaits épouvantables !

Chaque fois qu'une tempête éclatait, le misérable venait là, guetter à cette fenêtre, ou bien courait se blottir dans quelque trou de rocher, au bord du rivage.

Environné de récifs qui s'avançaient très loin, Morgoff était un des endroits les plus dangereux de la côte. Aussi les catastrophes n'y étaient elles pas rares, surtout par les gros temps, en hiver, où la mer était pleine de brouillards.

Alors dès qu'un pauvre vaisseau s'était brisé contre les rochers, dès qu'on signalait un naufrage, Korrigan accourait où, pour mieux dire, bondissait comme une bête fauve bondit sur sa proie.

Au risque d'y rester lui-même, il sautait dans une barque et volait au secours de ceux que la mer allait engloutir.

C'était le sauveur !... Tous les bras se tendaient vers lui !... mais aucun de ceux qu'il avait recueillis dans sa barque n'avait reparu sur le rivage !

S'il s'était trompé, c'est-à-dire si celui pour lequel il s'était *dévoûé* était un pauvre diable, il avait vite fait de réparer son erreur en le rejetant à la mer.

Si, au contraire, il avait eu la chance de venir au secours de quelque naufragé dont il jugeait que les poches devaient être bien garnies, les choses se passaient exactement de même, mais avec cette différence qu'avant de se débarrasser de celui ou de celle qu'il venait de sauver, il l'assommait d'abord d'un terrible coup d'aviron sur la tête, puis, sans se presser et tout à son aise, le fouillait et le dépouillait...

De là toutes ces pièces d'or, tous ces bijoux qui remplissaient l'énorme coffre qu'il cachait sous le plancher de sa chambre.

Mais il faut bien dire aussi que si ce métier de bandit était assez lucratif, il n'était pas toujours sans danger.

Plus d'une fois, et bien qu'il connût admirablement tous les pas-

sages, la barque du misérable avait à son tour touché les récifs et chaviré.

Alors la mer avait été témoin de scènes atroces, de scènes vraies et auxquelles cependant l'imagination se refuserait à croire tant elles étaient horribles et sauvages, tant à les rappeler seulement on ne peut s'empêcher de frémir d'horreur.

Korrigan se ruait alors sur sa victime et c'était entre elle et lui, dans le tourbillonnement des vagues en furie, une lutte sans pitié, sans merci.

Tres fort, la plupart du temps il n'avait besoin que de ses mains pour venir à bout de son adversaire qu'il assommait à coup de poing ou qu'il étranglait. Mais si ses mains ne suffisaient pas, il trouvait le moyen de se servir d'un large couteau, et l'on aurait pu voir alors l'écume blanche des flots devenir toute rouge autour de lui !... Et, vainqueur enfin ! le bandit se hâtait de gagner à la nage quelque recoin de lui seul connu : pointe de rocher ou flot désert, et là haletant, fébrile, pressé de savoir ce que son crime allait lui rapporter, il pouvait procéder, très sûr de ne pas être aperçu, au dépouillement et quelquefois même au dépècement de ses victimes !

Car, dans sa hâte d'en avoir plus tôt fini, il ne reculait pas devant les mutilations qui lui semblaient nécessaires...

Ses grosses mains ne pouvaient elles parvenir à ouvrir les boucles d'oreilles ? il arrachait les oreilles avec les bijoux !

Ses doigts ne pouvaient-ils faire glisser des doigts du mort ou de la morte des bagues qui lui paraissaient de grand prix ? il ouvrait son couteau et emportait les doigts avec les bagues !

Et ce n'était pas tout !

Korrigan ne se contentait pas de profiter des naufrages qui se produisaient en vue du château, mais lorsque ces naufrages se faisaient trop attendre, lorsqu'il restait trop longtemps sans enfouir dans son coffre de nouvelles pièces d'or, que son trésor tardait trop à grossir et que sa cupidité l'aiguillonnait trop fort, il lui arrivait aussi de les préparer.

Plus d'une fois, en effet, surtout dans les longues nuits d'automne ou d'hiver, il avait attaché aux cornes d'une vache un fanal mouvant... un fanal dont la lumière égarait les pilotes, trompait les capitaines et amonait les vaisseaux sur les écueils !

Tel était le monstre dont le baron de Chancel — qui cependant ne le connaissait pas sous tous ses aspects — avait fait le gardien du château de Morgoff... le géôlier d'Yvonne et de la petite Suzanne.

Mais pourtant, tandis qu'il restait toujours assis sur le rebord de la fenêtre à guetter un naufrage qui ne venait pas, la vieille Micheline, s'engouffrant, pleine de rage, dans l'étroit et sombre escalier à travers lequel se perdait en ce moment la petite Suzanne, la vieille Micheline débouchait en courant sur la terrasse.

Mais, tout à coup, elle eut un tressaillement de surprise.

Elle venait d'apercevoir Yvonne étendue sans mouvement... Yvonne dont la face toute blanche, comme celle d'une morte, regardait le ciel.

— Morte !... Foudroyée ! murmura-t-elle en se penchant sur elle.

Et comme les éclairs ne cessaient de sillonner la terrasse, comme elle avait peur d'être foudroyée à son tour, elle ne se donna pas même le temps de se rendre compte si la pauvre femme qu'elle avait tant torturée était morte ou vivait encore...

Elle l'empoigna dans ses bras robustes, puis, comme elle avait déjà fait quelques pas pour la transporter dans sa chambre — dans l'étroite chambre qui avait été jusqu'alors sa prison — brusquement elle se ravisa.

— Non, non, pas là ! dit-elle à mi-voix. Là-haut !... Là-haut, elle sera plus seule... Là-haut, je n'entendrai plus ses cris...

Et, revenant vivement sur ses pas, elle disparut avec son fardeau sous la petite tourelle qui surplombait l'abîme...

Elle gravit rapidement une vingtaine de marches d'un escalier dont les pierres à demi-descellées tremblaient sous ses pas, arriva sur un étroit palier, tira à elle une petite porte très basse et sous laquelle on ne pouvait passer qu'en se baissant, puis se trouva dans un réduit si obscur qu'elle y voyait à peine.

Au fond de ce réduit, où l'air était si rare que l'on y étouffait, il y avait une petite couchette, ou plutôt un grabat, sur lequel elle laissa tomber plutôt quelle ne le posa, le pauvre corps glacé, le pauvre corps rigide d'Yvonne...

Celle-ci restait toujours dans le même état, c'est-à-dire sans un mouvement, sans un souille, sans le moindre signe de vie.

Mais à la vue de cette malheureuse femme pour laquelle elle aurait dû trembler si elle avait eu une âme... qu'elle aurait dû s'empresse de secourir si elle avait été capable d'avoir un peu de pitié, cette monstrueuse créature qu'était la vieille Micheline restait plus froide et plus insensible qu'un marbre.

Au contraire, en face de la mort possible d'Yvonne, elle n'eut qu'une atroce pensée.

— Bon débarras pour M. le baron ! se dit-elle.

Puis, sans même retourner la tête, elle sortit en ricanant.

Mais si, cette fois encore, la pauvre martyre devait survivre, la

secousse avait été si terrible et la mort l'avait effleurée de si près qu'il se passa de longues heures avant qu'elle revînt à elle...

Quand enfin elle rouvrit les yeux, elle n'était encore qu'un spectre.

Son cerveau était toujours plein de fièvre, plein de délire, et les regards que, machinalement, elle promenait autour d'elle, ne voyaient rien, ne se fixaient sur rien.

Elle n'avait plus aucune pensée, aucun souvenir... Elle avait tout oublié : Maurice, Suzanne, l'horrible tempête, le château de Morgoff...

Le sinistre réduit où elle se trouvait enfermée ne lui causait même aucune surprise, ni aucun effroi... non plus, d'ailleurs, que la faiblesse extrême qu'elle éprouvait... faiblesse si grande que, si elle remuait, son front se couvrirait d'une sueur froide et que ses yeux se voileraient comme si elle allait s'évanouir.

— J'ai faim !... J'ai faim !...

C'était le seul mot qu'elle disait... le seul cri que, parfois elle poussait.

Et elle le poussait de plus en plus fréquemment et d'une voix de plus en plus plaintive, quand le soir du second jour où elle était enterrée ainsi toute vivante, sa porte s'ouvrit.

C'était la vieille Micheline qui ne s'était plus inquiétée d'elle et qui, à tout hasard, lui apportait à manger.

— Faim !... J'ai faim ! murmura de plus en plus faiblement la séquestrée en voyant une ombre s'avancer vers son grabat.

— Elle a l'âme chevillée dans le corps ! se borna à penser l'infâme mégère.

Puis, jetant à la jeune femme une maigre pitance :

— Tiens, mange ! dit-elle tout haut dans son patois barbare. Ça ne t'étouffera pas !

Elle avait apporté aussi une cruche d'eau ; à la même heure, le lendemain, la scène s'était renouvelée.

Cependant, peu à peu, Yvonne se ressaisissait, et si elle ressentait toujours une immense lassitude, son cerveau ne brûlait plus de cette fièvre ardente qui lui mettait au front comme un cercle de fer et faisait courir du feu dans ses veines.

Son regard n'errait plus au hasard autour d'elle ; ses souvenirs, d'abord confus, puis, de plus en plus précis, lui revenaient, sa raison, une fois encore, lentement se réveillait — oh ! bien faible et bien chancelante toujours ! — mais avec assez de force, toutefois, pour qu'elle comprit, pour qu'elle pleurât !

Oh ! le désespoir qui alors la saisit, comment le décrire !

Comment donner une idée de ce qui se passa en elle quand elle se vit entre ces quatre murs qui n'avaient plus seulement la tristesse d'un cachot, mais tout l'aspect terrifiant, mais toute l'apparence sinistre d'un cabanon !

Folle !... Elle était folle !... Oh ! elle s'en rappelait bien et elle frissonnait... Mais qu'avait-elle donc fait... mais que c'était-il donc passé pour qu'on l'eût murée là dans cette oubliette... dans cet in-pace !

Pas d'air !... pas de lumière !... Pour qu'elle pût un peu respirer, respirer assez pour ne pas mourir trop vite, il n'y avait, au-dessus de son grabat, qu'un petit œil-de-bœuf garni extérieurement d'un grillage.

Trois ou quatre pas en long, deux pas à peine en large, c'était tout l'espace qu'elle avait pour marcher, pour déraïdir ses pauvres membres ankylosés... Le plafond était si bas qu'instinctivement elle baissait la tête de peur de s'y heurter... Et c'étaient dans tous les angles, dans tous les coins, entre chaque solive d'énormes araignées qui quittaient leurs toiles pour courir le long des murs ou aller s'embauser autour de l'œil-de-bœuf.

Dans ce lieu lugubre, le jour se levait tard et la nuit tombait tôt. Par un raffinement de cruauté, la vieille Micheline ne lui donnait jamais de lumière. Alors, comme elle tremblait de peur au milieu des épaisses ténèbres qui l'environnaient, Yvonne demeurait des nuits entières sans se coucher, la face collée contre l'œil-de-bœuf, aspirant avec avidité les souffles de la mer, levant vers le ciel superbe, magnifique, impassible, des yeux qui criaient son angoisse, des yeux qui semblaient lui dire :

— Est-ce vrai que tu es vide et qu'il n'y a rien derrière toi ?...

Est-ce vrai que toutes ces étoiles, que tous ces astres dont tu étincelles, nous mentent en nous faisant croire à un Dieu qui n'existe pas ?...

— Oh ! si je blasphème, pardonne-moi !... Aie pitié de moi !...

— Ne laisse pas s'accomplir jusqu'au bout le crime horrible dont je suis la victime !... Ne me laisse pas plus longtemps ici, comme une morte vivante !... Ouvre-moi cette tombe !... Donne-moi, comme à tous, ma part de bonheur et de joie !... Rends-moi la vie !... Rends-moi mon enfant !... Sauve-moi !...

Et longtemps encore, ce cri désespéré s'échappait de ses lèvres... longtemps elle restait les mains jointes, le visage tout ruisselant de larmes et levant vers le ciel des regards éperdus.

Ainsi entrevue sous la pâle clarté de la nuit, elle paraissait encore plus douloureuse et plus tragique.

Chose qui aurait pu sembler impossible, la pauvre femme avait

pris un aspect encore plus lamentable, et il avait suffi des quelques jours qui venaient de s'écouler, depuis qu'on l'avait séparée de Suzanne, pour creuser encore davantage son visage, pour blanchir ses cheveux et sillonner son front de rides si profondes, que si elle avait pu se voir, elle aurait reculé toute saisie en face de cette apparition qu'elle n'aurait pas reconnue.

Mais ce soir-là, comme elle respirait encore à travers le grillage de l'œil-de-bœuf, elle ne put retenir tout à coup un cri de joie.

Suzanne !... Elle venait d'apercevoir Suzanne sur la terrasse... Suzanne à quelques pas d'elle et presque au pied de la tourelle...

Et c'est alors qu'elle avait jeté à plusieurs reprises cet appel qui avait fait tressaillir l'enfant... Mais, brusquement, la vieille Micheline était survenue, et c'était alors que, pendant quelques instants, la tourelle s'était éclairée d'une faible clarté.

Yvonne avait dû se taire et ne pas répondre à l'appel que la petite Suzanne lui lançait à son tour ; puis, l'horrible géôlière partie, la tourelle redevenue toute noire, elle s'était de nouveau élancée vers l'œil-de-bœuf, pour crier à l'enfant de fuir... de rentrer chez elle... car Micheline, qui avait semblé ne rien entendre, pouvait, pour s'en aller, passer par la terrasse, et si les deux pauvres recluses voulaient se revoir, il ne fallait pas que la petite fût surprise là...

Et maintenant, c'était avec une émotion qui croissait de minute en minute, qu'Yvonne attendait Suzanne... Et parfois un frisson la prenait en se disant qu'il y avait déjà longtemps qu'elle était seule et que l'enfant tardait bien à la rejoindre.

Qu'était-il donc arrivé ?

Micheline avait-elle deviné leur complot ?

L'avait-elle enfermée dans sa chambre pour être sûre qu'elle ne sortirait pas ?

Et de plus en plus fébrile, de plus en plus anxieuse, Yvonne ne cessait d'épier la terrasse... Mais le silence le plus profond y régnait... Suzanne ne paraissait pas...

Alors, n'y tenant plus et oubliant toute prudence, elle se mit à l'appeler encore, à voix assez basse d'abord, puis, peu à peu, à voix plus haute :

— Suzanne !... Suzanne es-tu là ?... Je t'attends !... Suzanne !...

Et elle venait d'appeler encore, quand une voix répondit dans un souffle :

— Mère, c'est moi !

D'un bond, Yvonne venait de courir vers la porte.

— Peux-tu ouvrir ? cria-t-elle doucement. C'est un verrou... Cherche... Fais vite !

Car, en effet, cette porte n'ayant pas de serrure, la vieille Micheline l'avait fermée par un verrou qu'elle-même avait placé.

— Fais de la lumière ! reprit vivement toujours très bas Yvonne.

— Je n'en ai pas...

— Pas de lumière !

— Micheline me l'a enlevée...

— A toi aussi !

— Oh ! ça ne fait rien, je trouverai tout de même... Attendez... j'y suis...

Et la porte ouverte, les deux prisonnières tombèrent dans les bras l'une de l'autre avec un cri de joie.

Mais l'étreinte fut courte, car la petite Suzanne venait déjà de se dégager brusquement. Et la mère de Maurice venait de la sentir si tremblante dans ses bras qu'elle en restait toute saisie.

— Qu'est-ce donc ?... As-tu entendu quelque chose ? demanda-t-elle en se mettant à trembler aussi.

Mais Suzanne éprouvait une si violente émotion qu'elle pouvait à peine parler.

— Non, je n'ai rien entendu... Non, personne ne vient et nous sommes toujours seules, répondit-elle enfin après avoir couru écouter à la porte qu'elle avait laissé toute grande ouverte derrière elle. Mais pas un mot !... pas un cri !...

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que nous pouvons nous enfuir de ce cachot... nous évader de cette tombe !

— Suzanne !

— Je veux dire que, dans quelques minutes, nous allons être libres !...

— Libres !

— Je veux dire que bientôt je reverrai ma mère !... que bientôt vous retrouverez Maurice !...

— Ah tais-toi !... tais-toi ! s'écria Yvonne, la voix à son tour brisée d'émotion. Ah ! malheureuse enfant, es-tu donc folle aussi !... as-tu donc le délire aussi ?... Nous pouvons fuir !... Nous sommes libres !... Oh ! oui, tu es folle !... tu es folle, ma pauvre Suzanne ! Mais déjà celle-ci l'entraînait.

— Non, mère, croyez-moi... suivez-moi ! dit-elle.

— Où m'entraînes-tu ?

— Venez !... Venez !

Suzanne venait de s'emparer de la main d'Yvonne et la serrait avec force.

Déjà elles avaient franchi le seuil de l'horrible cabanon... déjà

elles descendaient l'escalier de la tour... l'escalier par lequel l'enfant était arrivée jusqu'à la mère de Maurice.

Très tournant, très glissant, cet escalier, qu'aucun jour de souffrance n'éclairait, était un vrai trou de ténèbres et un chemin excessivement dangereux.

Au moindre faux pas, c'était une chute terrible, peut-être mortelle. Et les marches en étaient si étroites et si humides, que le pied pouvait à peine s'y tenir.

Parfois même, elles manquaient, et il fallait alors, pendant un moment, se laisser glisser, puis tâtonner pour en retrouver d'autres.

La petite Suzanne, qui guidait Yvonne et qui ne la lâchait pas une seule seconde, sentait si bien le danger qu'elles couraient que son front était mouillé de sueur.

— Tenez-moi bien ! — disait-elle, — ne glissez pas ! — Cherchez la marche avant de poser le pied. — Et surtout ne pensez à rien !...

Puis quand, brusquement, les marches manquaient encore... lorsque, tout à coup, elle sentait encore un abîme s'ouvrir sous ses pas, l'enfant s'arrêtait pendant quelques secondes, et comprenant de plus en plus qu'en ce moment toutes deux jouaient leur vie pour échapper à leurs bourreaux :

— Appuyez-vous au mur, reprenait-elle de sa petite voix grave — Ne bougez plus... — Il y a un trou là... je vais voir...

Quelques secondes alors se passaient pendant lesquelles, pleine de la plus affreuse anxiété, Yvonne écoutait le glissement de l'enfant dans l'ombre.

Puis, bientôt, la voix de celle-ci de nouveau s'élevait :

— Où êtes-vous ?... — Donnez-moi la main... — Baissez-vous... Laissez-vous glisser comme moi...

Et la périlleuse descente continuait.

Du reste, ce qui leur donnait un courage et une force qu'elles ne se connaissaient pas, c'était cette même pensée qui ne les quittait plus ; libres ! elles allaient être libres !... Et c'étaient aussi les voix aimées qu'elles croyaient entendre les appeler et les encourager : la petite Suzanne, la voix de sa mère, Yvonne, la voix de son fils.

Quelques minutes, qui leur parurent longues comme des siècles, s'écoulèrent encore, puis, tout à coup, Suzanne eut un cri de joie :

— Le jour !... Plus que quelques marches !...

En effet, depuis un moment déjà, les ténèbres commençaient à s'éclaircir, et bientôt la cour dans laquelle s'était trouvée Suzanne à sa sortie du couloir, leur apparut.

Elles venaient de s'arrêter, Yvonne toute tremblante, la petite l'oreille tendue et le regard fouillant devant elle.

Elle savait bien que, dans cette cour sur laquelle aucune porte ni aucune fenêtre ne s'ouvrait, il n'y avait personne, et cependant combien, dans la peur d'être surprise, elle se sentait le cœur ému !

Car ne fallait-il pas compter aussi avec le hasard qui pouvait les perdre... avec la fatalité qui pouvait peut-être leur faire rencontrer tout à coup soit la vieille Micheline, soit quelqu'un de leurs autres géôliers ?

Et alors c'était leur atroce misère qui continuait !... leurs sombres cachots qui les reprenaient !

Mais non... La cour était vide... Rien à craindre... Mais la prudence commandait pourtant de ne pas perdre un instant...

Alors, s'emparant de nouveau de la main d'Yvonne, la petite Suzanne l'entraîna rapidement vers les rochers.

Les escalader était chose facile pour l'enfant, mais Yvonne était si faible qu'à chaque pas qu'elle faisait pour la suivre, elle sentait ses oreilles bourdonner et le vertige la prendre.

Ses pieds glissaient, ses mains lâchaient prise, et c'était d'un accent désespéré qu'elle murmurait :

— C'est impossible !... Je ne puis pas !

Mais, se cramponnant d'une main aux plantes parasites qui croissaient entre les fentes des pierres, de l'autre la petite Suzanne la soulevait, la hissait lentement. Mais les forces de l'enfant faiblissaient aussi, le vertige à son tour s'emparait d'elle, quand, appelant à son secours toute son énergie et toute sa volonté, elle réussit enfin, dans un dernier effort, à attirer près d'elle, au sommet des rochers, la mère de Maurice à demi défaillante.

— Courage, mère ! lui dit-elle en la serrant avec force dans ses bras et en l'embrassant pour la reconforter, courage !... Le plus dangereux est passé... Maintenant, regardez en face de vous... c'est un plateau... Presque à chaque pas d'énormes pierres se dressent... Mais pas de trou, pas de fondrière, plus d'obstacle qui puisse nous arrêter... Et, là-bas, c'est la plaine... là-bas, c'est le salut... c'est la liberté... c'est la vie !...

Instinctivement, elle prêta encore l'oreille pendant quelques secondes, puis elle reprit très vivement :

— Tout le monde dort dans le château, car nous ne sommes qu'au milieu de la nuit... Mais pourtant, qui sait ce qui peut arriver ?... qui sait si cette horrible femme ne s'apercevra pas de notre disparition plus tôt que nous ne pensons ?...

— Il faut donc nous hâter, car si le chemin n'est plus dangereux, il n'est pas très facile... Venez !... venez vite !... Chaque pas

nous rapproche de ceux qui nous aiment et qui nous pleurent ! . . . Venez, mère ! . . .

Alors Yvonne, à qui les dernières paroles de l'enfant avaient rendu toutes ses forces, la prit à son tour par la main et l'entraîna rapidement . . .

Mais, comme la petite Suzanne venait de le dire, si le chemin n'était plus dangereux, il n'était pas des plus faciles ; et les deux fugitives avaient beau se hâter, il y avait déjà longtemps qu'elles marchaient, que la distance qui les séparait du château n'avait pas sensiblement augmenté.

À chaque instant, elles se retournaient, et le sinistre château avec ses noires murailles et ses hautes tours était toujours si près d'elles qu'elles en frissonnaient d'effroi.

— Plus vite ! . . . plus vite ! ne cessait à présent de répéter Yvonne.

Et quelquefois aussi, elle s'arrêtait brusquement, toute saisie, toute glacée, croyant qu'elle venait d'entendre quelqu'un courir derrière elle.

— Non, mère . . . non, personne ! disait alors la petite Suzanne toute tremblante aussi.

Puis, se tenant toujours par la main, et de plus en plus pleines de fièvre, elles repartaient, les pieds meurtris et risquant parfois, dans un faux mouvement, de se briser le front contre d'énormes blocs de granit dressés debout.

Combien de temps s'était-il écoulé depuis qu'elles s'étaient enfuies de l'horrible cachot d'Yvonne, c'est ce qu'il leur aurait été impossible de dire. Mais déjà les étoiles commençaient à pâlir et le jour allait bientôt paraître, lorsqu'en se retournant encore une fois, elles eurent le même cri de joie.

Le vieux château de Morgoff qui, pendant si longtemps, avait semblé les suivre, et dont les sombres tours, pendant si longtemps, avaient semblé les écraser encore, le vieux château enfin lentement s'effaçait, lentement disparaissait . . .

Et brusquement, il s'évanouit, brusquement, elles ne le virent plus.

Alors, le cœur débordant de joie, les deux pauvres créatures tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Sauvées ! . . . Sauvées ! . . .

Les larmes les suffoquaient et elles n'auraient pu dire un mot de plus.

— Sauvées !

Et elles ne pouvaient se lasser de contempler le ciel qui devenait de plus en plus lumineux, la longue plaine où elles venaient d'entrer, l'immense horizon qui se déroulait devant elles.

— Mère ! . . . mère ! balbutiait la petite Suzanne éperdue.

— Mon enfant ! . . . mon enfant ! répondait Yvonne à travers ses sanglots.

Et, soudain, elles repartirent encore, courant maintenant à perdre haleine . . . courant pour arriver plus vite où elles devaient retrouver le bonheur.

Mais cette joie, qu'elles pouvaient à peine supporter, n'allait-elle pas peut être se changer bientôt en la plus affreuse et la plus terrible désillusion ?

Mais, si Yvonne ne trossait plus à présent en croyant entendre quelqu'un courir derrière elles, la fatalité avait-elle renoncé à les poursuivre et à les atteindre encore ?

Pauvres femmes, dont le cœur s'ouvrait avec tant d'ivresse à l'espérance, avez-vous réellement fini de souffrir ou n'avez-vous pas connu encore d'autres tortures, d'autres martyres, d'autres désespoirs ?

Un père, un fils, une mère vous tendaient leurs bras. Allez-vous bientôt pouvoir leur ouvrir les vôtres ?

L'avenir seul aurait pu répondre à cette question, et l'avenir ne dévoile pas ses secrets.

## XXI. — FATALITÉ !

Cependant, chose étrange et qui ne lui était pas arrivée depuis longtemps, la vieille Micheline avait très mal dormi cette nuit-là . . .

D'habitude, à peine s'était-elle couchée qu'elle tombait aussitôt dans un sommeil de plomb dont elle ne se réveillait qu'à l'aube . . .

Mais, cette nuit-là, elle avait été toute nerveuse, toute fébrile, sans savoir pourquoi . . . Et sans savoir pourquoi aussi, elle ne cessait de songer à Yvonne et à la petite Suzanne, et jamais elle n'avait eu des idées aussi folles, aussi absurdes, aussi invraisemblables.

Mais elle avait beau faire, elle avait beau se trouver ridicule et stupide, ses deux prisonnières l'inquiétaient, lui donnaient d'étranges appréhensions dont il lui était impossible de se défendre.

Oh ! son inquiétude ne lui venait pas, bien entendu, de la santé

de plus en plus compromise et de plus en plus chancelante d'Yvonne car c'était, au contraire, très froidement et très tranquillement qu'elle était en train de la tuer à petit feu.

Elle ne lui venait pas, non plus, de la pitié que pouvait lui inspirer la petite Suzanne . . . ni des remords qu'elle pouvait avoir de se faire le bourreau de cet enfant.

Oh ! non, mille fois non ! . . . Mais comme si elle avait eu le pressentiment de ce qui venait d'arriver, ce qu'elle redoutait, cette nuit-là, c'était l'évasion, la fuite de ses deux victimes.

Oh ! elle se disait bien que cela était impossible et que, pour veiller sur elles, il y avait la mer, les abîmes, les murs qu'elle croyait infranchissables . . . Elle se disait bien que le château de Morgoff garderait bien sa proie et que tenter d'en sortir aurait été un acte de pure démente, de pure folie ! . . . On aurait peut être pu y trouver la délivrance en se brisant la tête contre les rochers ou en se noyant dans l'Océan, mais s'en échapper vivant, jamais ! . . . oh ! non, jamais !

Et pourtant, de plus en plus harcelée par les mêmes pensées bizarres, l'affreuse mégère était si peu tranquille, si peu rassurée, que tout à coup, elle se leva d'un bond, toute pâle.

Korrigan, qui ronflait à ses côtés, se réveille.

— Où vas-tu ? demanda-t-il.

— Là-haut ? répond-elle d'une voix brève.

— Là-haut ?

— Oui, vers la folle . . . vers la gamine . . .

— Pourquoi faire ?

— Voir si elles y sont toujours . . .

Korrigan se redresse et part d'un formidable éclat de rire.

— Ah ça ! c'est toi qui est folle ! s'écrie-t-il. Est-ce que tu as peur qu'elles se sauvent !

— Je ne sais pas . . .

— Voyons, tu rêves ! . . . Allons, recouche-toi . . . éteins cette lampe.

Mais la vieille femme qui, pendant ce temps, a enfilé rapidement un jupon et glissé ses pieds dans des savates, prend la lampe et sort sans répondre.

— Elle est folle, sûrement ! se dit Korrigan qui se remet à ronfler.

Mais, au bout de quelques minutes, la porte se rouvre brusquement, et la vieille Micheline se précipite dans la chambre, horriblement livide, horriblement défaite.

D'un bond, elle court vers le lit et se jette sur son mari.

— Korrigan, s'écrie-t-elle toute frémissante et si saisie qu'elle peut à peine parler, Korrigan, réveille toi ! . . . Korrigan, lève-toi ! . . .

Et elle le secoue avec tant de force, tant de violence, qu'il se réveille enfin en poussant un juron.

— Eh bien, quoi ? . . . Que veux-tu ? s'écrie-t-il.

— Elles n'y sont plus !

— Plus !

— Parties !

— Tonnerre !

— Evadées !

— Oh ! ce n'est pas vrai !

— Je te le jure ! . . . Personne dans la chambre de la folle ! . . . Personne dans la chambre de l'enfant !

Et Korrigan voit sa femme si pâle et si tremblante qu'il ne peut plus douter.

D'un bond, il se lève à son tour, s'habille en un clin d'œil, saute sur la lampe et s'élançe au dehors.

La vieille Micheline s'est mise à courir derrière lui, mais c'est à peine si elle peut le suivre.

— Evadées ! . . . Echappées ! . . . Non, ce n'est pas vrai ! . . . ce n'est pas vrai ! crie encore de temps à autre le vieux bandit.

En quelques secondes, il a gravi l'escalier qui conduit à la terrasse.

Comme un ouragan, il se précipite dans la chambre de Suzanne, dont la vieille mégère a laissé tout à l'heure la porte toute grande ouverte.

Et c'est vrai ! . . . cette chambre est vide ! . . . l'enfant n'est pas là ! . . .

Stupide, il regarde sa femme et devient aussi pâle, aussi livide qu'elle. Et les poings fermés, l'œil rempli d'éclairs, il jure, il tempête, il blasphème . . .

Mais, soudain, toute sa terrible colère s'achève dans un éclat de rire ironique.

— Fou ! . . . je suis fou aussi ! s'écrie-t-il. Comment cette gamine aurait-elle pu s'échapper ? . . . Allons donc ! . . . Impossible ! . . . Nous la retrouverons . . . Et je jure Dieu que je lui ôterai l'envie de recommencer ! ajoute-t-il avec un geste plein de menace.

Et, toujours courant, il revient maintenant sur la terrasse et se dirige du côté de la tourelle.

Il va si vite que sa lampe est vingt fois sur le point de s'éteindre et que sa femme lui crie de l'attendre . . .

Mais il n'entend rien . . . Il court de plus en plus vite, se jette dans l'escalier de la tourelle et fond comme un fou furieux dans l'horrible cachot qui devait être le sépulcre d'Yvonne.

Et rien ! . . . La folle aussi a disparu ! . . . la fille du baron n'est plus là non plus ! . . .



Et Korrigan devient de plus en plus hideux, de plus en plus effrayant de co ère. Il grince des dents, il écume, il fait peur à la vieille Micheline elle-même. Puis quand il peut enfin parler, c'est toujours le même mot qu'il crie d'une voix rauque :

—Impossible !... C'est impossible !

Mais sa femme hoche violemment la tête.

—Impossible ! s'écrie-t-elle. Alors où sont elles ?... Trouves-les !

—Dans l'abîme, peut-être !

—Dans l'abîme !

—Ou au fond de la mer... Un moment de désespoir et...

—Non, non, dit vivement Micheline, c'est un coup monté... C'est cette petite gueuse qui a trouvé le moyen de filer et de faire filer l'autre avec elle...

—Elles s'étaient donc revues ?... La gamine avait donc découvert l'endroit où tu avais caché la folle ?

—Il faut croire !... Mais le plus fort, c'est qu'hier soir elles étaient bouclées toutes les deux...

—La petite aussi ?

—La petite aussi !... Oui, bouclée, fermée à double tour dans sa chambre... Seulement, il faut que je t'explique... Viens ! viens... tu vas comprendre...

Et la vieille Micheline, qui s'est brusquement emparée du bras



... Il fit ruisseler entre ses doigts les pièces d'or.

de Korrigan, l'entraîne et le conduit dans la chambre de la petite Suzanne.

—Eh bien ! fait ironiquement le vieux bandit, puisqu'elle était si bien bouclée, par où a-t-elle pu passer ?

—Par là !

Et la vieille mégère montre la porte condamnée... la porte par laquelle, en effet, s'est évadée Suzanne et qui reste encore entrebâillée.

—Oui, par là ! reprend-elle avec plus de force, par cette porte que j'avais oubliée... par cette porte qu'elle a réussi à ouvrir ou qui, peut-être, s'était ouverte d'elle-même sans que je m'en sois aperçue et sans je sache comment...

—Ah ! tonnerre, tu as raison !... c'est bien par là !

—Et note bien que je l'avais laissée sans lumière et que c'est à tâtons qu'elle a dû suivre ce long couloir... à tâtons qu'elle a dû grimper l'escalier de la tour... à tâtons qu'elle a dû le redescendre avec la folle au risque toutes les deux de se rompre le cou...

—C'est peut-être ce qui est arrivé, dit vivement Korrigan.

—Il fait noir...

—Donne-moi la lampe !

Et tous les deux se jettent dans le couloir, tous les deux grimpent l'escalier de la tour... Mais là non plus, aucun indice, aucune trace des fugitives... Et ils se regardent sourdement inquiets.

—C'est un peu fort tout de même ! grommela Korrigan.

—Ah ! si je les tenais ! s'écria Micheline, les dents serrées.

Et ils redescendent pour voir ailleurs. Et pendant toute la nuit, c'est à travers toutes les meurtrières, tous les trous, toutes les fenêtres du vieux château de Morgoff une lumière rapide qui passe, une lumière rapide qui court.

Quand, enfin, haletants et épuisés, les deux misérables s'arrêtent, le jour commence à paraître.

C'est le moment où Yvonne et la petite Suzanne se retournent encore pour jeter un dernier regard sur le sinistre château... le moment où folles de joie de se sentir libres, elles viennent de tomber dans les bras l'une de l'autre.

Mais, pour Korrigan, bien qu'il ait fouillé partout et que toutes ses recherches aient été vaines, il est de plus en plus convaincu que le château n'a pas lâché sa proie que les deux malheureuses, dont il était le gardien et dont on va lui demander compte, n'ont pu lui échapper qu'en se jetant dans l'abîme, n'ont pu redevenir libres qu'en se réfugiant dans la mort...

Oui, oui, c'est dans l'abîme qu'elles gisent à cette heure !... c'est dans l'abîme qu'il va les retrouver déchirées et pantelantes !

—Oui, elles sont là !... je vais les retrouver là ! s'écrie-t-il en se levant tout à coup de la chaise où, quelques instants auparavant, il s'est laissé tomber, harassé de fatigue.

Mais la vieille Micheline, qui n'a jamais eu peur de rien, ne peut, à la pensée de la folie qu'il va commettre, retenir un cri d'effroi.

Elle se jette au-devant de lui, l'entoure de ses bras, cherche à le retenir.

—Reste, Korrigan, reste ! lui crie-t-elle. L'abîme !... Est-ce que tu peux aller les chercher là ?... C'est insensé !... c'est vouloir mourir !

Mais il est aussi entêté qu'elle, et d'un geste violent il l'écarte, il se sauve... Le chemin le plus court, c'est la terrasse... Il y revient en quelques bonds... En quelques bonds aussi, il arrive jusqu'à la brèche que la dernière tempête a faite au mur du fond...

Et il disparaît !

Mais quelqu'un est là qui le suit avec des yeux pleins d'épouvante... C'est sa femme, c'est la vieille Micheline qui tremble, qui frissonne, qui supplie encore :

—Korrigan ! Korrigan !...

Mais le bruit de sa voix la fait frissonner davantage encore et, brusquement, elle se tait. Car l'appeler, n'est-ce pas le distraire ?... n'est-ce pas contribuer à sa perte !... Et les poings sur la bouche pour ne plus crier, elle avance la tête, elle regarde à travers la brèche.

Très fort encore malgré son âge, et plus leste et plus agile qu'un jeune homme, Korrigan descend et se rapproche de l'abîme en se cramponnant aux rochers... Des pierres se détachent parfois sous le poids de son corps, ricochent pendant quelques secondes avec un bruit sourd, puis se perdent au fond du gouffre...

La vieille Micheline n'a plus une goutte de sang dans les veines... A chaque seconde, c'est-à-dire à chaque mouvement qu'elle voit faire à Korrigan, son anxiété et son effroi redoublent... Et cette horrible créature qui faisait sa joie du désespoir d'Yvonne et des larmes de la petite Suzanne, cette horrible créature sans âme, sans pitié et sans entrailles, pour la première fois de sa vie s'attendrit et pleure aussi !

—Mon Dieu, il va se tuer !... il est perdu ! murmure-t-elle affreusement livide.

Car cet homme qui en ce moment joue sa vie... car ce monstre dont elle est la complice, elle l'a aimé et elle l'aime encore...

Et Korrigan descend toujours !... Pour le voir maintenant, elle est obligée de passer la moitié du corps hors de la brèche... Et l'abîme qu'elle voit s'ouvrir au-dessous d'elle, immense, insondable, lui donne le vertige et la force parfois à fermer les yeux.

Mais le vieux bandit est admirable de sang froid, de présence d'esprit, de courage... Cependant, qu'une pierre manque sous son pied, qu'une distraction lui vienne, qu'un éblouissement le prenne, et il est perdu !... Il le sait... il voit le gouffre qui le guette... la mort affreuse qu'il peut faire d'une seconde à l'autre, et pourtant son pouls ne bat pas plus vite et jamais il n'a été plus calme.

Puis, comme il vient de descendre... de descendre encore... la vieille Micheline ne le voit plus.

Elle écoute, haletante, la sueur au front, le bruit des pierres qui tombent...

Et à chaque chute qu'elle entend, elle tressaille, plus blanche qu'une morte...

Est-ce lui qui vient de tomber ?

Est-ce lui que l'abîme vient de prendre !

Et elle est obligée de se raidir encore pour ne pas crier, pour ne pas appeler.

Quelques minutes s'écoulent dans cette angoisse atroce...

Puis, soudain, elle recule, pleine d'épouvante.

Quelques pierres viennent encore de s'ébouler et un cri est monté de l'abîme !

—Korrigan !... Korrigan ! hurle-t-elle.

Et rien !

Korrigan ne répond pas !

Korrigan est perdu !

Elle s'arrache les cheveux... elle crie, elle appelle encore :

—Korrigan !... Korrigan !

Et comme c'est toujours le même silence affreux, le même silence terrible, elle se sent devenir folle... et c'est elle maintenant qui, comme autrefois l'infortunée Yvonne, remplit le vieux château de ses hurlements désespérés.

Mais, tout à coup, son cri de folie se change en un cri de joie immense, en un cri de joie éperdue...

Car Korrigan vient de reparaitre, de franchir d'un bond la brèche, et dans ses yeux brille un éclair de fureur, un éclair de triomphe aussi...

—Là-bas !... là-bas ! s'écrie-t-il en faisant un geste qu'elle ne comprend pas.

—Dans l'abîme ?

—Non, là-bas ! répond-il en montrant au loin l'horizon. Je les ai vues !... Oh ! je n'en suis pas sûr... mais attends !... attends !...

C'est au sommet d'une des tours du château et dans une pièce depuis longtemps abandonnée que le vieux bandit cache le butin que les naufrages lui rapportent.

Car il ne se contente pas seulement des bijoux et de l'or, mais, dans sa cupidité et son avarice, il ne dédaigne pas non plus les autres objets que les flots lui livrent, ce qu'il peut voler sur les morts.

Aussi, dans cette chambre où il vient de monter avec la rapidité de l'éclair, se trouve-t-il un peu de tout.

C'est un véritable encombrement, un véritable entassement des choses les plus diverses, des épaves les plus étranges et dont chacune rappelle à Korrigan, l'affreux écumeur de l'Océan, un de ses sanglants et tragiques exploits.

Mais, d'abord, le vieux bandit vient déjà de s'emparer d'une magnifique jumelle-marine qui compte parmi ces plus précieux trophées...

Puis, bousculant la vieille Micheline qui s'attache à ses pas et dont le regard ne cesse de l'interroger de plus en plus curieusement, de plus en plus anxieusement, il court ouvrir la porte.

Un immense horizon s'étale devant lui, et deux petits points noirs, que lui seul pourrait voir, s'effacent de plus en plus de loin...

Et c'est sur ces deux points noirs, ou plutôt sur ces deux silhouettes presque invisibles, qu'il vient de braquer sa jumelle...

Et, soudain, les poings crispés, la voix rauque, il laisse échapper un cri de colère.

—Oui, oui, ce sont-elles !... Ah ! malheur ! hurle-t-il.

—Ce sont-elles ! s'écrie la vieille Micheline, toute saisie à son tour.

—Oui, ce sont-elles qui ont pu franchir les murs du château !... ce sont-elles qui nous échappent !... Comment ont-elles fait ?... Par quel miracle ont-elles réussi à se sauver ? C'est ce que je ne sais pas, c'est ce que je ne comprends pas !... Mais ce sont-elles, là-bas !... Oh ! j'en étais presque sûr !... Et tiens, regarde !... Les vois-tu ?... les reconnais-tu ?... Là-bas !... là-bas !...

Et se penchant en dehors de la fenêtre, Korrigan indiquait d'un geste plein de fièvre un point très éloigné de l'horizon.

La vieille Micheline, à son tour, braquait la jumelle, et, suivant le geste de Korrigan, fouillait l'espace, cherchait les deux fugitives.

Et, toute pâle, elle eut aussi un cri de colère où, plutôt un rugissement de rage.

Car c'était bien vrai !... Car c'étaient bien ses deux victimes qu'elle venait d'apercevoir !... Car, là-bas, c'étaient bien la folle et l'enfant qui fuyaient, qui lui échappaient !

—Cours ! cria-t-elle. Rattrape-les !... Pense au baron qui nous chassera !... Pense à Morgoff qu'il nous faudra quitter, et à cette fortune que nous étions en train de faire... à ce trésor que nous étions en train d'amasser !... Cours !... cours ! Ah ! les coquines, je jure bien qu'elles ne m'échapperont plus !...

Mais elle n'avait pas besoin de tant parler.

Déjà Korrigan venait de s'élaner au dehors, et, vomissant un flot d'injures contre Yvonne et Suzanne, il venait de se précipiter dans les escaliers, appelant les deux autres domestiques du château.

Et cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que la vieille Micheline tressaillait de joie.

Elle venait d'entendre, sortant du château, une voiture qui s'éloignait dans une course folle, insensée.

C'était Korrigan et les deux domestiques qui, au risque de verser et de se tuer à chaque pas à travers ces chemins dangereux, venaient de s'élaner, pleins de folie, à la poursuite de leurs prisonnières.

Et, comme s'il avait pu l'entendre, la vieille Micheline, restée à la fenêtre, encourageait encore son mari.

—Rattrape-les... rattrape-les, Korrigan ! criait-elle de toutes ses forces. Oui, rends-les-moi et tu verras si, cette fois, je sais les garder !

Le bruit de la voiture s'était éteint, et les silhouettes des deux fugitives venaient aussi de disparaître. Mais la vieille mégère n'était plus inquiète... Pas d'auberge, pas de maison dans les environs du

château... Yvonne et Suzanne ne trouveraient donc personne pour les défendre... aucun asile où se cacher... Et la face rayonnante d'une joie hideuse, d'une joie féroce, déjà elle les croyait retomber entre ses mains, déjà elle combinait pour elles de nouvelles tortures et de nouveaux supplices.

Ah ! les murs du château n'étaient plus sûrs... Ah ! elles avaient pu, contre toute vraisemblance, s'évader de leur prison !...

Eh bien, elles ne s'évaderaient plus, la vieille geôlière en répondait !

—Qu'on me les rende... oh ! oui, qu'on me les rende ! s'écria encore l'horrible femme, le visage de plus en plus contracté, de plus en plus décomposé. Et ce n'est plus seulement l'abîme qui les a mal gardées... ce ne sont plus seulement ces murailles qu'elles ont pu franchir qui me répondront d'elles !... Oh ! non !... Mais c'est avec des chaînes... oui, avec des chaînes ! que je veux les attacher et les river aux murs !...

Et à la pensée de la revanche qu'elle allait prendre... à la pensée qu'elle allait bientôt tenir encore les deux pauvres martyres qui, par elle, avaient déjà tant souffert, une sombre joie mettait des éclairs dans le regard de ce monstre qui n'avait d'humain que le visage.

Et elle ne quittait plus la fenêtre, guettant encore au loin, avec sa jumelle, l'horizon qui, maintenant, restait vide... épiant, en retenant son souffle, si elle n'entendait pas la voiture de Korrigan lui ramenant enfin les deux prisonnières...

Cependant celles-ci étaient déjà bien loin du château... bien loin de Morgoff...

Mais, à l'immense joie d'avoir recouvré leur liberté, avait succédé chez elles une horrible appréhension d'être reprises, une horrible terreur de retomber entre les mains de leurs bourreaux.

Aussi Yvonne, encore si faible, si chancelante quelques heures auparavant, avait-elle recouvré d'abord une force et une énergie dont elle ne se serait pas cru capable.

Sa main serrait toujours fortement la main de la petite Suzanne, elle ne marchait plus, elle courait.

—Viens ! viens ! disait-elle, il me semble que nous n'avancions pas...

Parfois aussi, elle s'arrêtait brusquement, toute tressaillante, toute tremblante.

—Ecoute ! s'écriait-elle, n'as-tu rien entendu ?

A son tour, la petite Suzanne, toute frissonnante d'inquiétude, prêtait l'oreille.

—Rien, mère, répondait-elle.

—Ecoute encore !... écoute bien !

Mais non. C'était la peur qui lui faisait entendre des bruits qui n'existaient pas.

Alors elles repartaient plus vite encore si c'est possible... si vite que, parfois, à bout d'haleine, elles étaient obligées de s'arrêter pour respirer.

Mais où allaient-elles ?

Elles n'en savaient rien.

Au hasard, tout droit devant elles.

Et c'était là ce qui ajoutait encore à leur inquiétude, à leur angoisse.

Les yeux ardemment fixés à l'horizon, elles cherchaient à savoir quel chemin elles devaient prendre, à deviner à quel endroit allait aboutir cette route qu'elles suivaient depuis si longtemps déjà.

Mais aussi loin que leur vue pouvait s'étendre, elles ne distinguaient aucun toit, aucune maison, rien qui pût leur fournir un indice.

Ce pays était un véritable désert au milieu duquel elles étaient perdues... Depuis qu'elles avaient quitté le château, elles n'avaient pas rencontré une âme... Et devant elles, autour d'elles, toujours le même horizon vide, toujours la même solitude profonde.

Et toujours se tenant par la main, toujours se retournant parfois pour écouter encore, elle continuaient de courir.

Mais peu à peu, pourtant, une immense fatigue s'emparait d'Yvonne. Son souffle devenait plus rauque, son front s'inondait de sueur, des vertiges la prenaient. Cependant, faisant appel à tout son courage, à tout son désespoir, elle se raidissait encore... Le souvenir de Maurice qu'elle allait revoir, la sinistre pensée aussi des gens du château qui devaient être à leur poursuite et qui pouvaient les reprendre, ranimait son énergie et lui redonnait pour un moment de nouvelles forces...

Mais, soudain, elle chancela.

—Suzanne !

—Mère !

—Soutiens-moi !... Je n'y vois plus !... Je vais tomber !...

Sa voix était si faible que ce n'était qu'un souffle, son front était livide, ses lèvres toutes blanches, et elle s'appuyait si lourdement sur la petite Suzanne qu'à son tour celle-ci chancelait.

—Assieds-moi là, reprit-elle en faisant un immense effort pour pouvoir parler.

Et d'un geste incertain, comme si elle n'avait même plus la force

de soulever sa main, elle montrait près de là un endroit où quelques vieux arbres se dressaient, entourés d'un peu de gazon.

Lentement et pas à pas, la petite Suzanne l'y traîna, la fit asseoir, puis, comme un petit ruisseau coulait au loin, elle courut y tremper un coin de son mouchoir et mouilla doucement et longuement le front et les tempes d'Yvonne.

Celle-ci, la bouche entr'ouverte, haletait comme quelqu'un qui a sur la poitrine un poids qui l'étouffe... Elle essaya de parler, mais aucun son ne put sortir de ses lèvres.

Et la tête tournée du côté du château de Morgoff, elle écoutait encore, avec une anxiété de plus en plus croissante, les moindres bruits qui pouvaient lui parvenir.

Ses mains glacées s'étaient de nouveau emparées des mains de l'enfant, et elle les pressait dans une étreinte si triste et si désespérée, et elle avait dans son regard, tout à l'heure si radieux, une douleur si profonde et si poignante, que la petite Suzanne, qui restait agenouillée devant elle, éclata soudain en sanglots.

— Oh ! mère, je comprends votre pensée ! s'écria-t-elle en l'entourant de ses bras dans un élan plein d'une infinie tendresse. Vous croyez que nous sommes perdues et vous désespérez encore... Oh ! non, non, remettez-vous... Nous sommes loin du château... nous n'avons plus rien à craindre... un peu de repos vous rendra vos forces et nous repartirons... nous retrouverons bientôt ceux que nous aimons... Mais ne pleurez pas... mais n'avez pas cet air si triste qui me déchire le cœur !...

Les lèvres tremblantes et le visage baigné de lourdes larmes, Yvonne lui couvrait le front de baisers.

— Oui, oui, vous verrez que j'ai raison, raprit vivement l'enfant, vous verrez que nous serons bientôt au bout de tous nos chagrins et de toutes nos peines... Et tenez, là-bas !... là-bas !... Regardez, mère !... N'est-ce pas une maison ?...

— Non, mon enfant.

— Qu'importe !... Nous finirons par en rencontrer une... Et puis, d'un moment à l'autre, nous pouvons croiser quelqu'un qui nous guidera, qui nous renseignera... Enfin, je suis forte... très forte maintenant... vous vous appuyerez sur moi pour marcher... je vous aiderai... Mais, je vous en supplie, gardez tout votre espoir... gardez tout votre courage !...

Mais Yvonne, de plus en plus sombre, secouait violemment la tête.

— Non, non, va-t'en... va-t'en seule ! fit-elle d'une voix éteinte.

— Seule ! tressaillit Suzanne.

— Oui, laisse-moi !

— Mère !

— Abandonne-moi !... Sauve-toi !... Il y va de ta liberté... Il y va de ton salut... Et pense à ta mère !... à ta mère qui se désespère aussi et qui t'attendait !... à ta mère que ton absence peut tuer... rendre folle peut-être comme moi !...

— Est-ce que tu peux hésiter entre nous deux ! ajouta-t-elle en serrant avec plus de force les mains de l'enfant. Est-ce que ton devoir n'est pas de courir vers elle ?

— Oui, oui, va-t'en !... va-t'en sans perdre un instant !... Oui, laisse-moi, puisque je ne pourrais plus être qu'un obstacle pour toi.

— Vous quitter !... Vous abandonner !... Retourner sans vous vers Maurice !... Est-ce que je ne serais pas une lâche et une misérable !... Est-ce que cela est possible ! répondit la petite Suzanne dans un cri de douleur et de révolte. Oh ! non, non, jamais !... jamais !...

— Il le faut pourtant !

— Jamais !... jamais !...

— Suzanne ! s'écria Yvonne dont chaque mot semblait déchirer la poitrine, Suzanne, si tu m'aimes, écoute-moi... si tu m'aimes, obéis-moi !

— A cette heure, peut-être notre disparition est-elle déjà connue ?... Peut-être, après avoir fouillé le château, les gendarmes du baron de Chancel et du comte de Guérande sont-ils déjà à notre poursuite ?... Peut-être même vont-ils apparaître d'un moment à l'autre et se ruer sur nous ?

— Et qui nous défendrait, puisque nous sommes seules ?... Et par qui nos cris seraient-ils entendus, puisque c'est ici un lieu perdu ?

— Ce serait donc encore le château de Morgoff se refermant sur toi !... Ce seraient donc encore pour toi d'autres souffrances, d'autres tortures, d'autres supplices !...

— Songe que ta liberté ne dépendrait plus de toi et que tu serais encore à la merci du comte de Guérande, à la merci du marquis de Prades, à la merci de ces misérables qui n'ont pas de pitié et qui sont capables de tout !

— Oh ! mon enfant, je t'en supplie, n'hésite pas et va-t'en !... va-t'en, pendant qu'il en est temps encore !... va-t'en sans remords, puisque tu as tout fait pour me sauver...

— Mais, e le sens bien, si je suis tombée en chemin... si, maintenant, je suis si faible qu'il me serait impossible de faire un pas de plus, ce n'est pas seulement la fatigue de cette longue marche que nous venons de faire qui m'a épuisée et qui m'accable...

— Non ! non !... Mais j'ai trop pleuré et j'ai trop souffert... et c'est la mort qui vient !

— Mère !

— Oui, la mort dont je sens déjà le souffle glacé sur mon front !... la mort que j'accueillerais comme une délivrance, mais qui me remplit d'épouvante, parce que je ne suis pas seule au monde... parce que je vais laisser derrière moi mon fils que je n'aurai même pas eu la suprême consolation de revoir... mon pauvre enfant qui restera le cœur désespéré...

Elle parlait avec de plus en plus de peine et des sanglots l'étouffaient.

— Mais si je ne le revois plus, reprit-elle, tandis que la petite Suzanne sanglotait aussi, si Dieu a voulu me priver aussi de son bonheur qui m'aurait fait oublier tout ce que j'ai souffert, toi, ma Suzanne, tu le reverras !...

— Oh ! dis-lui bien combien je l'aimais !... combien mon cœur a toujours été plein de lui !...

Sa voix venait de faiblir encore, et elle ne murmurait plus que des mots entrecoupés :

— Dis-lui... dis-lui qu'il ne m'oublie pas... qu'il pense à moi... quelquefois... Dis-lui... tout ; les larmes que tu m'as vue répandre... afin qu'un jour... il se souvienne !... Dis-lui... dis-lui aussi que je t'aimais comme ma fille... et que mon dernier vœu a été que vous soyez toujours amis... toujours... dévoués l'un pour l'autre...

Et toi, ma Suzanne...

— Mère !... mère ! sanglota l'enfant avec un cri éperdu.

— Et toi, aime-le bien... console-le... Il n'aura peut-être... plus que toi au monde... souviens-toi !... Et quand vous serez ensemble... vous ne serez pas seuls... je serai près de vous... je veillerai sur vous...

— Adieu !... Embrasse ma sœur... Dis-lui que je l'aimais bien aussi et que j'ai bien souvent pensé à elle... Embrasse ta mère... ta mère à qui je souhaite... tout le bonheur que je n'ai pas eu... Enfin...

Yvonne venait d'être forcée de s'interrompre, puis attirant de plus en plus près d'elle la petite Suzanne :

— Enfin, ajouta-t-elle, n'oublie pas non plus M. de Belleruche... et dis-lui... que s'il m'aimait comme sa fille... je l'aimais... moi... comme un père... Dis-lui que ma dernière pensée a été aussi pour lui... et que je lui confie Maurice... quo je lui confie mon enfant !...

— Adieu !... Mais fuis !... fuis sans retard !... Adieu !

Et ces dernières paroles venaient à peine d'expirer sur ses lèvres qu'elle se renversait toute blanche, les yeux fermés.

Et, dans la solitude, des cris terribles retentirent.

C'était la petite Suzanne qui, folle de désespoir, criait, appelait. Mais l'écho seul lui répondait.

Pourtant, soudain, elle tressaillit.

Un bruit encore assez éloigné, mais qui se rapprochait très rapidement, s'était fait entendre...

Elle n'était donc plus seule dans ce pays désert !

Quelqu'un allait donc venir au secours d'Yvonne... lui aider à la sauver peut-être !...

Et courant sur la route, la tête perdue, de nouveau elle appela :

— A moi !... Au secours !... Au secours !...

Mais elle n'avait pas achevé qu'elle frémit.

Ce bruit qu'elle venait d'entendre, et qui de plus en plus se rapprochait, ne venait-il pas du côté du château de Morgoff, et ces gens, qu'elle appelait comme des sauveurs, n'étaient-ce pas, au contraire, ses gendarmes qui allaient la reprendre, les misérables complices du marquis de Prades et du comte de Guérande que, sans perdre une seconde, elle aurait dû fuir ?

Et, comme elle venait de faire cette réflexion, brusquement, elle ne put retenir un cri de terreur.

Du fond de la route, une voiture venait de surgir, et, sur le siège, conduisant lui-même, elle avait déjà reconnu l'homme qui parlait en maître au château de Morgoff... elle avait déjà reconnu la figure sinistre et hideuse de Korrigan !...

Oui, c'était lui !... c'était lui !...

Oh ! elle ne l'avait entrevu que deux ou trois fois, alors que, folle et désespérée de la disparition d'Yvonne, elle errait pendant des journées entières sur la terrasse du château. Mais il lui avait inspiré une telle répulsion, une si profonde horreur et un si insurmontable effroi, qu'il lui aurait été impossible de l'oublier... impossible de ne pas le reconnaître...

Et quoiqu'il fût encore assez loin de l'endroit où elle se trouvait, il l'avait bien déjà reconnue, lui aussi, car elle l'entendait rire d'un rire plein de triomphe... car elle l'entendait lui crier déjà des mots qu'elle ne comprenait pas, mais des mots plein de colère et de menace.

Le regard de la petite Suzanne venait de tomber encore une fois sur Yvonne toute blanche, sur Yvonne semblable à une morte.

Et elle se demandait, éperdue, ce qu'elle devait faire, quel parti elle devait prendre...

Yvonne lui avait crié !

« Fuis !... Va-t'en !... Cours retrouver ta mère qui te pleure !... Cours retrouver Maurice qui n'aura plus que toi !... »

Oui, elle le pouvait encore....

Oui, il dépendait encore d'elle d'échapper à l'odieux Korrigan, à l'infâme Micheline et aux mille tortures qui l'attendaient si elle rentrait au château de Morgoff et si elle retombait au pouvoir de ces êtres impitoyables....

Elle n'avait que quelques bonds à faire et Korrigan ne la rattraperait plus... et elle serait libre... et elle reverrait bientôt Fontenay-sous-Bois !....

Deux images passèrent devant ses yeux ; l'image de sa mère éplorée... l'image de Maurice....

Tous les deux l'appelaient et lui tendaient les bras... Tous les deux, comme Yvonne, la suppliaient de fuir ses bourreaux....

Et les minutes s'écoulaient... la voiture de Korrigan n'était plus qu'à une très faible distance, et la petite Suzanne ne bougeait pas.

Du reste, — était-ce une illusion ? — il lui semblait que le sein d'Yvonne venait doucement de se soulever... que ses lèvres avaient doucement remué....

Alors, oubliant son propre salut, l'enfant ne songea plus qu'à la défendre.

Elle se jeta sur elle, lui fit un rempart de son corps, et, dans une abnégation sublime, elle se résigna à tout pour ne pas la quitter, pour ne pas l'abandonner....

Et ses lèvres venaient de se poser sur le front glacé d'Yvonne quand, soudain, elle sentit tout son sang se figer dans ses veines.

Un rire diabolique, un rire infernal venait d'éclater, et une main brutale, une main dont le contact la fit tressaillir d'épouvante, s'était abattue sur son épaule.

Puis, comme elle levait la tête, elle aperçut Korrigan qui, les bras croisés, l'air sinistre et triomphant, ricanait encore....

Et, derrière lui, deux hommes à l'œil dur et à la face bestiale ricanait aussi.

— Ah ! ah ! fit avec son rire atroce le vieux bandit, dont le regard s'était fixé sur Yvonne, en voilà une qui s'est évadée pour tout de bon !... Je crois qu'elle est morte....

Mais un faible soupir venait de s'échapper de la poitrine de la folle.

— Elle respire encore, dit l'un des deux hommes, mais il est plus que probable qu'elle ne rentrera pas vivante au château....

— Oui, ajouta l'autre avec un rire affreux, voilà de l'ouvrage pour le fossoyeur de Morgoff !....

— Enlevez-la toujours !... Allons, hop ! commanda Korrigan.

Mais, toute frémissante et les yeux flamboyants, la petite Suzanne venait de se dresser d'un bond.

— Ne la touchez pas ! s'écria-t-elle, ne la touchez pas !... Je vous le défends !....

Et elle avait l'air si menaçant, si terrible, que les deux hommes, qui allaient obéir à Korrigan, reculèrent.

Puis, tendant vers celui-ci ses petits poings crispés :

— Misérable !... bandit !... que lui veux-tu encore ? s'écria-t-elle, folle de colère et d'indignation. Ne l'avez-vous pas assez torturé et assez fait souffrir !... N'avez-vous pas été pour elle des bourreaux assez implacables et assez féroces !... Dis ! que lui veux-tu encore !... Va-t'en !... Va-t'en !... Et si cette pauvre martyre doit mourir, laisse-la du moins mourir en paix !... Va-t'en, bandit !

— Bon ! bon ! grinça Korrigan horriblement pâle, au château tu me payeras tout ça !

Et, la voix brève, le geste brusque :

— Allons, vous autres, s'écria-t-il, enlevez-moi cette femme !... Moi, je me charge de cette petite gueuse !....

Mais, pour enlever Yvonne, il aurait fallu d'abord l'arracher des bras de Suzanne. Et l'enfant, qui venait de nouveau de se jeter sur elle et de la couvrir de son corps, l'étreignait avec tant de force, que les deux brutes, ou plutôt les deux aides à qui le bourreau Korrigan parlait en maître, ne pouvaient réussir à lui faire lâcher prise....

Toute meurtrie de coups, les vêtements déchirés, le visage en sang, elle continuait de se cramponner désespérément à la mère de Maurice....

Les misérables l'accablaient d'injures... les poings se levaient et retombaient sur elle... les lâches se ruèrent pleins de rage et de folie sur cette enfant... mais elle leur résistait encore, elle leur résistait toujours, puisant dans son amour pour la pauvre femme qu'elle défendait et dans son horreur pour ces bandits un courage et une énergie au-dessus de son âge....

— Vauriens ! leur criait elle, c'est le bagne qui vous attend !... Oh ! vous pouvez me tuer, assassins !... mais tant qu'il me restera un souffle, vous ne me la prendrez pas !... vous ne l'emporterez pas !

— Ah ! tu crois ! hurla Korrigan, livide, les yeux injectés de sang. Eh bien, c'est ce que nous allons voir !....

Et, soudain, la petite Suzanne ne put retenir un cri terrible.

Sur le front d'Yvonne, Korrigan, dont le visage n'avait jamais eu une expression plus effrayante, venait de lever son lourd soulier ferré.

— Si tu ne la lâches pas, harla-t-il encore, aussi vrai que je te le dis, je lui broie le crâne à coup de talon !

— Grâce !... Au secours ! cria Suzanne, vaincue.

— Oh ! oui, grâce !... Je te ferai grâce au château... je te ferai grâce quand nous aurons réglé nos comptes ! dit le vieux bandit avec un geste de sinistre menace.

Puis, se ruant sur la pauvre petite qui venait enfin de lâcher Yvonne, il l'enleva d'un bras et la rejeta loin de lui avec une telle violence, une telle brutalité qu'elle resta étendue sur le sol tout étourdie, à demi assommée.

Mais cela ne dura qu'une minute à peine.

La tête encore pleine de vertige, la petite Suzanne venait de se relever, de bondir vers lui, de se cramponner à ses genoux. Et tandis qu'il levait sur elle son poing qui aurait pu la tuer s'il l'avait laissé retomber, c'était avec les prières et les supplications les plus ardentes qu'elle essayait de l'attendrir, qu'elle cherchait le chemin de son cœur.

— Monsieur !... Monsieur ! s'écria-t-elle, la voix brisée à chaque mot qu'elle prononçait. Oh ! Monsieur, écoutez-moi... laissez-moi parler !

« Je ne suis qu'une enfant et je ne sais peut-être pas dire ce qu'il faudrait dire... Mais vous voyez bien que je pleure... vous voyez bien que je souffre !

« Oh ! monsieur, soyez bon pour nous qui sommes si malheureux !... Ne nous ramenez pas à Morgoff !... ne nous enfermez plus dans ce sombre château où nous finirions par mourir... oh ! oui, par mourir... par mourir, je vous le jure !... »

Et de plus en plus touchante, tendant vers lui ses mains jointes :

— C'est à genoux que je vous demande grâce ! ajouta-t-elle, la gorge toujours pleine de sanglots. C'est à genoux que j'implore de vous un peu de pitié !... On ! ne me regardez pas ainsi, vous me faites peur !... Grâce !... Grâce !... Laissez-nous partir !... Laissez-nous retourner vers ceux qui nous aiment... vers ceux qui mourront peut-être aussi de chagrin d'être séparés de nous !... Oui, grâce aussi pour eux, monsieur, grâce aussi pour eux !... »

Puis, comme Korrigan gardait toujours le même farouche silence :

— Ma mère est riche... très riche, reprit plus vivement l'enfant. Elle vous récompensera d'avoir eu pitié de nous... oui, elle vous récompensera, je vous le jure, et, moi, toute ma vie je vous bénirai !

Et les mains jointes, toujours, elle attendait dans une anxiété terrible la réponse du vieux bandit.

Mais celui-ci venait d'avoir un nouveau rire si atroce qu'elle vit bien que tout espoir était perdu et que rien ne pouvait émouvoir le cœur de ce monstre.

D'ailleurs, les deux autres domestiques du château venaient d'enlever brutalement Yvonne pour la transporter dans la voiture.

Alors, au comble de l'effroi, la petite Suzanne poussa des cris si perçants, si déchirants, que bien que l'endroit fût un désert d'où nul secours ne pouvait venir, Korrigan, frémit de colère.

De plus en plus menaçant, de plus en plus terrible, il s'élança sur elle et lui mit la main sur la bouche.

Mais l'enfant s'était brusquement dégagee et criait encore avec plus d'épouvante, avec plus de désespoir.

— Encore un cri, et je te bâillonne ! dit le vieux bandit, livide de rage.

Mais il n'avait pas achevé qu'il se redressa, tout saisi.

Les deux domestiques venaient aussi de s'arrêter et de prêter l'oreille.

— Une voiture ! murmura Korrigan de plus en plus surpris.

En effet, débouchant d'un chemin qui se trouvait à peu de distance de là, une voiture venait de s'engager sur la route, se dirigeant du côté de Morgoff.

Une joie folle venait de s'emparer de la petite Suzanne dont les cris redoublèrent.

Korrigan ne songeait plus à la faire taire, mais à fuir... Lui-même avait pris dans ses bras Yvonne toujours inerte, tandis que, sur un signe qu'il venait de faire, ses deux complices enlevaient l'enfant.

Encore quelques secondes, et ils étaient loin !

Encore quelques secondes et le secours entrevu par la petite Suzanne arrivait trop tard !

Mais ses cris avaient dû être entendus, car à peine Korrigan avait-il fait quelques pas que la voiture arrivait sur lui avec la rapidité de l'éclair.

Cette voiture, dont le siège était occupé par deux hommes, deux espèces d'hercules qui portaient, avec une casquette plate, une livrée ou plutôt un uniforme de drap bleu foncé, li-eré d'argent, cette voiture avait dû sans doute parcourir un très long trajet, car elle était toute blanche de poussière et ses deux chevaux ruisselaient de sueur.

Les roues tournaient encore que déjà la portière s'était ouverte et qu'un homme avait bondi sur la route.

C'était, vêtu d'une longue redingote et coiffé d'un chapeau rond, un individu d'une quarantaine d'années, grand et maigre, au regard plein d'autorité, et dont le pâle et sombre visage était encadré de longs favoris très bruns.

En apercevant la petite Suzanne qui continuait de crier en se débattant désespérément entre les mains des deux complices de Korrigan, et en apercevant Yvonne que le vieux bandit emportait, il ne put réprimer un vif mouvement de surprise.

— Eh bien, qu'est-ce donc ? fit-il, les sourcils froncés et en s'avancant vivement vers le mari de la vieille Micheline, qu'est-ce donc ?... Et pourquoi ces cris ?... pourquoi maltraitez-vous cette femme et cette enfant ?

— Cette femme est folle ? répondit Korrigan.

— Folle ! s'écria l'étranger qui eut un imperceptible tressaillement, tandis que son regard se fixait plus attentivement sur la mère de Maurice, folle !

— Et cette enfant est une enfant que l'on m'a confiée... Or, comme toutes deux se sont enfuies cette nuit du château de Morgoff où je devais les garder, je viens de les rattraper et je les y ramène... Voilà tout.

Mais au moment où le vieux bandit avait prononcé le nom du château, l'inconnu avait encore tressailli, puis sur ses lèvres, un étrange sourire avait couru, aussitôt évanoui.

— Ah ! cette malheureuse femme est folle ! reprit-il vivement.

— Folle à lier ! répondit Korrigan.

— Mais elle a l'air bien malade !...

— Si malade que je ne suis pas sûr de la ramener vivante au château...

— Il faut donc d'abord la secourir, dit l'inconnu. Déposez-la ici... Mais vite !... dépêchez !... Je crois que la malheureuse agonise !...

Et, tout en parlant, il montrait l'endroit où, tout à l'heure, Yvonne, à bout de force, était restée inanimée entre les bras de la petite Suzanne.

Puis, se retournant, il n'eut qu'un signe à faire pour que l'homme qui se tenait à côté du cocher dégringolât rapidement du siège.

Il n'avait rien dit, mais l'autre avait compris.

D'un bond, il courut à la voiture, souleva une des banquettes et en retira une longue boîte de bois noir qu'il s'empressa d'apporter.

Il y avait dans cette boîte toute une pharmacie complète, comme si l'inconnu avait pu prévoir l'étrange rencontre qu'il allait faire et le service qu'il aurait à rendre.

Korrigan avait déposé Yvonne sur le gazon, et c'était la petite Suzanne qui, accroupie, la soutenait sur un de ses genoux.

L'étranger venait de faire respirer pendant plusieurs secondes à la folle un petit flacon qu'il avait retiré de la boîte ; puis, en prenant un autre, il essaya de faire passer entre ses dents serrées quelques gouttes du liquide qu'il contenait.

La vie semblait revenir, les joues de la jeune femme légèrement se coloraient, et son souffle, qui semblait éteint tout à l'heure, à présent lentement reprenait.

— Morgoff ! reprit alors vivement l'inconnu en levant les yeux sur le vieux bandit. Cette femme et cette enfant, venez-vous de me dire, étaient gardées par vous au château de Morgoff ?...

— Oui, monsieur, au château de Morgoff

— Alors, c'est vous qui êtes Herve Korrigan ?

Celui-ci n'avait pu s'empêcher de tressaillir.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Comment ce particulier qu'il n'avait jamais vu pouvait-il savoir son nom ?

— Oui, Herve Korrigan, répondit-il, non sans inquiétude.

— Et cette jeune femme... cette pauvre folle, c'est Yvonne de Chancel ?

Cette fois, ce ne fut plus seulement Korrigan qui resta tout saisi d'étonnement, mais aussi la petite Suzanne... mais encore les deux domestiques du château.

— Oui, Yvonne de Chancel, balbutia le vieux misérable.

— Et quand à cette enfant, reprit l'étrange inconnu, je crois aussi savoir son nom...

— Suzanne Didier, monsieur, Suzanne Didier ! s'écria celle-ci de plus en plus saisie.

— Oui, Suzanne Didier...

— Oh ! monsieur, ne nous abandonnez pas, supplia l'enfant en s'emparant des mains de l'étranger... ne nous livrez pas à cet homme... ne nous laissez pas ramener à Morgoff où des misérables nous ont enfermés, séquestrés... à Morgoff, où la vieille Micheline, qui est un monstre aussi... un monstre comme son mari... un monstre comme cet homme, nous torture et nous tuera !...

— Oh ! monsieur, si vous avez une mère, une femme, un enfant, c'est en leur nom que je vous supplie de venir à notre secours... c'est en leur nom que je vous supplie de nous sauver !...

Et le visage baigné de larmes, la petite Suzanne, qui n'avait pas lâché les mains de l'inconnu, l'implorait du regard.

— Oui, mon enfant, oui, je vous sauverai ! répondit vivement celui-ci avec un accent qui aurait pu paraître singulier, mais auquel la petite Suzanne était trop émue pour pouvoir s'arrêter. Oui, je vous sauverai, car c'était pour vous... car c'était pour elle aussi... pour Yvonne de Chancel, que j'allais au château de Morgoff...

— Pour elles ! s'écria Korrigan.

— Oui, pour elles... pour qu'elles me suivent...

— Vous êtes fou !

— Attendez !

Et se relevant brusquement, l'inconnu prit Korrigan par le bras et l'entraîna à l'écart.

Puis, tirant en se cachant un papier de sa poche, il le mit sous les yeux du vieux bandit.

— Sauvez-vous lire ? fit-il ironiquement. Lisez !

— Qu'est-ce ? dit Korrigan de plus en plus ahuri.

— Lisez !

Et le vieux bandit n'eut pas plutôt jeté les yeux sur le papier qu'il tressaillit.

— Ah bah ! s'écria-t-il, la voix sourde.

— Eh bien ! fit l'autre froidement.

— Une lettre de M. le baron !

— Oui, une lettre du baron de Chancel... Reconnaissez-vous ses armes ?

— Oui ! oui !

— Sa signature ?

— Oui, c'est bien la sienne...

— Alors vous êtes bien convaincu, n'est-ce pas ?

— Comment pourrais-je m'y tromper ?

— Eh bien ! lisez !... lisez !... Que vous dit votre maître ?...

Que vous ordonne-t-il ?

— D'obéir sur-le-champ à celui qui me remettra cette lettre...

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire de lui remettre sa fille et l'enfant.

— Est-ce clair ?

— En effet.

— Eh bien ! dit avec autorité l'inconnu en étendant la main dans la direction de Morgoff, voici votre chemin — et voici le mien ! ajouta-t-il en montrant l'autre bout de la route. Au revoir !

— Au revoir ! répondit Korrigan dont la voiture, une minute plus tard, avait déjà disparu du côté du château.

Pendant ce temps, la vieille Micheline n'avait pas bougé de la fenêtre de la tour.

A chaque instant, elle prêtait encore l'oreille, guettant, avec une impatience qui lui donnait la fièvre, le retour de Korrigan.

— Il tarde bien tant ! grommelait-elle. Est-ce qu'il ne les aurait pas retrouvés ?

Et à cette pensée... à la pensée que les deux fugitives avaient pu réussir à s'échapper et qu'elle ne pourrait pas se venger des transes qu'elle venait d'avoir, l'horrible créature grinçait des dents de colère.

Mais en songeant combien les chemins étaient difficiles et combien la faiblesse d'Yvonne était grande, elle finissait par se rassurer.

— La folle n'a pas pu aller bien loin, se disait-elle alors avec un éclair de joie sauvage dans les yeux. Oh ! oui, Korrigan l'aura rattrapée !... Korrigan la ramènera !

Mais elle était pourtant de plus en plus inquiète, de plus en plus fiévreuse, et des accès de violente colère la prenaient parfois contre le vieux bandit dont elle guettait toujours le retour.

— Pourquoi n'est-il pas là ?... Que fait-il donc ? s'écriait-elle.

Mais comme elle tournait autour de la chambre comme une bête fauve, tout à coup, elle se redressa.

— Oh ! cette fois, c'est bien lui !... c'est bien Korrigan !...

Oui, le bruit d'abord très sourd, très lointain, mais de plus en plus distinct qui venait de s'élever dans le grand silence qui l'entourait, c'était bien le bruit de sa voiture !

Haletante, elle écouta encore pendant quelques secondes, puis, brusquement, elle s'enfuit en courant.

Comme elle arrivait dans la cour d'honneur du château, Korrigan venait d'y pénétrer et mettait pied à terre.

Les poings crispés et la bouche prête à vomir les plus grossières injures, la vieille mégère s'élança vers la voiture, puis recula avec un cri de fureur, dardant sur Korrigan et sur les deux domestiques des yeux stupides, des yeux fous.

Et sa colère était telle qu'elle voulait parler et qu'elle ne le pouvait pas !... Pas une syllabe, pas un mot ne pouvait sortir de sa gorge, et elle étouffait en poussant des cris rauques, de sourds rugissements qui la rendaient plus hideuse et plus effrayante encore.

— Vide !... Vide ! put-elle enfin bégayer. Vide !

Et ses yeux, qui jetaient des flammes, se posaient fixement sur le vieux bandit pour l'interroger.

— Oui, vide, répondit vivement celui-ci. Mais calme-toi... ne te fâche pas... je vais te dire ce qui m'est arrivé...

Mais elle ne l'écoutait pas ! Mais elle ne voyait que cette voiture qui revenait vide !... Mais elle ne songeait qu'à sa proie qui venait de lui échapper !

— Elles ont pu fuir !... Tu ne les as pas rattrapées ! hurla-t-elle, pre-que menaçante.

— Si, je les avais rattrapées, dit toujours vivement Korrigan, et si je ne les ramène pas, c'est que je n'ai pas pu les ramener...

Elle le regardait d'un air hébété.

—Ah ! la folle avait beau être agonisante, je te réponds qu'elles avaient tout de même fait du chemin ! reprit le vieux bandit. Car elles étaient déjà si loin, si loin, que je me demandais ce qu'elles avaient pu devenir et où elles avaient pu passer, quand enfin je les aperçus.

La folle, heureusement, avaient été reprise d'une nouvelle faiblesse et s'était évanouie... Mais la gamine aurait pu facilement m'échapper, et c'était précisément la peur que j'avais quand, à ma grande surprise, je vis cette imbécile d'enfant rester près de l'autre et m'attendre...

La vieille Micheline tremblait d'impatience.

—Mais parle donc !... parle donc ! s'écria-t-elle. Puisque tu les avais retrouvées, pourquoi ne sont-elles pas là ?... Tu leur as donc fait grâce ?... Tu t'es donc laissé attendrir ?... Tu as donc été assez stupide pour les relâcher ?...

—Moi ! s'écria Korrigan avec un sinistre sourire. On dirait que tu ne me connais pas ?

—Et bien ! où sont-elles ?

—Je n'en sais rien....

—Comment !

—Seulement ce qu'il y a de certain, c'est qu'en s'échappant du château elles n'ont fait que changer de prison et qu'elles sont toujours sous la coupe du baron....

—Mais laisse-moi parler, ajouta brusquement le vieux bandit en s'apercevant que sa femme venait de faire un mouvement pour l'interrompre encore, laisse-moi parler ou nous n'en finirons pas.

—Je viens donc de te dire que je les avais rattrapées, mais tu penses bien qu'elles n'allaient pas se rendre sans pleurs et sans cris.

—Je ne te parle pas de la folle qui n'avait plus de souffle, mais de la gamine qui s'était jetée sur elle pour la défendre et qu'il était impossible d'enlever, impossible d'arracher de là....

—Impossible ! ricana la vieille mégère.

—Oui, impossible... Oui, les coups pleuvaient sur elle, et nous avions beau l'assommer presque, rien ne pouvait lui faire lâcher prise....

—J'aurais bien voulu être là !....

—Et je n'ai pas besoin de te dire les cris qu'elle jetait... tes hurlements qu'elle poussait....

—Inutilement !

—Je le croyais aussi.

—Personne ne pouvait l'entendre....

—Eh bien, c'est ce qui te trompe... Par hasard, quelqu'un l'avait entendue... Du fond de la route, une voiture venait de surgir, et comme je venais enfin de saisir la folle, comme enfin j'allais l'emporter, cette voiture arriva sur nous comme la foudre et un homme se dressa devant moi... Et sais-tu quel était cet homme !

—Parle !... parle !

—Eh bien, voilà où l'aventure devient étrange !... Cet homme était un envoyé du baron... cet homme, quand il avait entendu les cris de la gamine, venait précisément ici... venait précisément au château de Morgoff !....

—Cet homme !

—Oui, cet homme, qui m'avait d'abord très étonné en me disant mon nom, puis celui de la folle, puis celui de la gamine... cet homme était envoyé par le baron de Chancel pour nous reprendre nos prisonnières !

La vieille Micheline était devenue plus blanche qu'une morte.

—Parles-tu sérieusement ?... N'es-tu pas devenu fou ? s'écria-t-elle.

—Attends, fit tranquillement Korrigan, attends... et tu vas voir que je ne suis pas plus fou que toi...

Puis sortant de la poche de sa veste la lettre que l'inconnu lui avait mise sous les yeux et qu'il avait gardée :

—A ton tour, lis ceci ! dit-il.

La vieille géôlière se jeta sur le papier et le dévora des yeux.

—Une lettre du baron ! s'écria-t-elle.

—Tu reconnais bien son écriture ?

—Certes !

—Ces armes-là sont bien les siennes ?

—Oh ! il n'y a pas le moindre doute, cette lettre est bien de lui ! fit la vieille Micheline toute saisie. Et il nous ordonne de remettre à cet homme la folle et l'enfant...

—Comme tu vois, dit Korrigan. Et voilà pourquoi la voiture était vide !...

—Et voilà pourquoi elles doivent être maintenant déjà bien loin de Morgoff...

—Mais pourquoi le baron nous les reprend-ils ?... Est-ce qu'il n'aurait plus confiance en nous ? dit vivement et avec inquiétude la vieille Micheline.

—Mais non, ce n'est pas ça !...

—Alors qu'est-ce donc ?

—Eh bien, à mon avis, et je suis certain de ne pas me tromper, si le baron nous les reprend, c'est tout simplement parce que le château de Morgoff ne lui paraît plus assez sûr pour les garder,

c'est-à-dire c'est tout simplement parce que ceux qui peuvent s'intéresser à ces deux femmes ont peut-être fini par découvrir quelles étaient enfermées ici et que, pour dépister leurs recherches, il n'a rien trouvé de mieux que de les changer d'asile où, pour mieux dire, de prison....

—C'est dommage ! grogna l'affreuse mégère.

—Tu les regrettes donc ! ricana le vieux bandit. Eh bien, moi, ma vieille, je suis, au contraire, enchanté d'être débarrassé d'elles.... enchanté de ne plus me trouver mêlé à toutes ces histoires auxquelles je ne comprenais rien et qui pourraient bien, un jour ou l'autre, quoi que tu en dises et quelle que puisse être l'influence du baron, finir plus mal qu'on ne pense.

—Oui, ajouta-t-il avec un nouveau ricanement, qu'elles s'en aillent !... et bon voyage !....

Et comme il venait de le dire, Yvonne et la petite Suzanne étaient, en effet, déjà bien loin de là... déjà bien loin du vieux château de Morgoff....

Encore toute pâle de sa dernière défaillance, la mère de Maurice qui, grâce aux soins de l'inconnu, avait fini par reprendre ses sens, demeurait la tête appuyée sur l'épaule de la petite Suzanne, souriante, et son front tout à l'heure si livide à présent rayonnant de joie.

Le visage aussi de l'enfant n'avait plus qu'un reflet de bonheur.

Car, elles n'en doutaient pas, c'était bien la Providence qui leur avait fait rencontrer cet homme juste au moment où elles pouvaient se croire perdues, juste au moment où elles allaient retomber entre les mains de l'horrible Korrigan....

Et maintenant elle n'avaient plus rien à craindre !....

Et maintenant elles ne seraient plus ensevelies dans le sombre château de Morgoff....

La pierre de leur sépulcre était brisée !....

Elles étaient libres ! Elles étaient sauvées !....

Sauvées !

Hélas ! pauvres et malheureuses femmes, vous ne l'étiez pas encore !... et vous n'aviez pas encore assez souffert, assez pleuré !...

Mais comment n'auraient-elles pas eu cette illusion ? comment ne se seraient-elles pas abandonnées à cette immense joie qu'elles pouvaient à peine supporter, quand l'homme qui était assis en face d'elles, quand l'homme qui les avait arrachées des mains de Korrigan leur avait dit dix fois, vingt fois lui-même qu'elles n'avaient plus rien à redouter de leurs bourreaux et que, désormais, tous leurs maux étaient finis !

Aussi, tandis que la voiture qui les emportait loin de leur ancienne prison continuait de rouler aussi rapidement que le permettaient des chemins aussi accidentés, ne cessaient-elles de lui sourire ou de le regarder avec des yeux pleins de reconnaissance pendant que, de son côté, ses yeux ne les quittaient pas.

Et, chose étrange, cet homme dont le visage était si froid et si sévère et qui avait parlé à Korrigan d'un ton si impérieux et si plein d'autorité, cet homme qui, loin d'être le sauveur qu'elles croyaient, allait se faire le complice du baron de Chancel et du comte de Guérande et devenir à son tour leur géôlier, cet homme ne pouvait les regarder sans être en proie par moments à une émotion profonde, sans laisser même, parfois, échapper tout bas quelques mots de pitié.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Pourquoi, s'il plaignait Yvonne et la petite Suzanne, cet homme avait-il accepté de les torturer à son tour ?

Quel était donc ce mystère, ou plutôt quel était donc le secret qui liait cet homme au baron de Chancel et qui le faisait accepter de jouer malgré lui ce rôle infâme ?

Mais ces réflexions-là, la mère de Maurice et la petite Suzanne ne pouvaient les faire, puisqu'elles ne savaient rien, puisqu'elles ne se doutaient de rien.

Elles ne pensaient d'ailleurs qu'à une chose : qu'au moment où ce long et fatigant voyage serait enfin terminé... qu'au moment où, loin de ce pays maudit, elles pourraient enfin trouver l'oubli de leurs souffrances, l'oubli de leurs douleurs, dans les bras de leur mère chérie, de leur enfant adoré.

De plus en plus radiée, la petite Suzanne ne cessait de jeter à travers la portière des regards impatients.

Parfois aussi, tandis qu'Yvonne se redressait et demeurait immobile dans un coin, elle se retournait pour regarder derrière elle.

Oh ! comme le château de Morgoff devait être loin maintenant !... Comme elles devaient être loin maintenant de la vieille Micheline et de Korrigan... loin de ces deux monstres dont le souvenir seul les faisait frémir !....

(A suivre)

Ceux qui désirent une instruction gratuite dans les Beaux-Arts doivent s'adresser à The Canadian Royal Art Union, Ltd, 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, Canada. L'école des Beaux-Arts a son siège au *Mechanical Institut Building, Montreal*. C'est absolument gratuit. Tirages mensuels le dernier jour de chaque mois aux bureaux de la rue St-Jacques, pour la distribution d'œuvres d'art.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

Floraison — (Suite)

First system of musical notation for the piano accompaniment, consisting of two staves (treble and bass clef).

Second system of musical notation for the piano accompaniment, consisting of two staves (treble and bass clef).

Third system of musical notation for the piano accompaniment, consisting of two staves (treble and bass clef).

Fourth system of musical notation for the piano accompaniment, consisting of two staves (treble and bass clef).

Fifth system of musical notation for the piano accompaniment, consisting of two staves (treble and bass clef).

First system of musical notation for the vocal line and piano accompaniment. The vocal line is on a single staff, and the piano accompaniment is on two staves (treble and bass clef). The lyrics are: "mour en . core eu . dor . mi qui fait chan . ter — l' E . ter . nel . le Na .".

Second system of musical notation for the vocal line and piano accompaniment. The vocal line is on a single staff, and the piano accompaniment is on two staves (treble and bass clef). The lyrics are: "tu . re . C'est l' A . mour . l' A . mour ! cest l' A .".

Third system of musical notation for the vocal line and piano accompaniment. The vocal line is on a single staff, and the piano accompaniment is on two staves (treble and bass clef). The lyrics are: ". mour en . core en . dor . mi qui met des de . sirs — dans les yeux des".

Fourth system of musical notation for the vocal line and piano accompaniment. The vocal line is on a single staff, and the piano accompaniment is on two staves (treble and bass clef). The lyrics are: "fem . mes . des de . sirs dans les yeux des fem . mes !".



THEATRE DE LA GAITE  
**LA FILLE DE MADAME ANGOT**  
 Opera Comique en 3 actes  
 Musique de  
**Charles LECOCC**  
 Gavotte dansee par M<sup>lle</sup> SIMON-GIRARD

Allegretto  
 PIANO  
 p

leggerissimo

e staccato

2

con grazia

piu f

p

Piu lento

3



IL IGNORAIT CE QUE C'ÉTAIT QU'UN ANGE



Elle (langouissamment et les yeux mi-clos).—Monsieur Albert, vous êtes vous jamais imaginé ce que pouvait être un ange ?  
Lui (après avoir réfléchi quelques secondes).—Mon Dieu, non, mademoiselle.  
Chose curieuse, le monsieur qui ne savait pas ce que c'était que les anges, a été invité à cesser ses visites.

## FRATERNITÉ

N'avez vous jamais, chers amis,  
Dans un sentier vu des fourmis ?  
Quand quelqu'une d'elle succombe  
Sous un poids un peu trop pesant,  
Pour soulager celle qui tombe  
Il en vient une autre à l'instant.  
Cette concorde fraternelle  
Leur fait porter au magasin,  
Cahin, cahin, ce que le zèle  
Leur fit ramasser en chemin.  
Sur leurs façons réglez la vôtre,  
Mortels, ceci s'adresse à vous ;  
Secourez-vous les uns les autres ;  
Le poids en deviendra plus doux.

PANARD.

## LA VEILLEE DES NOCES

COMEDIE EN UN ACTE.

PERSONNAGES : M. DENIS.—Mme DENIS

M. et Mme Denis, après le dîner, rentrent dans le salon. Douillettement, ils s'installent dans de larges fauteuils et s'approchent du foyer. Près d'eux, sur une table basse, une lampe, coiffée d'un abat-jour épais, répand dans la pièce une clarté vague, laissant aux choses des formes indéfinies.

M. DENIS.—Brrr ! Ce n'est pas gai ici... Louise, monte donc un peu cette lampe, elle ne va pas.

Mme DENIS.—Oui, mon ami. (Silence.)... Veux-tu prendre un peu de liqueur ?

M. DENIS.—Merci.

Mme DENIS.—Mais tu n'as presque rien mangé ce soir... ça te réchaufferait un peu.

M. DENIS.—Non, merci.

Mme DENIS.—Un cigare, alors ?

M. DENIS.—Pas davantage. (Il se lève, fait quelques pas dans le salon, et ramasse une fleur sur laquelle il vient de marcher.) Tiens ! Louise, regarde donc !

Mme DENIS, vivement.—Une fleur d'oranger de la robe de Colette !... (Avec émotion.) Oh ! donne !...

M. DENIS.—Pauvre petite ! (Un temps.—A sa femme.) Qu'est-ce que tu as donc ?... tu pleures ?

Mme DENIS, sanglotant.—Moi ?... oh ! non, mon ami... non ; c'est... c'est... un gravier que j'ai dans l'œil.

M. DENIS, tirant son mouchoir.—Ah ! sapristi, je crois bien que j'en ai un aussi !... (Pendant un instant on n'entend que le bruit de leurs larmes.)

Tiens ! veux-tu que je te dise franchement ma façon de penser ?... Eh bien, je suis très malheureux !—Quand je songe que ce matin encore elle était là, que je la voyais courir partout dans sa robe blanche, l'œil brillant, avec des sourires pleins les lèvres !... J'étais content, moi, de la voir heureuse ; quand nous l'avons conduite à l'église, tout le monde la regardait : elle était si belle !... Et puis, brusquement, plus rien. Ce monsieur l'a emmenée ;... c'est à peine s'il a bien voulu me laisser le temps de l'embrasser !

Mme DENIS.—Et moi, il l'a pour ainsi dire arrachée de mes bras !... Sais-tu ce qu'il m'a dit ?... " Je vous l'enlève, belle-maman, sans cela nous ne sortirions pas des épanchements ! "

M. DENIS.— Quel monstre ! Quand je pense que c'est à ce farceur-là que nous avons donné notre Colette !...

Mme DENIS.— Notre pauvre petite Colette, si affectueuse,

si douce... si câline !... Ah ! elle doit souffrir, elle aussi, car elle nous aimait bien.

M. DENIS.—C'est la première fois que nous nous séparons d'elle, tu ne peux pas comprendre la peine que ça me fait.

Mme DENIS.—Je souffre autant que toi !

M. DENIS.—Ce n'est pas possible... D'ailleurs, je l'ai toujours aimée davantage !

Mme DENIS.—Si on peut dire !... Tu l'aimes en égoïste, parce qu'elle te dorlotait, te cajolait ; mais moi, je l'aimais pour elle-même.—Quand elle était malade, qui est-ce qui la soignait ?

M. DENIS.—Ah ! je suppose que je la soignais aussi bien que toi !... Je ne la quittais ni jour, ni nuit.

Mme DENIS.—Et moi, est-ce que je l'ai quittée jamais ? J'ai bien assez de chagrin comme ça, tu devrais bien ne pas m'en faire encore, en me disant des choses injustes.

M. DENIS.—Allons, tiens ! veux-tu que je te dise la vérité ? c'est que nous l'aimions autant l'un que l'autre ; c'est que nous vivions de sa vie, jour par jour, minute par minute. Il suffisait qu'elle nous regardât l'un ou l'autre pour nous faire tous ses caprices, même les moins raisonnables. Nous étions ses esclaves, ses sujets !... Maintenant, elle est loin..., elle dit à un monsieur qu'elle l'aime, comme elle me le disait à moi !...

Mme DENIS.—Oh ! non, elle le lui dit beaucoup mieux... à lui !

M. DENIS.—Voilà la vie ! Pendant vingt ans, on élève son enfant ; on lui donne son sang, ses peines, ses larmes. Rien ne vous coûte pour qu'il soit heureux. Et puis, un beau jour, passe un gentil garçon, et voilà le cœur de votre fille qui lui court après !... Alors, adieu papa, adieu maman, adieu famille... ; elle ne se rappelle rien, elle piétine sur votre cœur, elle vous donne des baisers qui se trompent d'adresse, et, finalement, on est obligé de dire au joli garçon qui vole votre trésor : " Vous êtes vraiment bien bon, cher monsieur, je suis très flatté, donnez-vous donc la peine d'être heureux ! "

Voilà !... Et nous restons là à dévorer nos larmes, pendant qu'eux, les enfants, les ingrats, ils s'en vont la joie au cœur, légers comme des oiseaux, et le bec enfariné de caresses !

Mme DENIS.—Voyons, mon ami, en somme, il faut être raisonnable. Georges est très bon... notre Colette est heureuse...

M. DENIS.—Eh bien, voilà justement ce que je lui reproch... (Il s'arrête interdit.)

Mme DENIS.—Eh ! tu vois bien, que tu l'aimes en jaloux et en égoïste ! Ose donc finir ta phrase !... Ce n'est pas du vrai chagrin que tu as ; tu es fier parce que le matin en partant, et le soir en rentrant, ta fille ne sera plus là pour t'embrasser ; ce sont ses câlineries que tu regrettes !

M. DENIS.—Eh bien, quand je les regretterais, après tout, où serait le mal ? J'ai le courage de mon opinion, au moins ; tandis que toi, je suis sûr que tu as déjà caché une demi-douzaine de reliques, et que tu iras pleurer dessus... toute seule !

Mme DENIS, vivement.—Ah ! je te défends de me les prendre !

## NE LE CONNAISSAIT QU'EN PARTIE



Tante Penoute.—Vois-tu, Penoute, c'est le morceau "Home, Sweet Home" avec les variations, que joue Mlle Domiré. Ne le connaissais-tu pas ?  
Oncle Penoute.—Je n'en connais rien que les variations.

M. DENIS, très humblement.—Tu me les montreras quelquefois, dis !... C'est tout ce que je te demande. (*Changeant de ton*) Après tout, je pense que tu n'as pas la prétention de garder ces souvenirs uniquement pour toi ; Colette est ma fille, aussi bien que la tienne !

Mme DENIS.—Mais, mon ami, qui te parle de cela ? C'est toi qui t'emportes à propos de rien ; au moindre mot, te vois-tu parti comme une soupe au lait ;... je ne t'ai jamais vu comme cela.

M. DENIS.—Qu'est-ce que tu veux ? je ne peux pas me faire à cette idée-là.

Mme DENIS.—Enfin, rappelle-toi bien, c'est toi qui l'as voulu, ce gendre !

M. DENIS.—Puisqu'elle l'aimait, la petite, j'étais bien forcé.

Mme DENIS.—Mais tu le trouvais charmant, tu ne jurais que par lui. A t'entendre, il avait toutes les qualités, tu en étais absolument toqué ?

M. DENIS.—Toqué, toqué !... évidemment je le trouvais très gentil... tant qu'il me laissait ma fille, et même je ne le chicanais pas sur la longueur de ses visites ; mais maintenant... Tiens ! tu me ferais dire des bêtises ! As-tu vu son œil quand il est parti ?

Mme DENIS.—Non.

M. DENIS.—Positivement, il m'a fait l'effet d'un aigle emportant une brebis !... Quand je dis un aigle, tu comprends, c'est pour la comparaison.

Mme DENIS.—Vraiment, il avait l'air... ? Mais notre Colette, notre fille, elle pleurait, n'est-ce pas ?

M. DENIS.—Elle pleurait... oui, évidemment ; mais, tu sais, derrière cette pluie-là, on sentait le soleil ? Je suis sûr qu'à peine en voiture, elle s'est pendue au cou de son mari.

Mme DENIS, après un temps.—Ah ! mon pauvre Charles, te rappelles-tu comme tu m'as embrassée, il y a trente ans, quand tu m'as emmenée, toi aussi ?

M. DENIS, guilleret.—Si je me rappelle !... Étions-nous assez contents d'être débarrassés de la famille ! Ils pleuraient tous comme des fontaines... ce n'est pas drôle, en un pareil moment, de voir sangloter tout le monde.

Mme DENIS.—Moi aussi, je pleurais.

M. DENIS.—Oui, où ! mais, pour la forme ! Je ne dis pas, dans le fond tu étais peut-être un peu triste, ça se comprend, mais ton chagrin s'est bien vite dissipé sous les baisers que je te donnais... et que tu me rendais sans trop compter.

Mme DENIS.—Je t'aimais tant !

M. DENIS.—Et moi, Louise chérie ! (*M. Denis rapproche son fauteuil de celui de sa femme et lui prend la main.*)

Mme DENIS.—Veux-tu finir, mécréant !

M. DENIS, enchanté.—Mécréant ! Ah ! oui... je

ne m'en cache pas, je dois reconnaître qu'en effet je devais avoir une certaine allure !

Mme DENIS.—Et un œil !... un œil de démon !

M. DENIS.—Aussi, quand je suis parti avec toi, ta mère m'a lancé un regard !... Et si tu avais entendu sa façon de dire : "Rendez la heureuse !" Cela pouvait se traduire par : "Comme je t'étranglerais bien, toi !"

Mme DENIS, rêveuse.—Je songe qu'en ce moment Georges est peut-être occupé à raconter la même chose à Colette.

M. DENIS, furieux.—Ah ! le misérable !

Mme DENIS, l'interrompant.—Mais nous l'avons bien fait, mon ami !

M. DENIS.—C'est juste, nous l'avons fait !... Et il va lui prendre sa petite main, comme jadis j'ai pris la tienne... et tout doucement il lui dira, comme je te l'ai dit : "Mon amour, voulez-vous être ma femme ?" Tiens, Louise, pour voir si je suis encore souple, laisse-moi me mettre à tes genoux comme le soir de ce beau jour ; laisse-moi te répéter, mes pauvres yeux usés dans les tiens, tout ce que mon âme a pensé pendant tant d'années... ; veux-tu ?

Mme DENIS, émue.—Je veux bien, mon ami... mais fais attention à ta jambe malade.

M. DENIS.—Est-ce qu'on sent la douleur quand les lèvres savent encore dire : Je t'aime ! (*Il essaye à plusieurs reprises de s'agenouiller, mais, malgré tous ses efforts, il ne peut y parvenir.*) Hélas ! mon cœur reste trop jeune dans un corps trop vieux !... (*Il embrasse la main de sa femme et ne peut s'empêcher de pleurer.*)

Mme DENIS.—Quoi ! une larme !... Et pourquoi ?... Est-ce de regret ?... N'as-tu pas été heureux avec ta petite Louise d'autrefois ?... Ne l'es-tu pas encore avec ta bonne vieille d'aujourd'hui ?...

Nous sommes arrivés à la fin de la vie, en nous aimant de toutes nos forces, que veux-tu de plus ? c'est la loi de la nature, c'est au tour de nos enfants à se donner des baisers, c'est à nous maintenant à nous rappeler les caresses d'autant !...

M. DENIS.—Oui, nous avons tort de leur en vouloir ! Nous les regarderons, ces aimés, et leur bonheur réveillera nos souvenirs de printemps, comme les premiers rayons de soleil font éclore les violettes sous la neige !

Mme DENIS, se levant.—Allons, cher mari, offrez-moi votre bras, et — comme dit Marinette — reconduisez-moi chez nous... Je suis encore en mariée, puisque me voilà toute blanche !

MICHEL PROVINS.

## UNE FANTAISIE DE VILLIER DE L'ISLE ADAM

Le Sultan.—Giaffard, quel est ce bruit ?

Le grand vizir.—Haute se, il y a dans la cour du sérail 50.000 muets qui demandent à parler à Votre Majesté.

Le Sultan (ébouffé).—Mais sont-ils réellement muets ?

Le grand vizir.—Dame, ils le disent, Hautesses.

## SON CHOIX

Maman.—Quelle sorte de bas préférerais-tu, Emile, pour le pendre dans la cheminée un jour de Noël ?

Emile.—Oh, maman, je ne regarderais pas s'il est tout laine, mais j'aimerais assez l'avoir d'une verge de longneur.

## PARENTS TERRIBLES

Madame Lafinète, mère (à son fils qui emmène sa danseuse au buffet).—Surtout, Georges, pas de glace, mon enfant. Souviens-toi que tu as été indisposé toute la nuit dernière... (*Tête de Georges.*)

## LA CONCLUSION A TIRER



Le petit Claudin (bas, à son ami Freddie).—Celle-là, c'est Louise, la fille à la mère Serpentin. C'est une jeune mariée de deux mois, mais son mari lui a dit d'aller chez le diable et elle retourne chez sa mère.

PAS! MÊME VINGT-CINQ CENTS



*Cousin Penoute junior.* — Eh bien, Pasfin, le livre que tu as acheté à Montréal, l'autre jour, le "Parfait Secrétaire des Amants", ça t'a-t-il rendu service pour écrire à ta blonde ?

*Pasfin.* — Non, pas du tout ! Les lettres sont assez bien tournées, mais elles sont toutes adressées à ma "chère Amélia", ma "chère Julio", ma "chère Amanda", et ma blonde à moi s'appelle Zoé Madeleine ! Ça ne vaut pas les vingt-cents que j'ai payé !

## CONQUISTADORS

Gerfauts hors du charnier natal,  
Fuyant leurs misères hautaines,  
Alors routiers et capitaines  
Partaient pleins d'un rêve brutal.

Ils allaient vers l'ardent métal  
Qui mûrit aux mines lointaines  
Et les vents penchaient leurs antennes  
Vers le rivage occidental.

Le soir, dans leurs songes épiques,  
Les flots fulgurants des tropiques  
Jetaient leur mirage doré.

Ou penchés sur leurs caravelles,  
Ils voyaient un ciel ignoré.  
Se remplir d'étoiles nouvelles.

LUCIEN BARDES.

## Amusements et Sports

MONUMENT NATIONAL

La série des Soirées de Famille continue à se dérouler, brillamment, avec des spectacles toujours renouvelés, judicieusement choisis et dans lesquels nos amateurs trouvent à exercer leur verve, car ils sont généralement empruntés au répertoire des maîtres en l'art de faire rire.

J'ai nommé Labiche, Moineaux, Mallefille et *tutti quanti*.

Judi c'est "La Souris", la charmante comédie en 2 actes de Armand des Roseaux, avec Mlle L. Papineau et M. O. Paradis. "La Grammaire", comédie en 2 actes de Labiche et Jolly avec, comme interprètes : MM. Bédard, Duhamel, Barré et Morin, Mlle H. Daigle. "Le Voyage à Boulogne-sur-Mer", comédie en 2 actes avec MM. E'zéar Roy, A. Laramée, A. Germain, Bastien, Duhamel, Barré, Morin, Bédard et une nombreuse figuration.

Tout cela a été rendu avec beaucoup de brio, surtout le "Voyage à Boulogne-sur-Mer", qui a enlevé tous les suffrages du public. Il y avait d'excellents intermèdes d'entr'actes.

Mlle Blanche Payette a chanté "Les Oisillons", de Massenet, avec Mlle E. Normandin comme accompagnateur.

"Le Songe d'une nuit d'été", de Aubrois Thomas, a été bien rendu par Mr E. Bélanger. M. Aimé Mackay, accompagnateur.

Comme toujours, une société nombreuse et choisie remplissait la salle. Jeudi 9 février, on nous promet trois jolies comédies en 1 acte : "Les deux Veuves", de Mallefille, "Les deux sourds", de Jules Moineaux, "Les deux Timides", d'Eugène Labiche. Tout par deux à cette soirée.

x

PARC SOHMER

Toujours foule au Parc où, chaque dimanche, les programmes les plus intéressants alternent et se surpassent. M. Ernest Lavigne a repris son pupitre, et les attractions nouvelles qui sollicitent nos suffrages défilent, en rangs pressés, constituant un spectacle vivement apprécié du public, tant aux séances de l'après-midi qu'à celles du soir.

MM. Lavigne et Lajoie sont en train de préparer, pour la réouverture

annuelle de la saison 1899, un programme tel qu'il n'en a pas été encore exécuté de semblable. On parle d'une puissante attraction, entièrement inédite à Montréal, au sujet de laquelle ces messieurs sont en pourparlers et qu'ils pourraient bien faire venir d'Europe.

Nous n'en pouvons dire davantage, mais s'ils réussissaient, il est certain que jamais, même dans les parcs similaires de New-York ou de Chicago, on n'aurait vu chose plus attrayante et plus propre à convaincre le public Montréalais de tous les sacrifices que consent à assumer la direction du Parc Sohmer afin de lui être agréable.

x

HER MAJESTY'S THEATRE

Après le succès de Cyrano de Bergerac, M. et Mme Murphy, toujours à la recherche de spectacles de première ordre, ferment les portes de leur salle pendant une semaine.

Il est plus que probable qu'elles rouvriront, la semaine suivante, avec une attraction absolument hors de pair si, toutefois, les négociations en cours peuvent aboutir.

PALLADIO.

PAS LA PEINE

Un provincial, venu à Paris pour la première fois, prend place à une table d'un restaurant du Palais-Royal.

Pendant qu'il procède méthodiquement à son installation, le garçon lui débite machinalement la kyrielle :

— Melon, andouille, tête de veau, pieds de cochon...

Le monsieur, grincheux, se lève furibond :

— Ah ! triple insolent, est-ce que vous croyez que je viens de Landerneau pour me faire insulter ?

SIMPLE RÉFLEXION

*Louise (qui est obligée de porter constamment les vieilles robes de sa sœur aînée).* — Enfin, que je vais donc être contente quand je serai assez grosse pour ne plus occuper les costumes de mes parents.

UN DROLE D'HOMME

*Biscornet.* — Quelle sorte d'homme est donc Taupin ?

*Callignon.* — Taupin ! Vous n'êtes pas capable de lui faire entrer une seule idée dans la tête, pas plus que de lui en faire sortir une.

HORREUR !

Un monsieur qui sort d'un bain de barèges se dispose à sortir de l'établissement.

— Que cachez-vous là ? fait le garçon attentif.

— Deux bouteilles de l'eau de mon bain ; elle est à moi, somme toute, je l'ai payée.

— Assurément, mais qu'en voulez-vous faire ?

— On a conseillé à ma belle-mère de boire des eaux sulfureuses.

## MODES PARISIENNES



COIFFURE POUR FILLETTE DE 10 A 12 ANS.—Les cheveux bouffants sont ramenés très en arrière et retenus par un nœud de ruban ; ils retombent ensuite en des anglaises très souples.

## PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)



No 459.—Corsage pour jeune fille.

No 459 — Ce corsage est fait en étoffe de laine avec col en soie verte, deux rangs de piqûres et un velours vert, puis, tout autour, une jolie dentelle froncée. Ce joli corsage est une bonne acquisition pour la garde-robe d'une jeune fille. Il faut faire une doublure ajustée sur laquelle est posé le dessus ; un plastron froncé sur le devant avec un col droit s'ajuste sur l'épaule ; le dos est large et froncé à la taille ; le devant forme un peu un effet de blouse ; les manches, très ajustées, ont dans le haut un petit pof ; le corsage se ferme sur le devant.

Il faut 2 verges, en 44 pouces, pour une jeune fille de 14 ans.

No 459 est coupé dans les grandeurs de 12 à 16 ans.

No 359.—Rien n'est plus gracieux, pour une robe de chambre, que celle



No 359.—Robe de chambre avec plis Watteau pour dame.

fait avec un pli Watteau dans le dos, elle a l'avantage pour une personne petite de la grandir. Celle que nous présentons est en flanelle bleue avec raies plus foncées ; la doublure est ajustée ; les dessous de bras et petits côtés sont ajustés sur la doublure ; le dos est couvert par le pli Watteau qui prend sous le col marin ; l'ampleur du devant est froncée de quelques pouces au cou. On peut finir le devant du cou avec un petit ruché ou un col montant ; autour du col, il y a un ruché en biais et deux autres biais formant épaulettes et chaque biais fini par une petite dentelle ; une ceinture en ruban, prise sous le Watteau, se rattache sur le devant et retient les fronces en place.

Il faut 6 verges  $\frac{1}{2}$ , en 44 pouces, pour une personne de grandeur moyenne.

No 359 est coupé dans les grandeurs de 33 à 40 pouces, mesure de buste.

## COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

## UN NOUVEAU THÉÂTRE

On parle de la création, à Paris et pour l'année 1900, d'un théâtre italien, très richement agencé, et dirigé par Jean de Reszké.

La nouvelle boîte à musique s'installerait dans l'ancien local du service de l'Etat Major, Place Vendôme.

En ce théâtre italien, on jouerait des œuvres allemandes, traduites, bien entendu.

Et ce serait bien symbolique que retentissent des airs allemands chantés en langue italienne, par un chanteur russe dans ce local où furent les bureaux de l'Etat Major français.

Pourvu qu'on n'y chante pas en anglais... Tararaboum de hay...

## A BORD DU "FORMIDABLE"

*Premier gabier.*—Quatr' repas de r'tranchement de vin, mon vieux, pour être monté dans la mâture sans souliers ! A bord du dernier bâtiment où que j'étais, on m'en avait collé autant pour y être allé avec... C'est dégoûtant...

*Second gabier.*—N'men parle pas, Mathurin... C'est à entrer dans la gen'armerie !

## BON EMPLOI

*Billentoc.*—Où tu es employé, travaille tu à la journée ?

*Marchapied.*—Oui, mais mon bourgeois étant une femme, je ne fais qu'une demi journée par jour.

*Billentoc.*—Comment ça, veux-tu m'emplir ?

*Marchapied.*—Je travaille le matin, puis je vais la trouver à une heure et lui demande si elle est satisfaite de mon ouvrage. Quand elle a fini de parler il est temps de s'en aller à la maison ; la journée est finie.

## HÉROÏQUE

*Louise.*—Est-il donc véritablement amoureux de cette vieille fille ?

*Emma.*—Je le crois. Il porte constamment une paire de poignets en laine qu'elle a tricotés elle-même.

## PAS BESOIN DES LEURS

*La dame.*—Ces dames qui sont venues en visite en mon absence, n'ont-elles donc pas laissé leurs cartes ?

*Brigitte.*—Elles le voulaient, madame, mais je leur ai dit que ça n'était pas la peine, que vous en aviez beaucoup déjà des vôtres, et des meilleurs.

## DEVINETTE



—Je vois des marchands et leurs clients, mais où est donc l'inspecteur du marché ?

# Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent.

Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines.

Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

"The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondée dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art à chacun de ses tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples détails s'adresser à

**The Canadian Royal Art Union**  
LIMITED

238 ET 240 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL, P.Q.

Prochain Tirage : MARDI, 28 FEVRIER

## TRIO DE PROVERBES

A moitié fait qui a commencé.

x

Laissons chacun à ses affaires.

x

A besogne faite, joyeux repos.

SANCHO PANÇA.

## Une Recette par Semaine

Pour rendre à la porcelaine son éclat et redonner au vernis terni son brillant premier, la *Vie Scientifique* recommande de procéder à un lavage dans de l'acide chlorhydrique étendu d'eau ; on rince ensuite à grande eau, et l'on met à sécher dans de la sciure de bois fine. Il ne faut point oublier que l'acide chlorhydrique est un corrosif, et l'on doit prendre des précautions en conséquence.

BL DE S.

Dans quelques jours ils vont se marier.

—Eh bien, M. Jules, vous ne regrettez pas la vie de garçon ?

—Oh ! Mademoiselle, la cuisine des restaurants est si mauvaise !

## COURT MOYEN

Le plus court moyen pour éviter de cruelles souffrances et les années qui découlent d'un séjour forcé à la maison, à la suite d'un rhume négligé, c'est de prendre dès le début du *Baume Rhumal*, c'est le seul remède jouissant d'une réelle efficacité 19

# Madame JOACHIM GAGNÉ

Les Pilules Rouges du Dr Coderre, le Grand Remède pour toutes les Femmes Souffrantes et Affligées, la Débarrassent de toutes ses Maladies

Santé, Vigueur, Vitalité et Courage succèdent toujours à la Douleur, à la Faiblesse et au Désespoir. — Telle est la transformation opérée par les Pilules Rouges du Dr Coderre

Ce qu'il faut aujourd'hui aux femmes, c'est la force. Peu de femmes sont sérieusement malades, mais des millions ne sont pas en parfaite santé, elles sont à demi-mortes. Une femme qui est dans cet état est sujette à contracter facilement ces maladies, hélas ! si communes de nos jours, et qui rendent la vie à un si grand nombre de femmes, bien misérable et bien malheureuse. Il a été prouvé par les certificats de femmes reconnaissantes, venant de toutes les parties du monde que les Pilules Rouges du Dr Coderre sont la plus savante, la plus parfaite invention pour guérir toutes les maladies des femmes. C'est le seul remède sur lequel elles peuvent sûrement dépendre pour devenir encore bien et fortes. Lisez le témoignage que nous envoie avec droit de le publier, Mme Gagné, charmante et respectable jeune dame de Montréal : "Pendant trois longues années j'ai été l'esclave d'une grande faiblesse. J'avais aussi une vilaine toux qui m'inquiétait et me fatiguait beaucoup. J'avais des douleurs dans l'estomac, mal à la tête, douleurs dans les côtés, le dos et tous les membres. Je me fis soigner par plusieurs médecins, mais voyant que j'étais toujours dans le même état, j'abandonnai tout. "Un jour, je vis sur les journaux une annonce des Pilules Rouges du Dr Coderre. Je voulus en faire l'essai pour voir si tout ce qu'on disait de ce remède était vrai, car j'avais pris tant de drogues que je n'avais plus confiance en rien. Dès la première boîte je me sentis bien mieux. Alors pleine de courage, je continuai leur usage jusqu'à ma parfaite guérison qui n'a guère été longue à s'opérer, car avec six boîtes de Pilules Rouges du Dr Coderre je m'étais débarrassée d'une maladie de trois longues années. Je considère que ce remède est un bienfait pour les femmes souffrantes et je le recommanderai toujours fortement." Madame Joachim Gagné, 117 Rue Montcalm, Montréal.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre ont guéri des femmes qui avaient souffert pendant 25 et même 40 ans. Elles ont guéri des jeunes filles bien malades, abandonnées par les médecins et qui étaient sur le chemin de la consommation. Elles guérissent le beau mal, les irrégularités, la leucorrhée, chute de la matrice, hémorrhagies, maladies des ovaires, menstruation trop faible, abondante et douloureuse, tiraillement dans le bas-ventre, mal de côtés, de reins, constipation, palpitation du cœur, douleur d'estomac et entre les épaules, crises hystériques, danse de St-Guy, le mal de tête et toutes les maladies du changement d'âge, chaleurs, bouillonnement du sang, enflure des jointures, froidure des pieds et des mains. Elles sont spécialement recommandées aux femmes enceintes et aux nourrices. Elles sont incomparables pour réparer, purifier et enrichir le sang appauvri ou vicié.



MME JOACHIM GAGNÉ

Si par cas, les Pilules Rouges du Dr Coderre n'agissaient pas assez vite sur votre maladie, alors ne vous découragez pas, mais écrivez de suite à nos médecins spécialistes si renommés pour leur succès en traitant les maladies des femmes. Vous pouvez les consulter aussi souvent que vous le désirez et toujours sans qu'il vous en coûte rien. Dites-leur tout, ne leur cachez rien. Vos lettres seront ouvertes par nos médecins et tenues confidentielles. Adressez : "Département Médical, Boîte 2306, Montréal". Celles qui le préfèrent peuvent consulter personnellement nos médecins spécialistes, en se présentant à notre dispensaire pour les femmes, au No

274 Rue St-Denis, tous les jours (excepté le Dimanche), de 10 heures a. m. à 5 p. m. Consultations gratuites.

Soyez en garde contre les marchands qui vous offrent des pilules rouges à la douzaine, au cent ou à 25c. la boîtes, ces pilules rouges ne sont pas nos Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont de dangereuses imitations. Refusez-les. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes contenant 50 Pilules Rouges chaque. Si votre marchand ne les a pas, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux États-Unis, pas de douane à payer. Une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre coûtant 50c. dure plus longtemps qu'une bouteille de remède liquide que vous payez une piastre ; ces pilules guérissent ! Donnez votre adresse complète afin d'éviter tout retard dans l'envoi. Adressez : Cie Chimique Franco-Américaine, Montréal.

Cocasseries de la langue française. On dit : "un embarras de voitures" quand il y a beaucoup trop de voitures ; Et : Des "embarras d'argent" quand il n'y a pas du tout d'argent.

## Bibliographie

DES ÉTUDES CLASSIQUES (1)

L'auteur, l'honorable G. A. Nantel, du discours portant ce titre et prononcé à Ste Thérèse, le 9 novembre 1898, a cru utile, devant les attaques dont il a été l'objet, de soumettre au public, dans un opuscule, ses idées personnelles sur l'éducation en général, les études classiques en particulier.

Sans prendre parti pour les défenseurs ou les ennemis du système actuellement en usage, l'auteur croit, avec beaucoup de bons esprits, qu'il est indispensable, à cette époque de lutte pour l'existence, d'abandonner quelque peu le moule unique ou, jusqu'à ce jour, ont été fondées les intelligences en donnant droit de cité à un peu plus de modernité. Pour la poignée de Canadiens-français, descendants des races latines et perdus au milieu de millions d'Anglo-saxons, il semble que ce remplacement s'impose et dans un très bref délai.

Sans retirer, à ceux qui goûtent l'instruction pour elle-même et pour les jouissances quelle comporte, les joies intellectuelles de l'étude et de la parfaite compréhension du latin et du

grec, ne serait-il pas pratique d'aider ceux qui ne poursuivent pas, au-delà de la 3e ou de la 4e année, les études classiques, en leur inculquant, dès le début, ce qui doit les aider dans la vie ? On sent que l'auteur des "Études Classiques" est de cet avis, que beaucoup partageront avec lui devant la phlébotomie qui atteint, jusqu'à les faire éclater, la plupart des professions dites libérales.

Les notes et observations jointes au discours de l'honorable G. A. Nantel, l'avant propos qui le précède, devront être lus par tous ceux qui s'intéressent à la question de l'enseignement dans la province de Québec.

L. P.

BUY  
**Coleman's Salt**  
THE BEST

Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

# ALLER MIEUX

Presque tout le monde connaît la charmante sensation qu'on éprouve en revenant à la santé, après une maladie plus ou moins grave.

# BOVRIL


Est une Nourriture Ideale

**IL EST FORTIFIANT, STIMULANT et NOURRISSANT**

(1) Des Études Classiques, C. O. Beauchemin & Fils, éditeurs, Montréal.

## FEMMES SOUFFRANTES

### VOUS POUVEZ MAINTENANT OBTENIR UNE GUÉRISON PROMPTE ET PERMANENTE



Est-ce que vous souffrez de maladies particulières à votre sexe? Est-ce que les remèdes que vous employez maintenant vous font du bien?

Pensez-vous pouvoir obtenir une guérison permanente par l'emploi de ces remèdes?

Croyez-vous que votre médecin comprend assez votre maladie pour vous guérir?

Si **oui**, continuez à prendre ces remèdes consciencieusement, car si vous constatez une amélioration dans votre condition, vous avez une chance de vous guérir.

**Mais** si ces remèdes ne vous font aucun bien et si votre condition ne s'améliore pas par leur usage, **croyez-moi**, abandonnez-les immédiatement et commencez mon traitement de suite.

Une femme comprend mieux que toute autre personnes les maladies de la femme et mon traitement **guérit** lorsque les autres **manquent**.

**NE NEGLIGEZ PAS CETTE OCCASION ÉCRIVEZ AUJOURD'HUI**

**M<sup>ME</sup> JULIA C. RICHARD**

**BOÎTE 996 MONTRÉAL**

ÉCRIVEZ POUR MON LIVRE LA SANTÉ DE LA FEMME GRATIS

## LA SOCIÉTÉ DES ECOLES GRATUITES DES ENFANTS PAUVRES

### Elle Accomplit Beaucoup de Bien

La distribution d'Objets d'Art a lieu tous les jours à 3 h. p.m et 8 h. 30 p.m. Vous assurez l'instruction d'un grand nombre d'enfants en encourageant cette institution utile.

**RAPPELEZ-VOUS QU'IL Y A**

### DISTRIBUTION TOUS LES JOURS à 3h et 8h 30 P.M.

Au No 80 Rue St-Laurent, 1er étage

On demande des Elèves.

## GRAPHOLOGIE

### Réponses aux Correspondants

**Avis.**—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro. Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

**ENTRE NOUS.**—Tempérament calme et nature conciliante, cède facilement à l'influence d'autrui. Aptitudes pour la musique.

**CÉRIES.**—Votre écriture dénote beaucoup d'orgueil, un peu de coquetterie, une grande fermeté de résolution.

**PAS BIENFIN.**—Energique et persévérante, nature réfléchissant beaucoup et agissant sûrement. Droiture et loyauté dans les affaires.

**NAP.**—Esprit d'ordre et d'économie. Amour du travail et curiosité. Nature quelque peu présumptueuse et égoïste.

**ESPERANCE RÉTOUÉE.**—Caractère fantasque et capricieux, souvent mélancolique, autoritaire parfois et porté à la contradiction.

**FRANCHETTE L.**—Votre nature est délicate, poétique et impressionnable. Amour des fleurs, des livres et de la musique, talent musical.

**UN ANGE No 5.**—Vous êtes méthodique, rangée et laborieuse, votre nature est calme et plutôt disposée à la solide amitié qu'aux affections plus tendres.

**Blirt de Victoriaville.**—Nature très superficielle, quoique possédant un assez bon sens pratique et de l'économie domestique. Inconstance en amour.

**M. Samedi.**—Vous manquez d'ordre et de sens commercial. Vous êtes cependant ambitieux, entreprenant et actif. Caractère très communicatif.

**Courage et Patience.**—Caractère irrégulier, fantasque et excitable au suprême degré. Grande activité d'esprit, économie et entente des affaires.

**Maria Stella.**—Esprit délaçant, sentimental, et souvent mélancolique. Timidité, réserve et élévation de sentiments. Circonspection dans le choix des amis.

**Tantine B.**—Amour de l'étude et de tout travail intellectuel. Imagination ardente, prompt à s'enthousiasmer, franchise et expansion.

**Conwedo.**—Votre nature est ferme, absolue, tout d'une pièce. Cœur assez tendre et sensible dans vos affections comme en toute autre chose.

**Reine Victoria.**—Economie domestique, activité, amour du travail et sens pratique. Délicatesse, dissimulation et discrétion. Vous êtes presque parfaite, malade.

**En peine G. G. G.**—Originalité, indépendance de caractère, scepticisme. Audace et esprit d'entreprise. Esprit sarcastique, malicieux et très subtil.

**Toute Sale.**—Egoïsme et présomption. Esprit assez observateur et pensée active. Sensualité et disposition à l'impérialisme.

**Elisette le cœur tendre.**—Hautaine et orgueilleuse nature, instincts dominateurs. Très grande constance dans la haine comme dans l'affection.

**Étoile du matin.**—Tempérament délicat et sensible, nature timide, tendre et impressionnable à l'excès. Talent musical très apparent.

**Loup Garou.**—Jugement droit, éclairé et très sévère. Amour de l'argent, du travail et grand sens du devoir. Prudence et discrétion. Nature peu sensible.

**Miel.**—Vous êtes déterminé, persévérant et quelque peu autoritaire. Vous pouvez toutefois éprouver un très grand et très réel amour et être très constant.

**Artiste Blondinette.**—Imagination assez active, bonté, douceur, sensibilité. Caractère entreprenant, Nature bienveillante quoique un peu orgueilleuse.

**Duc de Soisy.**—Manque de réflexion et de sens pratique. Esprit assez délicat, goûtant fort tous les plaisirs de l'intelligence. Aptitudes musicales.

**Ange.**—Sens artistique, tempérament hautain, froid et discret. Orgueil et ambition. Volonté forte, disposée à vaincre tous les obstacles qui peuvent se présenter.

**Sweet Rose.**—Nature conciliante, placide et calme, mais peu discrète et peu prudente. Se laisse intimider trop facilement. Manque de courage.

**La Puce No 2.**—Versatilité, inégalité d'humeur et parfois, obstination. Caractère très enclin à la colère, mais pas rancunier.

**J. P. A.**—Sens littéraire, imagination romantique. Nature très prompt à l'amour, mais inconstante au suprême degré. Délicatesse de sentiments.

**M.**—Vous êtes un penseur et un chercheur, un peu original par exemple, un peu artiste aussi n'est-ce pas? Insonniance et audace.

**Honnêteté qui mal y pense.**—Votre nature est très impressionnable, tendre, aimante, douce et quelquefois mélancolique. Exagération de ses propres sentiments.

**Néne l'Inassable.**—Nature ardente, vive, enthousiaste. Esprit subtil et quelque peu malicieux. Volonté énergique, persévérance et esprit d'initiative.

**L'Athée.**—Intelligence mercantile. Orgueil et présomption. Fermeté, courage, activité, audace et indépendance. Peu de disposition à l'amour.

**Eplantine.**—Sens artistique, pensée féconde et active. Action un peu lente, mais très sûre. Dissimulation et prudence. Aptitudes musicales.

**Éti-haut.**—Caractère indépendant, un peu timide et froid, pourtant. Très grande ambition et persévérance. Sens littéraire et imagination vive.

**Félicité Junon.**—Caractère irrégulier, capricieux et obstiné. Amour de l'or et nature peu impressionnable. Volonté très tenace, mais s'irritant des obstacles et se précipitant trop en toutes choses.

**Une vilaine pâte de femme.**—Sens littéraire, imagination active caractère entreprenant, un peu irrégulier, cependant. Bonté, douceur, sensibilité et bienveillance.

**Rose Ailée.**—Vous ne me donnez pas assez d'écriture pour que je puisse donner une appréciation juste.

**Allez aux yeux bleus.**—Tempérament calme, conciliant, et pondéré. Volonté ferme, mais non opiniâtre. Une petite pointe de coquetterie.

**Marie Calumet.**—Vous êtes d'une nature

superficielle, coquette et peu réfléchi. Vous êtes quelque peu flatteuse et aimez qu'on vous flatte.

**Ricuse.**—Ambition, audace, activité et énergie. Imagination ardente et primeauté. Assez bon sens pratique.

**La Méchanceté.**—Vous êtes ferme, ardente, pleine d'entrain. Intelligence forte, élevée et très nette. Pensée active, entente des affaires et jugement droit.

**Pipouche T.**—Générosité, manque de sens pratique et d'initiative. Insouciance et capricieuse nature. Peu de sensibilité apparente.

**Canadienne Française.**—Nature ardente, expansive et sympathique, susceptible d'amour jusqu'aux plus grands sacrifices. Grande constance.

**Récuse.**—C'est, au moins, trois lignes ordinaires d'écriture qu'il faut envoyer à l'analyse, si l'on veut avoir une juste appréciation.

**A. B. Sérieuse.**—Sentiments poétiques, délicatesse de goût et générosité. Imagination très ardente et volonté assez énergique.

**Le Samedi.**—Jugement impartial, éclairé et sévère. Esprit observateur logique et prompt. Bienveillance, douceur et bonté. Talent musical.

**Calypso.**—Nature sentimentale, aimante, souvent mélancolique. Caractère faible, timide, se laissant facilement influencer par autrui.

**Miel à mon oncle Elise.**—Vous êtes orgueilleux, indépendant et rusé. Vous aimez le vin, le "flirt" et le "sport". Ce sont là, à peu près vos plus grandes affections.

**Pacifique.**—Extrême audace, ambition, activité et courage. Nature quelque peu sensuelle. Talent pour la musique avec peu ou point de goût cependant.

**Rose de Grandby.**—Très grande inconstance en toutes choses. Nature superficielle et coquette, se laisse facilement influencer par le sexe opposé.

**Une Bretonne.**—Esprit judicieux, calme et très réfléchi. Imagination assez active. Bonté, douceur, sensibilité. Caractère bienveillant.

(A Suivre.)

### POURQUOI BONC ?

Pourquoi vous épuiser la poitrine à tous- ser, alors qu'une dose de *baume Rhumal* remettra vos poumons en état. 20

J'ai fait l'essai d'une caisse du Purificateur tonique du sang du Dr Lussier, dans ma pratique privée, j'en ai toujours obtenu des résultats satisfaisants et même, dans quelques cas, des cures merveilleuses. Je le recommande hautement.

Dr HEBERT,  
St-Antoine Abbé.



Fausses dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électrocité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES  
**J. G. A. GENDREAU,**  
**DENTISTE**

Heures de consultations : 9 h. a.m. à 6 p.m.  
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

## Un Traitement Privé...

Sera donné sur engagement à tous ceux qui en manifesteront le désir, et ils seront satisfaits des merveilleux pouvoirs de l'électricité, appliqués scientifiquement un soulagement et à la guérison des douloureuses maladies nerveuses d'un caractère chronique. Un seul traitement pour convaincre les plus sceptiques même.

### BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

Entrée privée des dames :  
210 RUE CRAIG.

## LE RIFLE

Eczéma, Mal de Barbe, Plaies et autres maladies de la peau, guéris en peu de temps par le **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la supérieure efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Rille de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours. Montréal.

### Maladies de la Peau

## COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

## PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

### Coupon No 37

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec parenthèse) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudo nyme sous lequel vous lirez, dans un prochain n<sup>o</sup>, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

# UNE PRIME

Pour Chaque Reponse Correcte

Nous ne demandons pas un cent de votre argent. Cette image-devinette représente un Chinois énergiquement employé à son occupation traditionnelle, le lavage. Autour de lui sont dépeintes les figures de trois de ses clients. Trouvez ces trois figures, marquez chacune et renvoyez-nous-les. A chacune des personnes qui expliquera cette devinette correctement, nous donnerons une véritable Plume-fontaine complète, avec appareil pour l'emplir, paquetée et envoyée franco par la poste.



DEVINETTE CHINOISE.

En faisant cette offre merveilleuse, nous ne désirons aucunement nous établir comme bienfaiteurs publics. C'est simplement une transaction commerciale dans le but de mettre les paquets échantillons de nos parfums à saleté sans rival entre les mains du public et nous prions toutes les personnes qui reçoivent une de nos Plumes fontaines de distribuer pour nous entre leurs amis 25 paquets échantillons de notre parfum, au prix de vente de 10c chacun. Afin de nous assurer que vous vous acquitterez fidèlement de cette tâche, et que nos marchandises ne tomberont pas dans les mains de gens qui ne savent pas apprécier, nous vous prions de collecter de chaque personne dans les mains de laquelle vous mettez un échantillon, 5 cts, la moitié du prix de vente de l'objet, et vu que nous faisons cette offre dans le seul but de nous annoncer, nous enverrons un BILLET PRIME GRATIS avec chaque paquet échantillon, ce qui donne droit à toutes les personnes qui reçoivent un échantillon de vous à UNE PRIME SPECIALE d'un magnifique article de bijouterie qui, dans aucun cas, ne vous coûtera moins que le parfum. Lorsque vous aurez distribué les 25 paquets contenant les Bilets Primes, et que vous aurez reçu 5 cts en retour de chaque paquet, vous nous enverrez cet argent, \$1.25, prouvant ainsi que vous avez été fidèle à votre convention. Nous vous donnerons alors pour ce service, TOUT A FAIT GRATUITEMENT en plus de la Plume-fontaine, qui vous a été accordée en premier lieu, UN ANNEAU "BAND RING", comme la vignette, intérieur en alliage couvert en or solide, très bien gravé, et à tous ceux qui nous enverront cette image-devinette, dans les trois jours après l'avoir vue pour la première fois, nous enverrons avec l'anneau, aussi gratuitement, UNE SÉPULCHRE ENFANTA A CRAYON et de fantaisie, ornée d'un groupe de pierres simulées LE DIAMANT, LE RUBIS et LE SAPHIR, comme la vignette ci-contre. Pour plusieurs, cette offre sans parallèle peut paraître impraticable, et trop avantageuse pour être vraie. A toutes ces personnes, nous disons qu'il vaut la peine de s'en assurer, car nous ne demandons pas un seul cent de votre argent. C'est le siècle des merveilles et tout ce que nous vous demandons de faire est d'expliquer notre devinette correctement et de nous ENVOYER VOTRE VRESSSE. Nous vous donnerons la Plume-fontaine dont nous venons de parler, et nous vous enverrons, franco par la poste, les 25 paquets échantillons de parfum incomparable que vous distribuerez pour nous. Distribuez les d'après les instructions, et nous vous donnerons aussi l'anneau, intérieur en alliage, couvert en or solide et l'Épingle, etc. que décrit. Quoi de plus juste? Nous ne vous demandons pas d'argent et nous assumons tous les risques. Profitez de cette grande offre avant qu'elle soit retirée. Concernant notre responsabilité, adressez vous à n'importe quelle agence mercantile. Mentionnez ce journal.



## MUTUAL SUPPLY CO.

20, 21 et 22 Snowdon Chambers, Toronto, Ont.

L'influenza, la toux, le rhume et la bronchite, La coqueluche, l'asthme et puis la laryngite, Voilà les fiers soldats de cette armée du mal, Que combat et défait notre Baume Rhumal.

Echos des dernières courses de Long-champs : — Il paraît que Brisson garde la chambre. — Possible. Mais la chambre gardera-t-elle Brisson ?

### Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 167



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : E. Brousseau, A. Payette, (Montréal), F. J. Bonlay, J. S. J. Routhier (Ottawa, Ont.), W. Deschamps (Québec), Q. G. Sirois (St. Hyacinthe, Q.), P. Benne, C. Tétraill (Chicoutimi, N. Y.), J. D. Thibault (Fall River, Mass.), Mme W. Lamotte (Lowell, Mass.), J. Dorléans (Nouvelle-Orléans, La.), J. Desnoyers (Waitsfield, Vt.).

2202 Spark (Ottawa, Ont.), G. Sirois (St. Hyacinthe, Q.), C. Tétraill, 15 Congress (Cohoes, N. Y.), Mme W. Lamotte, 262 School (Lowell, Mass.), J. Dorléans, 2765 Palmyra (Nouvelle-Orléans, La.).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au Journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : F. J. Bonlay.

# PRÉPAREZ-VOUS

Pour préserver votre santé en temps de danger, en employant le Kootenay Cure.

Lorsque les vents froids et humides des quelques mois à venir vous pénétreront de toutes parts, vous comprendrez l'importance qu'il y avait à vous préparer pour une telle saison.

L'action vigoureuse d'un sang pur et riche, repoussera les attaques de la température et de la maladie.

Le "Kootenay Cure" purifie le sang, donne la force aux tissus et aux os, et vous procure des armes pour vaincre ces ennemis redoutables et obstinés qui s'appellent rhumatisme, sciatique, la maladie des reins, névralgie et autres affections semblables.

Des témoignages assermentés, comme le suivant, vous seront envoyés sur demande à la S. S. RYCKMAN MEDICINE CO., LIMITED HAMILTON, ONT

### LA TEMPERATURE N'A PLUS D'EFFET

Lorsqu'une fois l'on a été guéri du rhumatisme par le Kootenay Cure

#### DÉCLARATION ASSERMENTÉE

Le rhumatisme, qu'il soit léger, rigoureux ou chronique, peut être guéri par le "Riekman's Kootenay Cure", et Martin Watson, 112 rue Cathcart, Ottawa, qui a souffert de cette maladie pendant plus de deux ans et qui a été cloué sur un lit de douleurs pendant deux ans, déclare que deux bouteilles de cette médecine l'ont entièrement guéri, et cela malgré qu'il ait été exposé à la température humide; depuis ce temps là, il n'a ressenti aucun mauvais effet. En reconstituant le système et en purifiant le sang, le "Kootenay Cure" amène la guérison. M. Watson a gagné 27 livres depuis qu'il a pris cette médecine qu'il recommande hautement à tous ceux qui souffrent de rhumatisme.

Déclaration faite le 19 février 1896, devant DANIEL O'CONNOR, Commissaire.

En vente chez B. E. MCGALE, pharmacien, 2123 rue Notre-Dame, Montréal.

**\$1000.00**

Nous ne garantissons pas \$1000 à chaque consommateur de notre grand remède contre le rhume

# Pin Rouge

DU SUD du Dr HARVEY

Mais nous garantissons un soulagement immédiat.

Guérit promptement. Bon pour enfants et adultes.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

SIÈGE DE MÉDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

FAITES USAGE

DE LA

# GOMME DU Dr ADAM

POUR LE MAL DE DENTS

Arrête le mal en deux minutes

Prix, 10c

EN VENTE PARTOUT

Sur le champ de courses : — On a tout de même bien perfectionné la race chevaline... — Qui pendant un siècle... pour arriver à la bécane et aux automobiles !

# Me Retirant Des Affaires,

Tous les meubles ont été réduits de 25 à 75% ainsi que tapis, pré-larats, rideaux, pendules, argenterie, etc.

Vous n'avez aucune idée de la quantité et de la qualité du stock que nous avons en main en fait d'ameublements de chambre à coucher, salon, salle à dîner, meubles de bureaux, etc., etc.

Tous nos prix sont marqués en chiffres vulgaires sur chaque article.

Cette vente se continuera de jour en jour tant que tout le stock ne sera pas écoulé, et d'ici à ce que la nouvelle société, "dont nous pourrions vous donner le nom d'ici à quelques jours", en prenne possession.

Pour la commodité des acheteurs, le magasin restera ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures.

Venez Voir.

F. Lapointe

1551 rue Ste-Catherine, Est.

LES

CIGARES et CIGARETTES

# Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES !

DIX Cents

**LIQUIDATION DE MEUBLES.** Ayant décidé de me retirer des affaires, j'offre en vente tout mon stock de Meubles, Tapis et Prêlarts, etc., au prix coûtant et en dessous, pour argent comptant. Profitez de cette occasion, car vous aurez deux fois la valeur de votre argent. Le tout pour être vendu sans aucune réserve. Le magasin sera ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures. **F. LAPOINTE**, marchand de Meubles, 1551 rue Sainte-Catherine-Est.

**Pour Chapelets des RR. PP. Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés.** Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

A la banque.  
— Oui, l'argent que vous placez aujourd'hui, vous pouvez le retirer quand il vous plaira, demain, si vous voulez, mais en prévenant quinze jours d'avance.

**Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 169**



**INSTRUCTIONS A SUIVRE**

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition: LA JEUNE FILLE AUX FLEURS.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe formée et affranchie à "Sphinx" Journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 15 février, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui qui aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" qu'on leur envoie en argent.

**50 ANS EN USAGE !**  
**DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D<sup>R</sup> CODERRE**

**PILULES DE NOIX LONGUES** (Composées) De **McGALE**  
POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

**The Promotive of Arts Association, Ltd.**  
Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1906.  
**48 RUE ST-LAURENT.**

**Distribution de Tableaux ET D'OBJETS D'ART**  
**Tous les MERCREDIS**  
Prix du billet, **10 cents**

**Distribution Mensuelle**  
TOUS Les Premiers Mercredis du mois.  
Prix du billet, **25 cents.**

**PATINS! PATINS!**  
De tous les patrons et de tous les prix.  
**Les Rasoirs de Sureté "Star"**  
Employés par mer et par terre.  
**Grelots, Clochettes, Cloches, Etc.**  
**SECHOIRS A RIDEAUX**  
Prix, \$2.50 à \$1.00.  
**COUTEAUX A DÉPECER** dans tous les prix.  
**L. J. A. SURVEYER, Quincaillier**  
6 RUE ST-LAURENT  
Tel. Main 1914.

**VIN St Lehon**  
Naturel  
Tonique  
Stimulant  
En vente dans les meilleures pharmacies.  
**LAPORTE, MARTIN & CIE**  
Seuls Agents pour le Canada.

**HORACE PEPIN**  
Dentiste  
162 RUE SAINT-LAURENT  
Montréal.

**LA CHAMPAGNE CIGAR**

**EPTIT DUC LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.**  
"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.